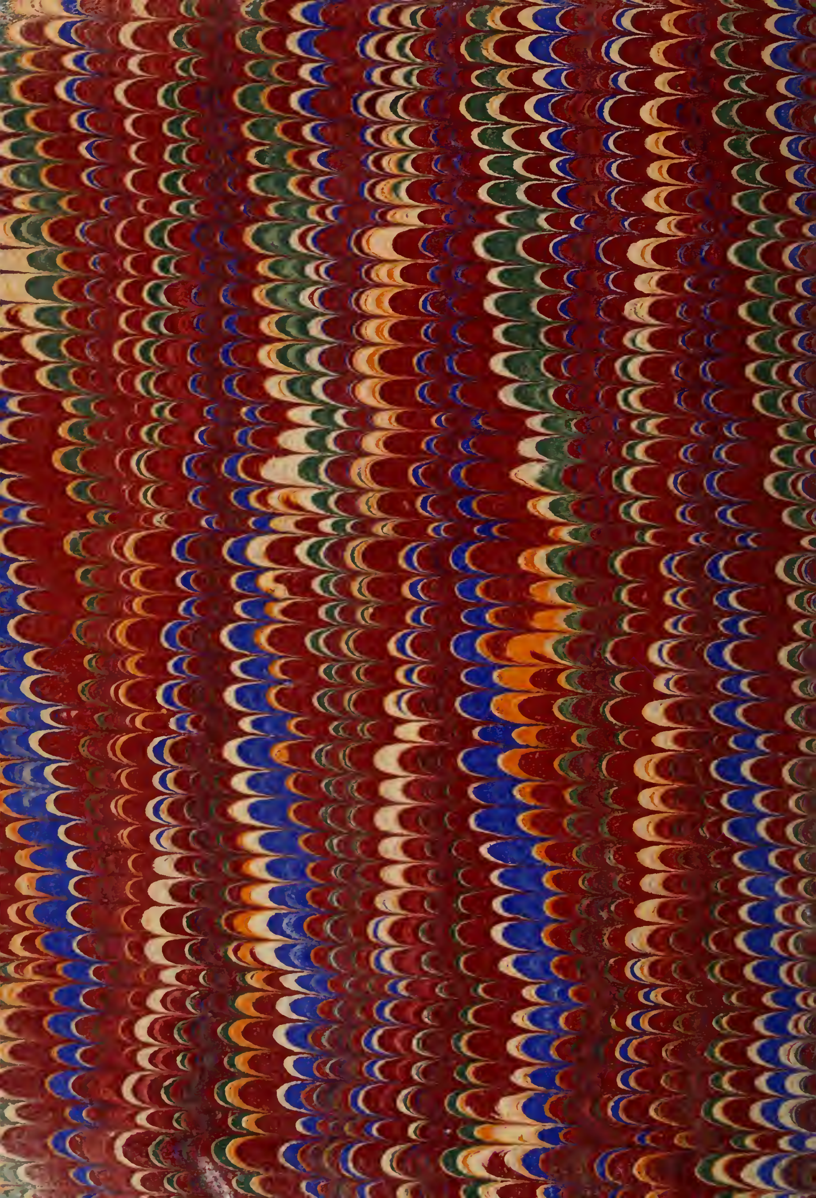
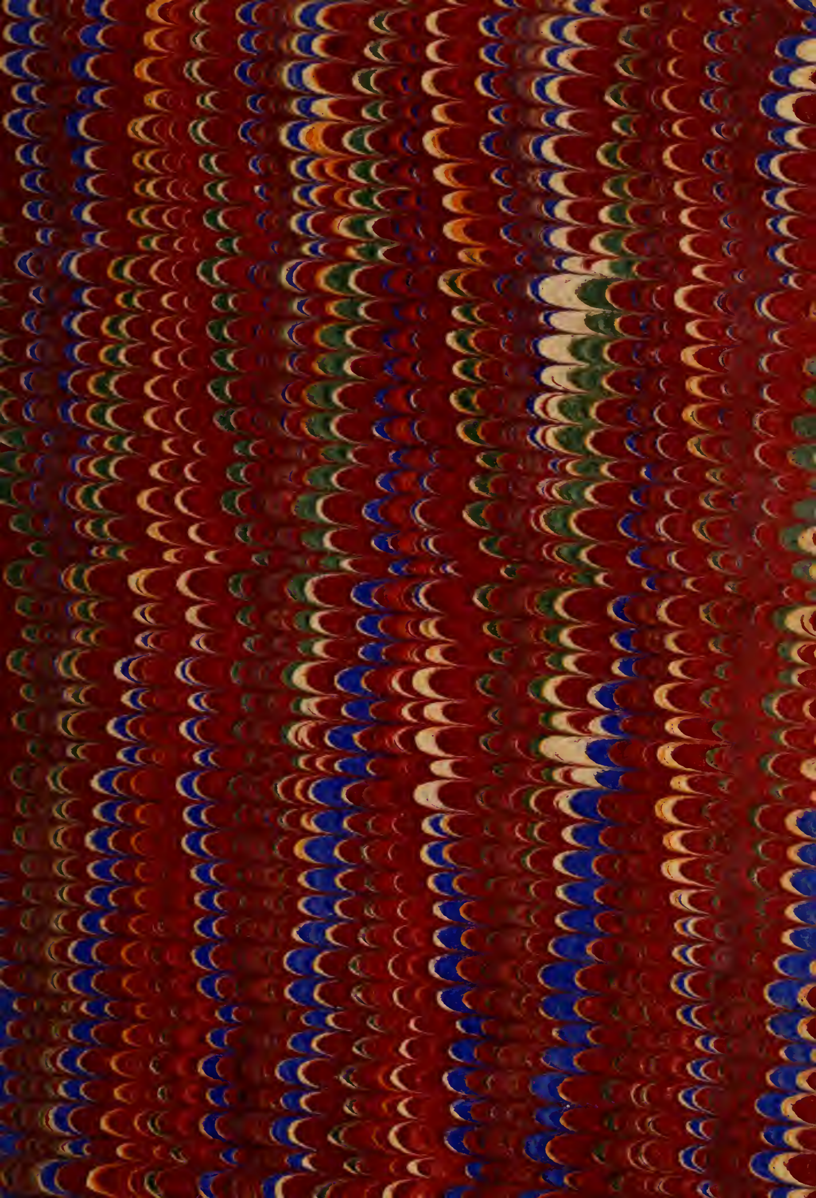

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01878799 4





LE

Péché et ses Conséquences

IMPRIMATUR :

Avenione die 3â octob.is 1894.

CHARRASSE, *vic. gen.*

Aubanel frères


CHEVALLIER

S. E. LE CARDINAL MANNING

ARCHEVÊQUE DE WESTMINSTER

LE Péché et ses Conséquences

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

L'ABBÉ C. MAILLET

Ouvrage orné d'un Portrait de l'Auteur

AVIGNON

AUBANEL FRÈRES, ÉDITEURS

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE MGR L'ARCHEVÊQUE D'AVIGNON

LETTRE

Du R. P. Robert Butler

AU TRADUCTEUR

COLLÈGE S.-CHARLES
S.-CHARLES 'SQUARE,
North Kensington, W.

23 Février 1893.



CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Je suis tout confus de ma lenteur à répondre à votre bonne lettre. Elle a eu absolument le meilleur accueil, et les Exécuteurs testamentaires n'ont aucune raison de ne pas acquiescer à vos désirs. Notre vie à Londres est tellement occupée que j'ai dû laisser en retard une partie de ma correspondance.

En réponse à votre demande, je puis vous assurer, au nom des quatre Exécuteurs testamentaires de son Eminence le regretté Cardinal Manning, que nous approuvons pleinement votre intention de traduire son ouvrage. « *Le Péché et ses Conséquences.* » De tout cœur nous vous remercions de votre zèle à travailler au salut des âmes par la diffusion de ses œuvres.

Croyez-moi
Votre sincèrement dévoué en J.-C.

ROBERT BUTLER.





PRÉFACE DU TRADUCTEUR



Quelque temps avant de rendre son âme à Dieu, son Eminence le Cardinal Manning avait bien voulu non-seulement nous autoriser, mais encore nous encourager à traduire en Français *« Le Péché et ses Conséquences.*

Cette autorisation n'étant que verbale, nous avons dû la demander par écrit aux exécuteurs testamentaires de l'éminent auteur. Avec l'assentiment et au nom des quatre exécuteurs, l'un deux, le R. P. Robert Butler, supérieur du Collège Saint-Charles (North Kensington, W.) eut la bonté, le 4 février 1893, de nous envoyer la permission demandée. Il y joignait l'autorisation de MM. Burns et Oates, éditeurs des œuvres du Cardinal.

Sur les instances réitérées et les bienveillants conseils de personnages compétents, nous avons repris et achevé ce travail que nous livrons au public. Nous avons confiance qu'il peut rendre de réels services et aux jeunes prêtres et aux personnes du monde. Les uns et les autres y trouveront des données intéressantes, d'une doctrine sûre et éminemment pratique, sur plusieurs points souvent à peine effleurés par les manuels théologiques et les ouvrages de piété.

Nous ne doutons pas que le présent ouvrage ne reçoive en France le même accueil

que « *Les Gloires du Sacré-Cœur,* » (1) et « *Le Sacerdoce Eternel.* » (2) Le bien qu'il est appelé à produire réjouira dans le Ciel l'âme de l'illustre Cardinal qui consacra sa vie à la sanctification des âmes et qui, après la mort, grâce à ses œuvres impérissables, continue cette sublime mission : *Defunctus adhuc loquitur.*

C. MAILLET.

Saint-André d'Huiriat. (Ain.) Ce jeudi 26 juillet fête de Sainte Anne.



(1) M. Alfred Cattier, éditeur, Tours.

(2) MM. Aubanel frères, éditeurs, Avignon.



CHAPITRE I

Nature du Péché

> Il vous est utile que je m'en aille ; car si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde du péché.
>
> (S. Jean. xvi. 7. 8,)

Depuis le commencement du dernier carême, combien d'âmes qui étaient ici présentes, sont maintenant dans l'éternité ! Et avant le prochain carême, combien paraîtront devant le trône brillant de la justice ! Quel est celui d'entre nous

qui devra le premier se présenter au jugement ? Entrons donc dans ce carême comme si nous savions qu'il sera le dernier pour nous. Commençons ce temps de retour à Dieu comme si nous étions convaincus qu'il ne nous en sera pas accordé un autre. « Faites donc de dignes fruits de pénitence. Car la cognée est déjà à la racine des arbres : tout arbre donc qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. » (1)

Ces pensées m'ont fait choisir un sujet, triste, il est vrai, et sévère en tous ses points; mais capital pour chacun de nous, nécessaire à notre salut, la base et le fondement de tout : — Je veux parler du péché, de sa nature, de ses effets et de ses conséquences. J'ai chosi ce sujet, parce qu'il ne saurait y en avoir un autre plus nécessaire, et parce que le précepte de l'Eglise, — nous obligeant tous à nous confesser et à communier à Pâques, — devient plus urgent pour la conscience de tout membre de l'Eglise catholique. Je fais donc appel à tous. Je fais appel à votre conscience afin que vous remplissiez, chacun pour son propre compte, ce devoir de salut, et non-seulement pour vous seuls : Pères et mères, pressez vos familles et ceux qui dépendent de vous; amis et voisins, pressez en toute humilité et charité, tous ceux que vous savez négliger la pratique de ce devoir envers Dieu.

(1) S. Mat. III. 8-10.

Les paroles de notre divin Sauveur nous apprennent quelle est l'œuvre et la mission de l'Esprit Saint. « Il convaincra le monde de péché. » Dans l'ancienne comme dans la nouvelle création, avant l'Incarnation du Fils de Dieu comme après son Ascension dans le ciel, l'œuvre et la mission du Saint-Esprit a été, est, et sera jusqu'à la fin du monde « de convaincre le monde de péché, » d'éclairer la raison de l'homme pour lui faire connaitre et comprendre ce que c'est que le péché, et aussi de convaincre la conscience des hommes, chacun en particulier, de leur culpabilité, et de leur inculquer individuellement le sentiment qu'ils sont coupables devant Dieu. Telle est la mission du Saint-Esprit. Dans tous les temps, depuis le commencement du monde, l'Esprit de Dieu a éclairé l'intelligence et la conscience des hommes, pour les convaincre qu'ils devaient connaître Dieu, se connaître eux-mêmes, et dès lors comprendre, jusqu'à un certain point, la nature du péché. Mais la plénitude de ces lumières était réservée pour le jour de la Pentecôte, quand le Saint-Esprit vint personnellement et pour toujours habiter dans le Corps mystique du Christ.

Au commencement quand Dieu créa l'homme, il le créa sans péché, et il lui donna la lumière de l'Esprit Saint. De sorte que l'homme connaissait Dieu, sa sainteté et ses perfections; il se connaissait aussi lui-même, ainsi que la nature dans laquelle Dieu

l'avait créé. Il connaissait la loi de Dieu ; mais il ne connaissait pas le péché, parce que la loi n'avait pas encore été violée. Il ne pouvait pas en avoir connaissance, parce qu'il n'avait encore aucune expérience de la transgression de la loi avec ses amertumes et ses fatales conséquences. Mais dès l'instant où l'homme eut péché contre Dieu, tout fut changé. Il eut alors conscience de sa faute, et il chercha à se dérober aux regards de son Créateur, mais il ne faisait que dérober Dieu à sa propre conscience. Il ne pouvait pas échapper à la présence ni aux regards de Dieu, il pouvait mettre un obstacle entre la lumière de la présence de Dieu et lui, — c'est ce qu'il fit. Par conséquent, depuis l'origine des temps, Dieu, dans sa miséricorde, par l'action et la lumière de son Esprit, a appris aux hommes à connaître, au moins dans une certaine mesure, ses propres perfections et leur culpabilité. Ce n'était là que le crépuscule qui précède le soleil de midi. Nous sommes en plein midi ; et si, dans cette plénitude de lumière, nous ne voyons pas les perfections de Dieu et nos misères, malheur à nous au jour du Jugement !

C'est pourquoi mon intention est de commencer par vous montrer, dans un aperçu très général, ce que c'est que le péché, et de poser certains principes, larges mais simples, dont j'aurai à faire l'application dans les sujets que nous traiterons plus tard. Je veux donc d'abord vous parler de la nature du péché, de

ce qu'il est, de certaines distinctions du péché, auxquelles nous devrons nous rapporter plus tard.

I. D'abord, qu'est-ce que le péché ? On en a donné plusieurs définitions, et en voici une : C'est la transgression de la loi. « Le péché est la transgression de la loi. » (1) Dieu est sa loi à lui-même, ses perfections sont la loi de sa nature. Et Dieu a imprimé dans la conscience de l'homme, même en l'état de nature, l'esquisse de ses perfections. Il a créé dans l'homme la distinction du bien et du mal. Il lui a fait comprendre la nature de la pureté, de la justice, de la vérité et de la miséricorde. Ce sont là des perfections de Dieu, et dans la conscience de l'homme sont écrites les obligations de cette loi. Tout homme, né en ce monde dans l'état de nature, a l'empreinte de cette loi gravée en lui, et le péché est la transgression de cette loi. Voici une autre définition du péché : C'est toute pensée, parole ou action contraire à la volonté de Dieu. Or, la volonté de Dieu, c'est la perfection de Dieu, lui-même, — volonté sainte, juste, pure, miséricordieuse, vraie ; et tout ce qui, en pensée, en parole ou en action, est contraire à cette perfection, est un péché. La conformité de l'homme avec la volonté de Dieu avec les perfections de Dieu, constitue la sainteté ou la perfection de l'âme humaine. Plus un homme est conforme à la volonté de Dieu, plus il

(1) I. S. Jean III. 4.

est saint et parfait. Par conséquent, être en désaccord avec Dieu, c'est être difforme ; et la plus monstrueuse difformité du corps humain n'est pas plus humiliante ni plus repoussante, — je ne dis pas assez, — n'est pas même humiliante et repoussante, si on la met en comparaison avec la difformité de l'âme. Quand l'âme n'est plus semblable à Dieu, quand elle s'est séparée de la perfection de Dieu, quand il y a, en elle, l'impureté au lieu de la pureté, l'injustice au lieu de la justice, le mensonge au lieu de la vérité, la cruauté au lieu de la miséricorde ; quand, au lieu de ces perfections de Dieu, il y a, en elle, tout le contraire de ces perfections, rien de difforme ou de repoussant ne peut offrir au regard un spectacle plus effrayant.

La malice du péché consiste donc dans le désaccord connue d'une volonté créée avec la volonté incréée de Dieu. Dieu nous a créés à son image et à sa ressemblance ; il nous a donné tout ce qu'il pouvait nous accorder. Il ne pouvait pas nous conférer sa propre nature, puisqu'elle est incréée ; aucune créature ne peut participer à la nature incréée de Dieu. Mais Dieu pouvait, — et par sa toute puissance unie à sa miséricorde, — il a en effet imprimé en nous son image et sa ressemblance. Il y a ajouté une intelligence, une volonté, un cœur et une conscience, de sorte que nous sommes devenus des êtres intelligents et moraux. La malice du péché consiste donc encore en ceci : Une créature intelligente se met de propos délibéré

et sciemment en opposition avec la volonté de son Créateur. La malice du péché est essentiellement dans l'âme. L'action extérieure, par laquelle le pécheur accomplit son péché, ajoute, il est vrai, une malice accidentelle, et augmente accidentellement le mal. Mais l'essence, le point capital de la malice réside dans l'état de l'âme. Nous voyons donc que le péché est l'acte d'un être moral qui se met en opposition avec la volonté de Dieu.

Nous abusons de notre nature, nous abusons de notre intelligence en agissant contrairement à la raison, en violant la loi de Dieu qui est écrite dans notre conscience. Nous abusons de notre volonté, parce que, de propos délibéré, nous abusons de la puissance de cette volonté, par laquelle nous produisons des actes en opposition avec la volonté de Dieu qui nous l'a donnée. L'œil bien ouvert, en toute liberté, avec réflexion, nous appliquons notre intelligence à accomplir des actes, ou à proférer des paroles, ou à entretenir des pensées que nous savons contraires à la volonté de Dieu. Et, en conséquence, dans tout péché, il y a l'intelligence qui sait ce que nous faisons, la volonté qui consent à le faire, et la présence de l'esprit qui, pendant cette action, a deux objets devant lui : la loi et le Législateur ; la loi de Dieu qui nous est connue, et celui qui a porté cette loi, Dieu lui-même. De sorte que, de propos délibéré, voyant bien ce que nous faisons, de notre plein gré, nous violons

la loi de Dieu à la face même de Dieu. Voilà la claire définition et l'explication du péché. Ici, je dois m'arrêter un instant pour me permettre une digression.

Nos dernières générations sont devenues fécondes en impiété et en immoralité d'un genre prodigieux. Parmi leurs œuvres impies et immorales, il est une école de pestilence et d'irréligion, qui avec une audace inconnue jusqu'ici dans le monde chrétien, s'en prend en ce moment aux bases mêmes de la société humaine et de la loi divine. On parle depuis un certain temps de ce qu'on appelle la *morale indépendante*. Que supposez-vous que puisse être une morale indépendante ? Elle signifie la loi des mœurs prise en dehors du Législateur. C'est un orgueilleux système de philosophie qui prétend fixer ce qui est bien et ce qui est mal, sans tenir aucun compte de Dieu, le Créateur de la loi. Et quelle est le but de cette théorie ? C'est de se débarrasser du Christianisme, de Dieu, du bien et du mal tout ensemble, et de ramener toute la morale à la raison. D'autant plus, nous dit-on, que les enseignements de la raison humaine varient à travers le monde, et changent d'une génération à l'autre. Une telle philosophie est la négation et la destruction des bases de la morale elle-même. Or, je ne me serais pas détourné de mon sujet pour parler de ce monstrueux phénomène d'immoralité et d'impiété si, en ce moment, on ne tentait d'introduire en Angleterre, en la voilant, cette subtile négation de

toute morale chrétienne et naturelle. L'autre jour seulement, je lisais ces mots : « Dans l'éducation du peuple, il n'est pas possible vraiment, au point où en sont les choses d'enseigner la morale sans enseigner la doctrine, parce que le peuple Anglais est tellement habitué à ne point séparer la morale de la doctrine, qu'il n'a pas encore été possible de lui apprendre une autre base de la morale. » A Dieu ne plaise qu'on le puisse jamais ! Le sens de ces paroles est celui-ci : Enseignez aux enfants à distinguer le bien et le mal, mais ne leur dites rien de Dieu, rien du Législateur ; apprenez-leur à connaître le bien et le mal, si vous voulez, mais pas un mot de Jésus-Christ. — Qu'est-ce que cela, si ce n'est une stupidité en même temps qu'une impiété ! Car enfin, les mœurs ne consistent pas dans les rapports aveugles, inconscients, insensibles, que nous avons avec les bûches de bois et les pierres ; mais dans les rapports de devoir et d'obligation que nous avons avec le Législateur vivant, qui est notre Créateur et notre Rédempteur. Il n'y a pas de morale si ce n'est dans les rapports entre Dieu et l'homme, entre l'homme et son semblable. Morale signifie rapports et devoirs entre des êtres vivants et moraux. Et cette *morale indépendante,* cette morale sans Dieu pour les enfants des écoles est une impiété sans bornes, si elles n'est pas la stupidité de l'incroyance. Je ne pouvais m'empêcher d'en dire un mot en passant. Revenons maintenant à notre sujet.

II. J'ai à établir deux distinctions dans la nature du péché. Il y a ce qu'on appelle les péchés formels, et ce qu'on appelle les péchés matériels. Vous verrez plus tard l'importance de cette distinction.

1. Cherchons d'abord à comprendre ce que c'est qu'un péché formel. Ce terme désigne un péché commis avec une pleine connaissance de ce qu'on fait et un plein consentement. De sorte que plus un homme est éclairé, et mieux il connaît la loi et le Législateur, plus grave est la culpabilité de sa désobéissance. Dieu avait créé les saints Anges avec la pleine connaissance et la pleine lumière de sa présence : ceux que leur révolte a fait tomber de la perfection, furent formellement coupables, en proportion de cette connaissance angélique qui les laissait sans excuse. Tous ceux qui ont la claire lumière pour connaître ce que c'est que la loi, et qui cependant la violent, sont coupables, comme Pierre fut coupable de renier son Maître, et comme Judas fut coupable de le vendre : tous deux furent d'autant plus coupables qu'ils avaient reçu plus de lumières. Ceux qui connaissent la loi naturelle et qui la violent, sont coupables, parce que la loi est écrite dans leur conscience. Ceux qui violent la loi chrétienne, connaissant les enseignements de la foi, sont d'autant plus coupables qu'ils les connaissent mieux. Et, plus que tous, ceux qui ont la pleine lumière de la foi catholique, s'ils transgressent les lois de Jésus-Christ,

sont les plus coupables sur la terre. La mesure de vos connaissances vous donne celle de vos fautes ; vous êtes d'autant plus coupables que vous avez reçu des lumières plus abondantes.

Le péché est donc formel quand il est commis avec connaissance et consentement. Maintenant, qu'est-ce que c'est que les péchés matériels? Les mêmes actes accomplis sans connaissance suffisante ou sans intention. Deux hommes peuvent faire absolument la même action : l'un sera coupable devant Dieu et l'autre ne le sera pas. Si, dans les ténèbres, je crois abattre un arbre, et que, avec ma hache, je tue un homme, je ne suis pas un meurtrier. J'ai commis un homicide dans la nuit et sans intention. Et si l'homme que j'ai tué se trouve être mon père, je ne suis pas un parricide. Cependant l'acte que j'ai accompli est matériellement un acte de meurtre et de parricide. Le caractère de culpabilité est donc purifié, enlevé à l'action, si je ne sais pas ce que je fais, ou si je n'ai pas l'intention de le faire. Notre divin Sauveur a prié en ces termes pour le plus grand crime qui fut jamais commis sur la face de la terre : « Père, pardonnez-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font. » Dans sa divine compassion, il priait pour ses bourreaux. L'Apôtre, parlant de lui, s'exprime ainsi : « Lui, qu'aucun des princes de ce monde n'a connu ; car s'ils l'avaient connu, ils n'auraient pas crucifié le Roi de Gloire. » C'est-à-

dire que, parmi la foule, le plus grand nombre ne savaient peut-être pas ce qu'ils faisaient; et cette divine prière de compassion nous révèle de la part de Dieu une loi de justice et de pitié pour les ignorants.

Il n'en est pas moins vrai que ceux qui connaissent ou qui auraient pu connaître, sont coupables, car nous aurons à rendre compte, non-seulement de tout ce que nous savons; mais encore de tout ce que nous aurions pu savoir, et que, par conséquent, nous devrions savoir.

C'est là ce que vous entendez par ignorance vincible ou invincible. L'ignorance, si elle est invincible, empêche nos actions d'être coupables, car alors nous ne pouvons pas la vaincre. Si nous ne pouvons pas acquérir plus de lumières, Dieu, dans son infinie miséricorde, lors même que nous aurions commis une faute matérielle, ne nous en demandera pas compte comme si c'était une faute formelle. Mais il y a un autre genre d'ignorance qu'on appelle vincible, parce que nous pouvons en triompher si nous employons les moyens voulus pour nous éclairer. Et Dieu a mis à notre portée les moyens de science suffisante, si nous voulons chercher avec soin à l'acquérir. Maintenant, faisons l'application de ces principes.

En Orient, il y a des églises qui étaient autrefois en communion avec l'Eglise Catholique. Elles en sont séparées depuis des siècles. Parmi ces églises,

quelques unes ont rompu avec la foi catholique sur des articles touchant la Sainte Trinité et l'Incarnation. De génération en génération, des millions de personnes sont nées dans cet état. Elles n'ont jamais eu connaissance de la vérité complète ; elles n'ont jamais été en union avec la seule vraie Eglise. Les fidèles croient que Dieu s'est révélé dans le Christianisme, et ils sont persuadés que l'enseignement qu'on leur a donné dans leur enfance, est cette révélation même. Ils sont convaincus que Dieu a une Eglise sur la terre, et que l'Eglise dans laquelle ils se trouvent, est bien cette Eglise de Dieu. Les simples, les ignorants, tous ceux qui n'ont pas le moyen de mieux s'instruire, — et nous avons toutes sortes de raisons, aux yeux de Dieu, de croire qu'ils sont dans la bonne foi, — vivent et meurent dans cette bonne foi. Dieu, dans sa miséricorde, — nous pouvons l'espérer, — ne leur demande pas le même compte que s'ils avaient eu préalablement le moyen de connaître la vérité tout entière. Mais prenons un exemple plus près de nous.

C'est ma consolation et ma joie, — je ne me lasse pas de le répéter, et avec plus de confiance à mesure que j'avance en âge, — de penser que, pendant ces trois derniers siècles, des multitudes de nos compatriotes, qui sont nés hors de l'unité de la foi, croient néanmoins en toute confiance et de tout cœur, que Dieu s'est révélé en Jésus-Christ, qu'on leur a enseigné dès leur enfance cette révélation, qu'il a établi une

Eglise sur la terre, et que cette Eglise que, dans le *Credo* de leur baptême, ils appellent la sainte Eglise Catholique, est bien l'Eglise dans laquelle ils ont été baptisés, élevés et instruits. Ma consolation est de croire que ces personnes en grand nombre sont dans la bonne foi et que Dieu, dans sa miséricorde, aura des égards pour elles. Car je sais ce que sont les préjugés de l'enfance et d'une éducation qu'on a égarée avec soin; ce que c'est que le pouvoir et l'influence des parents et des maîtres de l'autorité publique, de l'opinion et de la loi. Avec quelle facilité ces influences peuvent créer dans les âmes la conviction qu'elles sont dans le vrai, qu'elles ont la seule vraie foi, qu'elles appartiennent à l'unique Eglise dans laquelle seule se trouve le salut! Nous aimons à recommander ces âmes, — qui sont de bonne foi, — à l'amour de notre Père céleste. Elles sont, il est vrai, dans une erreur matérielle; et, sur plusieurs points, en opposition matérielle avec la vérité et la volonté du Sauveur. Comme elles ne le savent pas, et même, comme beaucoup, moralement parlant, ne peuvent pas le savoir, nous restons persuadé que le souverain Juge ne leur en demandera pas compte.

2. Voilà donc une première distinction entre le péché mortel et le péché matériel. Il faut que je vous en expose une seconde entre le péché originel et le péché actuel. Qu'est-ce que le péché originel? C'est

la transgression de la loi dans le chef de la race humaine, par suite de laquelle transgression nous naissons tous pécheurs devant Dieu et dans un état de privation. La violation de la loi dans notre chef est un péché, parce que Dieu, en créant l'homme, créa le genre humain. La race humaine était toute comprise dans ce premier homme. Le genre humain est né d'un seul chef, et ce chef devait hériter de toutes les bénédictions du royaume de Dieu en notre faveur : notre héritage reposait tout entier sur lui. S'il avait persévéré, par lui nous aurions hérité du royaume de Dieu ; il est tombé, et par sa chute il a entraîné la perte de cet héritage pour tout le genre humain. Nous entendons des hommes de nos jours s'écrier : « Que peut-on voir de plus absurde que de croire que toute la race humaine est tombée parce que Adam a mangé une pomme? » Je cite les paroles dans toute la sotte impertinence du monde. Voyons un peu si les voies de Dieu ont besoin d'être justifiées. Dieu créa Adam et le plaça dans le Paradis, au milieu d'un jardin de délices. Il lui donna l'empire sur tous les arbres de ce jardin, un seul excepté. Telle fut la générosité de Dieu. Il ne dit pas : Tu peux manger des fruits de ce seul arbre, mais tu ne toucheras pas aux fruits des millions d'autres arbres qui sont dans le jardin, car du jour où tu en mangeras, tu mourras de mort. — Non, Dieu n'agit point avec la parcimonie d'un cœur humain, et ne donna pas à

Adam la permission de ne manger des fruits que d'un seul arbre en lui défendant de toucher à des milliers d'autres. Non; il lui permit d'user de ceux qui étaient innombrables et ne lui en défendit qu'un seul. Y avait-il là quelque chose qui fût contraire à la raison? N'est-ce pas ce que vous feriez si vous vouliez éprouver l'obéissance de quelqu'un? N'est-ce pas ce que vous feriez et ce que font les hommes aujourd'hui quand, par un mouvement de générosité, ils abandonnent leurs droits sur le revenu d'un champ? Quand le monde parle avec impertinence, je puis lui répondre sur le même ton. Le propriétaire qui abandonne son champ, se contentant d'exiger une reconnaissance nominale, est loué par tous comme un homme généreux, comme un grand cœur aux nobles sentiments. Il agit en ami, sans aucune vue d'intérêt personnel, en cédant à un autre la jouissance et les richesses de son champ sur la simple reconnaissance qu'après tout ce champ lui appartient. Il ne se réserve que son droit de propriété. Or, qu'est-ce que Dieu a fait par ce commandement? Il s'est réservé son droit comme Souverain. Il s'est réservé son droit sur la soumission de l'homme qu'il a créé. Il lui a révélé, par cet ordre, qu'il avait autorité sur ce jardin et sur l'homme auquel il en abandonnait la libre jouissance. Il le soumit à l'épreuve; c'était la pierre de touche de sa fidélité. Bien plus, c'était une épreuve si légère qu'on peut

dire qu'il n'y avait pas même tentation de violer la loi. S'il avait été interdit à l'homme de toucher à tous les arbres excepté un seul, il aurait été tenté à chaque pas. Tout arbre, sur lequel seraient tombés ses regards, aurait été une tentation nouvelle, et cette tentation l'aurait suivi, hanté partout. Dieu n'agit point de la sorte avec lui. Il ne lui interdit qu'un arbre, un seul. Ainsi il pouvait aller en tous sens, en pleine liberté, cueillant des fruits à tous les arbres, un seul excepté. Où est donc la tentation? Autant il y eut, de la part de Dieu, générosité divine, autant, de la part de l'homme, il y eut petitesse dans la désobéissance. C'est peut-être ma faute, mais je ne vois rien en cela qui soit incompatible avec la sagesse, la bonté, la souveraineté et la miséricorde de Dieu. Je n'y vois rien qui autorise l'impertinence du monde. Eh bien! oui, cette restriction était légère, et sans qu'il y eût tentation quelconque, Adam l'a violée. Il avait le bénéfice de sa perfection, la promesse de la vie éternelle et du royaume de Dieu, à la condition, comme je l'ai dit, de cette faible rétribution, de la simple reconnaissance de la souveraineté de son Créateur, et même à cette condition, il n'a pas voulu se soumettre.

Alors quelle fut la conséquence? L'homme tel que Dieu l'avait fait, avait trois perfections. Il avait en premier lieu la perfection du corps et de l'âme. En second lieu, il avait la perfection plus sublime qui

lui venait de l'habitation du Saint-Esprit dans son âme. Cette habitation établissait dans son âme l'ordre et la sainteté, et tenait ses passions dans une parfaite soumission à l'égard de la raison et de la volonté. Enfin il jouissait d'une troisième perfection provenant de cette perfection plus sublime, c'est-à-dire de l'immortalité dans son corps et de la parfaite intégrité dans son âme. Il avait donc ces trois privilèges : perfection naturelle du corps et de l'âme, perfection surnaturelle conférée par l'habitation de l'Esprit Saint en lui, et perfection préternaturelle de l'immortalité : par un seul acte de désobéissance l'homme perdit tout. Dès l'instant qu'il eut péché, l'Esprit de Dieu s'éloigna de lui ; son âme mourut parce qu'elle se séparait de Dieu ; son immortalité fut perdue : l'intégrité ou l'harmonie de son âme fut pareillement détruite ; les passions se révoltèrent : la volonté devint faible ; l'intelligence troublée, et la nature de l'homme fut privée de sa perfection surnaturelle et de tous les privilèges qui en dérivaient. C'est là le sens de ces mots : « Le jour où tu en mangeras, tu mourras de mort. » C'était la mort spirituelle et temporelle, suivie plus tard, à moins de repentir, de la mort éternelle.

Tout ceci nous montre la signification du péché originel en nous. Descendant de notre premier père, nous naissons privés de l'héritage de ces trois perfections que nous à fait perdre sa désobéissance. Nous venons en ce monde sans l'Esprit de Dieu ; nous le

recevons à notre baptême qui est notre seconde naissance. Par notre première naissance, « ce qui est de la chair est chair. » Nous avons, comme on les a appelées, les trois blessures d'Adam : ignorance dans l'intelligence, faiblesse dans la volonté, et trouble dans les passions. Tel est l'état dans lequel nous venons en ce monde, et par conséquent nous sommes spirituellement morts devant Dieu. Je ne vois là, comme je l'ai dit tout-à-l'heure que divine sagesse, et cette sagesse est justifiée aux yeux de ses enfants.

Ici, je veux répondre à la pensée qui pourrait peut-être s'élever dans l'esprit de quelques-uns d'entre vous, au sujet des enfants morts sans baptême. On dit parfois : Comment peut-on croire que ces enfants qui meurent sans baptême puissent, sans aucune faute de leur part, aller aux tourments éternels ? Qu'à Dieu ne plaise ! Les enfants qui meurent avec la seule faute originelle, — n'ayant jamais commis un péché actuel, — qui croit que ces enfants descendent dans un lieu de douleurs ? Leur état éternel est un état de bonheur, bien que ce ne soit pas la vision de Dieu. Car nous ne connaissons aucune autre voie, par laquelle une âme puisse arriver à la vision de Dieu, que la génération de l'Esprit Saint. Si elle ne reçoit pas la grâce du saint Baptême, une âme n'est pas dans l'ordre surnaturel. Et nous ne pouvons pas affirmer que la grâce qui appartient à l'ordre surnaturel, s'étend à ceux qui meurent dans l'ordre naturel. Il est

cependant certain que la privation qu'entraîne le péché originel, ne comporte rien des tourments dont la malice du monde accuse si souvent la foi chrétienne, dans le but de la combattre et de la dénigrer. Mais, bien que le péché originel ne soit puni que par une privation, tout péché actuel sera puni d'une peine actuelle. Il y a la peine de la privation qui accompagne le péché originel ; il y a la peine des sens qui accompagne le péché actuel. Tout péché actuel commis par les hommes sera puni d'un châtiment temporel ou éternel, car la peine suit le péché comme l'ombre suit le corps.

Venons enfin au péché actuel. Pour le comprendre, rappelons les principes par lesquels j'ai commencé. Le péché actuel est le désaccord voulu d'une créature avec la volonté connue de son Créateur ; ce désaccord implique la lumière de l'intelligence, le consentement de la volonté, la connaissance de ce que l'on fait avec intention. La malice essentielle du péché est dans la volonté, et il y a une triple malice dans tout péché actuel commis par un chrétien. D'abord, il y a une malice contre Dieu le Père, qui a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, parce qu'il voulait devenir l'objet de son amour. Il l'a créé pour qu'il apprît à l'aimer, à le connaître, à le servir, à l'adorer, à lui devenir semblable, afin d'habiter avec lui pendant l'éternité. Le chrétien qui pèche contre Dieu, pèche contre son Créateur, préfère la créature au

Créateur, c'est-à-dire lui préfère le monde, ses plaisirs et lui-même. Il met le culte de soi-même à la place du culte de Dieu, et en cela il commet une offense infinie, — lors même qu'il n'est qu'un être fini, — parce que la personne contre laquelle l'offense est commise est un Dieu infini.

Le péché actuel renferme, en second lieu, une malice contre Notre-Seigneur Jésus-Christ le Rédempteur du monde. L'Apôtre dit que tout pécheur est « ennemi de la Croix de Jésus-Christ. » Il dit : « Ceux qui se conduisent de la sorte, je vous en ai souvent parlé, et je vous en parle encore avec larmes, se conduisent en ennemis de la Croix du Christ. » (1) Et pourquoi? Parce que Jésus-Christ a souffert sur la Croix pour ces péchés mêmes que commettent ces hommes. Le pécheur le cloue de nouveau sur la Croix. Les clous et le marteau n'étaient que les instruments matériels du crucifiement. La cause morale de ce supplice du Fils de Dieu fut le péché que nous avons commis, vous et moi. Et si nous commettons encore des péchés de ce genre, nous renouvelons de propos délibéré les causes qui ont cloué Jésus sur la Croix. L'Apôtre dit encore : « Si celui qui a violé la loi de Moïse est condamné, combien donc croyez-vous que celui-là sera jugé digne d'un plus grand supplice, qui aura foulé

(1) Philip. iii. 18.

aux pieds le Fils de Dieu, qui aura tenu pour une chose vile et profane le sang de l'alliance par lequel il avait été sanctifié, et qui aura fait outrage à l'esprit de la grâce. » (1) Le chrétien qui volontairement commet un péché blesse notre divin Sauveur. Il ouvre ses cinq plaies sacrées et les fait saigner de nouveau. D'un cœur plein d'une froide ingratitude, il renouvelle les douleurs qui causèrent l'agonie de Gethsémani et produisirent la sueur de sang.

Ce n'est pas tout encore : il y a dans le péché actuel une malice contre le Saint-Esprit. Tout péché qui se commet est contraire à la lumière et à la grâce du Saint-Esprit qui est dans la conscience. Là, trois degrès à distinguer : Nous pouvons contrister l'Esprit-Saint ; nous pouvons lui résister et nous pouvons l'étouffer en nous. Notre divin Sauveur a dit : « Tout péché et tout blasphème sera remis aux hommes ; mais le blasphème contre le Saint-Esprit ne leur sera point remis. Et quiconque aura parlé contre le Fils de l'Homme, il lui sera remis ; mais si quelqu'un parle contre le Saint-Esprit, il ne lui sera remis ni en ce siècle ni en l'autre. » (2) Or, quel est le sens de ces paroles ? Un homme peut parler contre Jésus-Christ, oui, blasphémer son Sauveur, et l'Esprit Saint, l'ayant convaincu de péché, peut l'amener au repentir, le

(1) Hebr. x. 29.
(2) S. Mat. xii. 31. 32.

faire revenir à Dieu, et son âme sera sauvée. Mais quiconque blasphème l'Esprit Saint, — qui est l'Esprit de pénitence, l'Esprit de pardon, l'Esprit qui absout le coupable, — celui-là renonce à toute dispensation de la grâce. Et dès lors, le péché qui ne sera jamais pardonné, c'est le péché d'impénitence. Tout péché dont on se repent sera pardonné. Mais le péché dont on n'a aucun repentir n'obtiendra jamais son pardon, ni dans ce monde, ni dans le monde futur.

En exposant ces principes, je crains bien de vous avoir dit des choses abstraites et peut-être ennuyeuses. Mais il m'est impossible de rendre clairement ce que j'ai à vous dire dans la suite, sans poser les premiers principes. Je ne ferai donc maintenant que l'application de ce que j'ai dit. Ici, se présentent deux conclusions pratiques.

1. Voici la première : L'homme le moins clairvoyant pour connaître ses propres péchés, c'est celui qui en est le plus chargé. Si un homme est atteint de la peste, il le reconnaît au changement de couleur de son épiderme. S'il voit les écailles de la lèpre se former sur son bras, il peut prononcer qu'il est lépreux. Si un nuage obscurcit ses yeux, il peut dire qu'il va perdre la vue du ciel. Toutes les maladies du corps se font parfaitement bien connaître. Mais ce qui rend le péché subtil, dangereux et fatal, c'est qu'il se cache. Nul ne voit si peu la lumière de la présence divine que celui qui est couvert de péchés.

Plus les péchés sont nombreux, moins on voit clair. Lors même que toutes les perfections de Dieu, pareilles aux rayons du soleil qui entourent la tête d'un aveugle, enveloppent constamment les pécheurs, ils ne se rendent pas compte de sa présence. Ils ressemblent à Elymas le magicien qui ne voyait point sa propre impiété. Et parce qu'ils ne voient pas la lumière de Dieu, ils ne distinguent point ses perfections et par suite ne se voient pas eux-mêmes. Car la lumière pour se connaître soi-même vient de la lumière qu'apporte la connaissance de Dieu. Comment un homme connaîtra-t-il ce que c'est que le manque de sainteté, s'il ne sait pas ce que c'est que la sainteté? Comment saura-t-il ce que c'est que le mensonge, s'ils ne connaît pas la vérité? l'impureté, s'il ne connaît pas la pureté, ou l'impiété, s'il ne connaît pas quels sont nos devoirs envers Dieu, et ce que c'est que la majesté de ce Dieu que nous devons adorer? Plus la connaissance des perfections de Dieu est obscurcie en nous, moins nous avons de lumière pour nous connaître nous-mêmes. La conséquence est que, quand des hommes entendent parler comme je le fais en ce moment, ils disent : Voilà bien le tableau de mon voisin ; — ceci s'applique bien à un tel. Ils ne se voient pas eux-mêmes dans le tableau. Vous pouvez leur dépeindre leur propre caractère, ils ne le reconnaîtront pas. Il y a en eux quelque chose qui obscurcit leur conscience : qu'est-ce que c'est?

C'est que le péché hébète l'intelligence et le cœur. Il tire un voile et étend un brouillard sur les clartés de l'intelligence, et il trouble la vue de la conscience. Le péché est comme la ciguë : il atrophie le sens, au point que l'œil de la conscience commence à se clore, que l'oreille intérieure devient sourde et que le cœur s'assoupit. Quand par leur libre volonté, des hommes en sont arrivés à cet état, alors, vient le jugement de Dieu. « Il a aveuglé leurs yeux, et il a endurci leur cœur, de peur qu'ils ne voient des yeux et ne comprennent du cœur, et qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse. Isaïe a dit ces choses, lorsqu'il a vu sa gloire, et qu'il a parlé de lui. (1). »

2. Une autre vérité : Personne ne voit plus clairement la nature du péché que ceux qui en sont le plus libres ; tout comme aucune intelligence ne connaît le péché avec autant de pénétration que Dieu lui-même. Notre divin Sauveur, Jésus-Christ, le Fils Immaculé de Dieu, connut le péché dans toute sa laideur, mieux que jamais ne le connut un autre homme. Sa Mère Immaculée, — parce qu'elle était sans tache, — connut l'odieux du péché par la lumière de son intelligence et par la pure horreur qu'en éprouvait toute sa nature spirituelle. Il en est de même des Saints de Dieu, chacun selon le degré de sa sainteté. Et ainsi en est-il de vous : plus vous êtes libres du péché, plus vous le

(1) S. Jean xii, 40. 41.

haïssez, mieux vous en comprenez et en saisissez la laideur. Si un jour dans votre vie vous avez commis le péché, — la distance qui vous sépare maintenant de votre vie passée, où vous avez rejeté loin de vous cet ancien caractère, au point de pouvoir dire que « le vieil homme » a été purifié, que votre ancien état et votre vieille nature ne sont plus rien pour vous, que vous regardez ce passé comme odieux, comme effrayant, que ce qui avait été de votre enfance et de votre jeunesse n'est plus rien pour vous, maintenant, — cette distance vous donne la mesure de votre intelligence du péché. Vous pouvez regarder votre passé et comprendre vos péchés comme vous ne les compreniez pas alors. Quand vous arriverez au moment de la mort, vous verrez votre état présent et votre vie actuelle dans une lumière plus vive et plus éclatante que celle qui vous éclaire maintenant. Portez donc vos regards vers la lumière de la présence divine, et priez Dieu qu'il vous fasse vous connaître, comme il vous connaît lui-même, vous voir comme il vous voit. Car, quand vous aurez découvert les plus graves de vos péchés, que seront-ils, comparés à ceux que Dieu découvre en vous ? Ne croyons donc jamais que nous connaissons tous nos péchés, et n'allons pas nous imaginer que nous savons bien à quel point nous sommes coupables. Nous commençons seulement à l'apprendre, et nous devrons continuer à l'apprendre toute notre vie. Il est trois abîmes

qu'aucune capacité humaine ne peut sonder : l'abîme de notre culpabilité, l'abîme de notre indignité et l'abîme de notre néant. Si vous commencez à pénétrer dans ces trois abîmes, vous êtes heureux. Que voir combien vous êtes coupables ne vous effraie point, et pour la raison que voici : Qui est-ce qui vous le fait voir ? C'est la lumière de l'Esprit de Dieu. C'est lui seul qui fouille le cœur, lui seul qui nous montre à nous-mêmes. Plus vous constatez combien vous êtes coupables, plus aussi vous êtes assurés de sa présence plus vous êtes certain qu'il est avec vous, qu'il est en vous et qu'il s'occupe de votre salut. Je vous donne une promesse et une garantie que, de tous les péchés que vous voyez en vous, il vous aidera à vous repentir ; et que tous les péchés dont vous vous repentez seront effacés par le sang Précieux de Jésus-Christ.

Donc, un dernier mot. Le premier conseil que je vous donne pour ce carême est celui-ci : Cherchez à vous connaître vous-mêmes ; cherchez, pendant ces jours, à acquérir de vous-même une connaissance plus intime que vous ne l'avez jamais eue. Mettez-vous à ce travail comme si c'était la première fois. Prenez les dix commandements. Lisez-en la lettre ; comprenez-en l'esprit. D'après cette règle divine, étudiez soigneusement votre vie, depuis votre enfance, depuis les premiers souvenirs de votre mémoire. Prenez les sept péchés capitaux : faites-en l'objet d'un sérieux examen, en actions, en paroles et en pensées. Priez l'Esprit de

Dieu dont l'œuvre et la mission sont de convaincre le monde de péché. Priez chaque jour, pendant ce carême, matin et soir, que l'Esprit de Dieu éclaire votre raison pour lui faire comprendre la nature du péché, et qu'il touche votre conscience au point de vous faire connaître quels péchés vous avez en vous. Demandez-lui que la lumière de la présence divine descende sur vous comme la lumière du soleil en plein midi, afin que vous puissiez voir non seulement les grandes lignes de vos péchés, mais encore vos fautes les plus légères, les plus secrètes et les plus subtiles, comme nous voyons des papillons voltiger au soleil. Plus la présence de Dieu sera avec vous, plus la lumière de ses perfections brillera en vous, plus aussi vous pénètrerez en vous-mêmes. Le Patriarche Job avait longtemps vécu dans la prière, en conversation et en communion avec Dieu ; il avait été cruellement affligé, ce qui est une école qui, plus que tout autre, apprend aux hommes à se connaître : malgré tout cela, à la fin de ses épreuves, quand Dieu lui parla et lui fit sentir sa présence en lui, Job s'écria : « Mon oreille vous a entendu ; mais maintenant je vous vois de mes propres yeux. C'est pourquoi je m'accuse moi-même et je fais pénitence dans la poussière et dans la cendre (1). »

(1) Job xlii. 5. 6.



CHAPITRE II

Le Péché Mortel

> Si quelqu'un voit son frère commettre un péché qui ne va pas à la mort, qu'il prie ; et Dieu donnera la vie à ce pécheur, si son péché ne va point à la mort. Il y a un péché qui va à la mort, et ce n'est pas pour ce péché que je vous dis que vous priiez. Toute iniquité est péché; mais il y a un péché qui va à la mort.
>
> (S. Jean. v. 16. 17.)

D'après la parole écrite de Dieu il est clair, hors de toute discussion, qu'il y a des péchés qui donnent la mort, et d'autres qui ne la donnent pas. En d'autres termes, il y a des péchés mortels et des péchés qui ne sont pas mortels.

Nous avons à traiter, comme je vous l'ai dit, du péché mortel. Avant d'entrer dans ce sujet, je désire vous rappeler les principes généraux déjà posés. D'abord, nous savons que la fin de l'homme est Dieu, que Dieu a fait l'homme pour lui, qu'il l'a créé à son image, qu'il l'a fait capable de le connaître, de l'aimer, de le servir et de lui devenir semblable; et que c'est dans la connaissance, dans l'amour, dans le service de Dieu et dans sa ressemblance avec lui que consiste le bonheur de l'homme. Par conséquent, la conformité avec Dieu, c'est notre perfection; et notre union avec Dieu, c'est la vie éternelle. D'autre part la difformité ou le défaut de ressemblance avec Dieu, c'est le péché; et la séparation d'avec Dieu, c'est la mort éternelle. La nature du péché, d'après la définition que nous en avons donnée, est la violation de la loi de Dieu; en d'autres termes: le péché est toute pensée, parole ou action contraire à la volonté de Dieu, impliquant la connaissance de l'intelligence et le consentement de la volonté; en d'autres termes encore: c'est le désaccord de la volonté créée avec la volonté incréée, — désaccord de la volonté de la créature avec la volonté du Créateur. La malice essentielle du péché consiste donc en ceci: La volonté de la créature est en opposition et en hostilité avec la volonté de son Créateur. Tels sont les principes que je vous ai exposés la dernière fois. Nous allons les reprendre et en faire l'application à un point particulier.

Saint Jean, dans les paroles que je vous citais en commençant, nous dit que si un homme voit son frère commettre un péché qui ne donne pas la mort, il doit prier pour lui. Or, quels sont les péchés qui ne donnent pas la mort? Péchés de faiblesse; péchés d'emportement; péchés de forte tentation; péchés que la ruse de Satan a poussé à commettre; péchés d'une passion qui a rendu la volonté faible, l'a emportée et l'a entraînée hors de la bonne voie: à condition que, dans tous ces péchés, il n'y ait de la malice ni contre Dieu, ni contre notre prochain. Ce sont là des péchés que tous les chrétiens sont exposés à commettre, qu'ils commettent en effet, et que, sans doute, vous êtes parfaitement convaincus d'avoir commis. Ce sont là des péchés qui ne donnent pas la mort, nous pouvons le croire, parce que, s'ils ne renferment aucune malice contre Dieu ou le prochain, ils manquent alors de la malice essentielle du péché. Dans ce cas, Saint Jean dit: « Qu'il prie pour lui et Dieu donnera la vie à ceux qui commettent des péchés qui ne donnent pas la mort; » c'est-à-dire que Dieu leur donnera grâce, repentir, pardon, secours, protection et persévérance. Il veillera sur ces âmes, si elles persévèrent dans l'humilité et le repentir. La prière de ceux qui sont fidèles et fermes obtiendra grâce pour ceux qui ne pèchent pas mortellement. L'Apôtre continue: « Il y a un péché qui donne la mort: pour celui-là, je dis qu'aucun

homme ne doit demander; » c'est-à-dire que personne ne doit prier. Or, qu'est-ce que ce péché qui donne la mort? Le péché de Judas fut un péché mortel. Les yeux ouverts, connaissant son Maître, — bien qu'il ne connût peut-être pas le mystère de l'Incarnation comme nous le connaissons maintenant; néanmoins il le connaissait suffisamment, — il vendit son Maître et ignorant peut-être qu'il le vendait pour être crucifié. C'était donc là un péché mortel. Le péché de Simon le Magicien était un blasphème et un péché mortel. Le péché de ceux qui blasphèment le Saint-Esprit, est un péché mortel qui ne sera jamais pardonné. Le péché des apostats qui renient leur foi, qui, ayant eu connaissance de la vérité, ayant eu la pleine et claire lumière pour connaître Dieu, l'ont ensuite abandonné, est décrit en ces termes par Saint Paul, dans l'Epître aux Hébreux: « Il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don du ciel, qui se sont nourris de la sainte parole de Dieu et des grandeurs du siècle à venir, et qui après cela sont tombés, il est impossible qu'ils se renouvellent par la pénitence. » (1) En un mot, tous ceux qui sont impénitents commettent un péché qui va à la mort. Tous ceux qui, après avoir reçu la pleine lumière et la pleine connaissance de Dieu dans sa révélation, s'éloignent

(1) Hébr. vi. 4. 5. 6.

de lui, et dont Saint Jean dit : « Ils sont sortis d'avec nous ; mais ils n'étaient pas d'avec nous, car s'ils eussent été d'avec nous, ils fussent demeurés avec nous ; » (1) tous ceux qui pèchent de la sorte, commettent un péché qui va à la mort, et sont abandonnés au jugement de Dieu. Saint Jean ne nous défend pas de prier ; ses paroles sont : « Je ne dis pas ; » c'est-à-dire : Je ne prescris pas. Il laisse ce point à la conscience de chacun. De ceux qui n'ont pas commis des péchés mortels, il dit : « Nous avons tous confiance que nous pouvons obtenir pardon et grâce pour eux. » Mais de ceux qui se livrent au péché mortel tel que je l'ai défini : « Nous n'avons aucune confiance pareille, et dès lors, bien que je ne prescrive pas (de prier pour eux), je ne le défends pas. »

Puis l'Apôtre continue : « Toute iniquité est péché. » Or, iniquité veut dire toute déviation contraire à la justice et à la loi de Dieu. Inique signifie inégal ou difforme. Tout ce qui n'est pas conforme à la justice de Dieu, à ses perfections, à sa loi et à sa volonté, est un péché. « Et il y a un péché qui va à la mort. » Nous avons ici une distinction entre les péchés qui sont mortels et ceux qui ne le sont pas. Mon but est de vous indiquer sommairement ce qui constitue cette distinction ; puis, de vous montrer quels sont les effets du péché mortel.

(1) I. S. Jean. ii. 19.

Comme je vous l'ai déjà dit, pour constituer un péché mortel, il est nécessaire que celui qui le commet sache ce qu'il fait ; — il faut la connaissance de l'intelligence. Sinon, comme je l'ai dit aussi, il n'y a que péché matériel, et non formel à moins que l'ignorance ne soit coupable. Ensuite, le pécheur doit non seulement savoir qu'il fait mal ; il faut encore que sa volonté consente à cette mauvaise action. Enfin sa connaissance et son consentement doivent impliquer le propos délibéré et un degré d'attention ou de réflexion suffisant pour qu'il ait conscience de ce qu'il fait. Ces trois conditions pourraient se rencontrer dans l'acte de celui qui violerait la loi de Dieu en l'un de ses moindres points. Ce serait de ma part une violation de la loi de Dieu que de prendre une pomme sur l'arbre du voisin sans sa permission. Ce fruit lui appartient ; je n'avais aucun droit de le prendre ; et, en le faisant, j'ai violé le commandement : « Tu ne déroberas point. » Et pourtant ce ne serait point là un péché mortel.

Il y a péché mortel quand une prohibition divine a défendu un acte sous peine de mort, et sous peine de mort éternelle. Mais quand il n'y a pas une défense de ce genre sous peine de mort, il est évident que prendre un pomme ne constitue pas un péché mortel. C'est pourquoi il est nécessaire qu'il y ait gravité dans la matière du péché. Cette gravité de matière peut se présenter de deux manières : ou la chose est

matériellement grave, c'est-à-dire qu'il y a grandeur, quantité ou valeur ; ou bien il y a une gravité morale qui résulte des circonstances. Un exemple rendra cette distinction plus claire. Si je volais à un homme une grande quantité de ses biens, je commettrais, on n'en saurait douter un instant, un de ces péchés qui vont à la mort, ou un péché mortel. Le bon sens du genre humain, les instincts de justice, prononceraient immédiatement comme moi. Si je prenais une aiguille à une personne riche, les instincts de justice ne m'accuseraient pas d'un péché mortel. J'ai dérobé une chose qui ne m'appartenait pas ; mais personne n'oserait dire qu'en prenant une aiguille à une personne qui peut facilement s'en procurer une grande quantité, j'ai commis un péché mortel. Non ; mais il en sera autrement si vous supposez que cette aiguille appartient à une pauvre couturière, qui gagnait son pain de chaque jour par l'industrieux usage qu'elle en faisait. Il lui est impossible de se procurer une autre aiguille. Privée de celle qu'elle avait, il faudra qu'elle cesse son travail. Elle ne pourra plus gagner son pain. Si, connaissant toutes ces circonstances ; et si, les yeux de ma conscience bien ouverts, sachant l'étendue du tort que j'allais causer, en violation de la loi de la charité aussi bien que de la loi de la justice, j'ai pris cette aiguille avec la conviction certaine que j'allais détruire les moyens de travail de cette personne et la réduire à la misère : vous voyez de suite qu'il y a une gravité

morale qui naît de ces circonstances. Allez plus loin : supposez que, jaloux de la prospérité de cette personne, parce que j'exerce la même profession, je lui ai pris son aiguille pour la ruiner à mon profit. Vous voyez encore quelle gravité morale peut se trouver dans le simple vol d'une aiguille. Il n'est donc pas suffisant qu'il y ait la connaissance de l'intelligence et le consentement de la volonté pour constituer un péché mortel : il faut encore que l'action posée soit, aux yeux de Dieu, d'une sérieuse gravité matérielle ou morale.

Il y a sept péchés capitaux dont vous savez tous le nom. Le premier est l'orgueil qui sépare l'homme de Dieu ; le second est l'envie ou la jalousie qui sépare l'homme d'avec son prochain ; le troisième est la paresse qui, pesant comme un lourd fardeau sur les facultés de l'homme, lui inspire du dégoût pour ses devoirs envers Dieu et les lui fait abandonner ; le quatrième est l'avarice, qui plonge l'homme dans la boue de ce monde, au point qu'il la prend pour son dieu ; le cinquième est la gourmandise, qui en fait une sotte victime de ses sens ; le sixième est la colère, qui rend l'homme esclave de lui-même ; et enfin le septième, la luxure, qui rend l'homme esclave du démon. Dans ces sept espèces de péchés, il y a sept voies qui conduisent à la mort éternelle. Tous ceux qui, les yeux ouverts, avec la connaissance de l'intelligence et le plein consentement de la volonté,

commettent un de ces sept péchés, s'engagent sur le chemin qui conduit à la mort.

1. Maintenant venons aux effets. Le premier effet du péché mortel, c'est de donner la mort à l'âme. La grâce de Dieu est la vie de l'âme, comme celle-ci est la vie du corps. Un seul péché dans l'une des espèces dont je viens de parler, donne à l'âme le coup de la mort. L'âme meurt sur le champ, à l'instant même : non point comme l'arbre frappé de la foudre et qui ne meurt que peu à peu avec le temps. C'est d'abord le sommet, puis les branches qui commencent à sécher. Puis, le tronc périt et la mort pénètre dans les racines. C'est là une mort lente ; mais il n'en est pas ainsi de l'âme. Un seul péché mortel frappe l'âme de mort, et en voici la raison : la grâce de Dieu est la vie de l'âme, et un seul péché mortel sépare l'âme de Dieu. Les saints Anges, après leur création, vivaient en présence de Dieu, lors même qu'ils ne voyaient pas encore la face de Dieu. Ils étaient soumis à l'épreuve. Tout homme dépend de Dieu de deux manières : il a besoin de l'aide de Dieu pour son existence ; et il a besoin de la grâce de Dieu pour sa sanctification. Si Dieu n'était pas présent avec nous en ce moment de notre vie physique, nous mourrions. S'il n'était pas présent dans ce bâtiment, les murs en crouleraient. Ainsi en était-il des anges dans le premier état de bonheur. C'est l'assistance de Dieu qui les gardait comme pures intelligences, d'une innocence sans tache, d'une force supérieure et d'une

parfaite énergie. « Il a fait de ses anges des esprits et de ses ministres des flammes de feu. » (1) Ils avaient aussi besoin de la grâce. Les anges étaient saints et justes, comme nous sommes saints, parce que le Saint-Esprit était avec eux. Toutes les actions de la perfection angélique étaient assistées par une grâce et un secours actuel de Dieu, tout comme les nôtres. Par un seul péché, — un péché qui va à la mort, — et c'était un péché d'orgueil, purement intérieur, ils sont tombés, ils sont morts éternellement et sans rédemption, suivant la parole de Saint Jude: « Il retient liés des chaînes éternelles dans de profondes ténèbres, et il réserve pour le jugement du grand jour, ceux qui ont quitté leur propre demeure. » (2)

Quand Dieu a créé l'homme, il l'a doué, comme je l'ai déjà dit, de trois perfections : — perfection de la nature, c'est-à-dire du corps et de l'âme ; perfection surnaturelle, ou habitation en lui de l'Esprit Saint et de la sanctification ; et perfection préternaturelle, ou harmonie parfaite de l'âme en elle-même et avec Dieu, et l'immortalité du corps. Ces trois perfections, naturelle, surnaturelle et préternaturelle, constituent ce qu'on appelle la justice originelle. Et c'est dans cet état que fut constitué l'homme au moment de sa création. Mais par un péché de désobéissance, les yeux

(1) Hébr. 17.
(2) S. Jude. 6.

bien ouverts, du plein consentement de sa volonté, et avec entière délibération, — dans une matière légère en soi, comme je l'ai dit, mais grave à cause de la défense de Dieu sous peine de mort éternelle, — dans cette légère épreuve, sans autre tentation que d'avoir prêté l'oreille au tentateur, qui éveilla en lui un esprit de curiosité et de désobéissance, dans un endroit où tout lui était permis et une seule chose défendue, — l'homme pécha contre Dieu, et par ce seul péché fut frappé de mort. Le Saint-Esprit l'abandonna, ce fut le naufrage de toutes ses perfections. La perfection surnaturelle était perdue ; la perfection préternaturelle s'était évanouie ; l'âme se voyait séparée de Dieu, et le corps était blessé à mort. A partir de cet instant, il était déshérité, privé de sainteté et de vie. Un péché séparait de Dieu, lui et toute sa postérité.

Ce qui a lieu pour Adam, se passa également chez les régénérés : c'est notre cas à nous-mêmes. Nous qui sommes nés dans la mort spirituelle, nous avons de nouveau acquis, par la régénération du baptême, la vie de l'Esprit. Si nous péchons mortellement, avec connaissance, et avec le consentement de notre volonté, nous perdons la présence de l'Esprit Saint dans notre âme, la charité de Dieu qui nous unit à lui, la grâce sanctifiante qui nous rend enfants de Dieu, les sept dons du Saint Esprit qui sont toujours inséparablement unis à sa présence. Il reste en nous, il est

vrai, la grâce de l'espérance et la grâce de la foi. Ces deux grâces sont semblables au battement du pouls et à la respiration des poumons : c'est juste ce qui nous reste de la vie de la grâce avec la lumière de la foi et les aspirations de l'espérance en Dieu. Mais notre union avec Dieu est brisée. Nous sommes séparés de lui, et en désaccord avec lui. Tel est le premier effet du péché mortel ; car la grâce habituelle et la présence de Dieu sont la vie de l'âme : la perte de cette grâce, qui est la perte de la présence de Dieu, est la mort de l'âme.

2. Allons plus loin, un péché mortel anéantit tous les mérites dont l'âme s'était jusque-là enrichie. Comprenez ce qu'on entend par mérite. Voici la doctrine de l'Eglise Catholique. Il ne faut pas croire qu'une créature peut mériter en ce sens que, en vertu d'un droit propre, elle soit admise à réclamer quoi que ce soit, dans l'ordre de la nature ou de la grâce, des mains de son Créateur, de son Rédempteur et de son Juge. Rejetez bien, et pour toujours de votre esprit, toute ombre de fausse idée sur ce point. Mérite ne veut pas dire que la créature, de par un droit qui lui est propre, peut exiger de Dieu ou lui demander, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, le don ou la possession d'une chose quelconque. Non ; le mot mérite se prend donc dans deux sens. Il y a le mérite pour le bien et le mérite pour le mal. Toute bonne action a un mérite, — c'est-à-dire, une certaine conformité avec la volonté de Dieu ; et toute

mauvaise action a un mérite, c'est-à-dire, un manque de conformité qui sera suivi d'un châtiment. Par conséquent, mérite est un mot absolument indifférent en lui-même, et tire son sens bon ou mauvais des circonstances qui entourent l'action. Mérite signifie connexion ou lien qui existe entre certaines actions faites en état de grâce et certaines récompenses, et cette connexion ou ce lien repose souverainement et gratuitement sur la grâce et la promesse de Dieu. De sorte que tout homme qui accomplit des actes de foi, de charité, de renoncement, ou de piété, recevra, dans cette vie et dans l'autre, une récompense relative à ces actes. Quiconque fait des actes de charité reçoit une augmentation de charité et de grâce en cette vie ; et plus tard, comme le définit le Concile de Florence, la gloire des Bienheureux sera proportionnée au degré de leur charité sur la terre. Il y a donc un rapport entre le degré de notre charité ici-bas et le degré de notre gloire là-haut. Voilà ce qu'on appelle mérite.

Et si, pendant toute notre vie, nous sommes fidèles à vivre dans la grâce de Dieu, nous augmentons nos mérites en vertu de la promesse d'une plus grande récompense et d'un plus grand bonheur. Je puis donner, comme exemple, la vie des Apôtres qui, pendant tout le cours de leur carrière, jusqu'à leur martyre, augmentèrent continuellement, aux yeux de Dieu, le trésor de sa bonne volonté, de sa grâce et de sa récompense. Ceci est vrai de vous tous ; et,

pendant toute votre vie, tout ce que vous faites conformément à la volonté de Dieu, et en état de grâce, est noté au Livre des souvenirs et a, dans le Cœur Sacré du divin Maître, la promesse d'une récompense qui recevra son accomplissement au jour de sa venue. Un seul péché mortel, à moins qu'il ne soit suivi de repentir, anéantit donc tous les mérites d'une vie entière. Peu importe combien de temps aura duré votre vie de justice, de charité, d'humilité, de générosité et de piété devant Dieu, — un seul péché mortel, et tout ce trésor est effacé du Livre des sounirs. Tout a disparu comme si rien n'avait jamais existé.

En voulez-vous des preuves? Prenez l'histoire de David, « l'homme selon le cœur de Dieu. » (1) Vous vous rappelez sa foi, sa patience, sa fidélité, son courage, sa prière, son esprit de reconnaissance. C'est le Psalmiste d'Israël, l'homme qui a eu le plus glorieux des titres, « homme selon le cœur de Dieu. » En un instant, par le double péché du meurtre et de l'adultère, il détruisit aux yeux de Dieu tous les mérites de sa jeunesse et de son âge mûr : tout était mort devant Dieu. Salomon, le fils de David, la figure de notre divin Sauveur, le roi de la Paix, l'homme renommé pour sa sagesse, — non-seulement parce qu'il l'avait reçue comme un don de Dieu, mais parce qu'il avait eu le bon esprit de demander la

(1) Actes, xiii. 22.

sagesse et non les biens terrestres, — l'homme plus éclairé que tous les autres hommes, eh bien! parce que, dans la suite, il s'était séparé de Dieu par un péché mortel, il perdit tout le mérite de cette longue vie de sagesse, de lumière et de sainteté. Judas, dans son enfance et dans sa jeunesse, était peut-être aussi fidèle à suivre la lumière de sa conscience que vous l'avez été vous-mêmes. Il quitta sa famille et tout ce qu'il avait pour suivre son Maître. Sans doute que dans son cœur il y avait des luttes, des aspirations, des prières et des désirs de marcher sur les traces de son divin Maître; mais en lui aussi se glissait le péché d'avarice. Il portait la bourse et ce qu'elle contenait. Satan le tenta et entra en lui. C'est alors qu'il vendit son Maître. Ananie avait pareillement renoncé au monde, exposé sa vie pour devenir chrétien, vendu tout ce qu'il avait, tout sacrifié : mais il retint une partie du prix. Démas était le compagnon des Apôtres. Il avait exposé sa vie, avait vécu dans la peine, dans la pauvreté et un danger continuel; le compagnon de l'Apôtre des Gentils jusqu'à ce qu'il l'abandonnât, après s'être laissé prendre par l'amour de ce monde. (1) Tous les mérites de cette vie de foi et de toutes ces actions qui avaient été relatées au Livre des souvenirs de Dieu, furent anéantis en un instant. C'est pourquoi Saint Paul dit de lui-même : « Je soumets mon corps

(1) 2. Tim. iv. 10.

et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché l'Evangile aux autres, je ne sois moi-même réprouvé. » (1) Le prophète Ezéchiel dit : « Que si le juste abandonne sa justice, et s'il commet l'iniquité, il mourra dans son péché et la mémoire de toutes les actions de justice qu'il avait faites sera effacée. » (2)

3. Le troisième effet est peut-être plus terrible : il détruit et anéantit le pouvoir même de servir Dieu. Toutes les actions d'un homme en état de péché mortel sont mortes ; elles n'ont devant Dieu aucun mérite ou aucune puissance dont l'homme puisse se prévaloir pour son salut. Tant qu'il est séparé de Dieu, rien de ce qu'il fait ne peut aider à son salut. Tout comme un arbre qui a la vie porte des fruits vivants, et un arbre mort ne porte que des fruits flétris ou entièrement desséchés ; ainsi une âme qui est implantée en Dieu, comme nous le sommes tous par le baptême, plonge ses racines, pareille à l'arbre sur le bord du ruisseau, et fait de constants progrès dans la foi, dans l'espérance, dans la charité et dans les sept dons du Saint-Esprit, lesquels se développent d'eux-mêmes comme les feuilles sur la branche : ainsi les douze fruits de l'Esprit Saint se développent et mûrissent. D'autre part, l'âme qui est séparée de Dieu est semblable à l'arbre qui est séparé de ses

(1) I. Cor. IX. 27.

(2) Ezech. III. 20.

racines; de même que cet arbre se flétrit jusqu'aux branches les plus hautes et que les fruits qu'il porte périssent; ainsi l'âme en état de péché mortel, de quelque genre que ce soit, et tant qu'elle reste dans cet état, est séparée de Dieu et ne porte aucun fruit de salut. L'Apôtre l'a déclaré dans les paroles les plus expresses : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'avais point la charité, je ne serais que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. Et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénètrerais tous les mystères, et que j'aurais une parfaite science de toutes choses; et quand j'aurais toute la foi capable de transporter les montagnes, si je n'avais point la charité, je ne serais rien. Et quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'avais point la charité, tout cela ne me servirait de rien. » (1) Ce qui veut dire que si une âme est séparée de Dieu, qu'elle n'ait pas l'amour de Dieu, peu importe sa science; peu importe qu'elle soit capable de faire des prophéties, d'expliquer les mystères, d'opérer des miracles : elle peut donner tout ce qu'elle a en aumône aux pauvres, être martyrisée selon l'opinion des hommes; si elle n'a pas l'amour de Dieu, tout cela ne lui sert de rien pour son salut. Il y aura, au dernier jour, ceux qui

(1) I Cor. XIII. 1. 3.

viendront dire à notre divin Sauveur: « Seigneur, Seigneur, nous avons prophétisé en votre nom; nous avons chassé les démons et accompli de grandes choses en votre nom; nous avons bu et mangé en votre présence: il leur dira: Retirez-vous de moi, je ne vous connais point. » (1). Le sens de ces paroles est qu'une âme qui a commis un seul péché mortel, une seule transgression, et qui persévère dans cet état, tant qu'elle n'a pas été rétablie en union avec Dieu par la charité et la grâce, est morte devant Dieu, et toutes les actions de cette âme sont mortes. Ceux qui sont dans cet état ressemblent à des hommes qui portent leurs regards vers le sommet d'une haute montagne où le soleil brille constamment dans toute sa splendeur: c'est un rayon de la gloire de la céleste cité. Ils voudraient monter vers ces hauteurs; mais, devant eux, s'ouvrent béants les escarpements d'un précipice que nul pied humain ne saurait gravir. Leurs efforts sont vains et s'épuisent en présence de l'impossibilité de cette ascension. Ou bien ils sont pareils à des hommes qui contemplent un beau paysage, la terre promise des vignes, des oliviers et des figuiers, où coulent des ruisseaux de lait et de miel. Devant eux sont les demeures de la paix. Mais à leurs pieds coule un torrent, si profond et si rapide, sans gué ni pont, que les plus habiles

(1) S. Mat. vii. 22.

nageurs ne peuvent le passer. Ainsi en est-il du pécheur. Entre l'âme qui est séparée de Dieu, entre l'âme qui a perdu la grâce et la paix de Dieu, se dresse la loi divine.

4. Ce n'est pas tout : L'âme commence à perdre sa force et sa vigueur. Comme je l'ai déjà dit, toute créature a besoin du secours de la nature et de la grâce. Et les dons surnaturels de Dieu, — la foi, l'espérance et la charité, — sont, par un seul péché mortel, ou détruits ou affaiblis. La charité est entièrement anéantie. L'espérance reste, et la foi reste aussi. Mais l'espérance est affaiblie. Car un homme qui a conscience d'avoir mortellement péché contre Dieu, ne peut pas se faire illusion au point d'espérer son salut, s'il n'a pas des fondements sur lesquels il fait reposer cette espérance : et quels fondements pourrait avoir un pécheur impénitent? La foi qui reste en lui, — que lui montre-t-elle? « Le trône éclatant de blancheur ; » — « la fumée qui s'élève au-devant du trône du Jugement ; » la loi de Dieu écrite en lettres de feu : « Il n'y a point de paix pour les impies, dit le Seigneur ; » (1) et : « sans la sainteté nul ne verra le Seigneur. » (2) La foi lui montre le jugement futur et les témoins qui se tiendront devant le trône en ce terrible jour et

(1) Isa. xlviii. 22.
(2) Hébr. xii. 14.

rendront témoignage contre lui. Par conséquent, la foi qui reste en lui est une lumière effrayante qui l'avertit et torture sa conscience. Tant que la grâce surnaturelle a quelque influence en lui, elle l'aiguillonne et lui inspire des terreurs pour la ramener à Dieu; mais elle ne peut faire plus.

Les puissances naturelles de l'homme sont aussi blessées, quand il est en état de péché. Le cœur est vicié, l'âme devient plus faible. Prenons un exemple qui vous paraîtra peut-être ici déplacé. Vous qui m'écoutez, vous n'êtes pas exposés à la tentation des excès ou de l'ivresse; mais c'est un exemple qui peut expliquer clairement toute espèce de péché. L'homme qui se livre à la boisson perd l'énergie et le contrôle de sa volonté. Elle s'affaiblit et il n'a plus d'empire sur elle. Elle ne peut plus imposer ses ordres à l'homme. C'est un gouvernail brisé auquel le vaisseau n'obéira plus. Cette volonté est frappée de paralysie: un dissolvant en a usé l'élasticité et la force. Ce qui arrive dans ce cas arrive dans tous les autres. Je pourrais prendre le mensonge, la paresse ou tous les autres vices que j'ai nommés. Vous ferez l'application vous-mêmes. Cette même volonté perd jusqu'au pouvoir de se repentir. Oui, et il y a même une pensée plus effrayante. Parfois les péchés que les hommes ont commis depuis longtemps sont cause de leur instabilité, de leur inconstance, de leur égarement et de leur irrésolution

actuelle. Ils ne sont jamais revenus à Dieu. Ils n'ont jamais été réellement rétablis en grâce avec Dieu, et n'ont jamais recouvré la vie et l'union en lui. Ils portent en eux ces germes dont il est parlé au livre de Job. « Les dérèglements de sa jeunesse pénètreront jusque dans ses os et se reposeront avec lui dans la poussière. » (1)

5. Enfin, il y a encore un effet du péché mortel; il fait contracter à l'homme une double dette envers Dieu. Il lui fait contracter la dette du crime et la dette du châtiment; et de toutes les deux il devra s'acquitter. De la dette du crime, il répondra au jour du Jugement. La dette du châtiment, il la purgera avant qu'il puisse voir Dieu, ou ici-bas, ou après la mort, dans l'état de purification, ou en enfer pendant toute l'éternité. En ce monde, toute substance a son ombre. Vous ne pouvez pas séparer l'ombre de la substance. Elle la suit dans tous ses mouvements : ainsi tout péché a son châtiment; que nous y pensions ou non, que nous le croyions ou non, peu importe. Il en est ainsi. Dieu l'a décrété au moment où il a dit : « Le jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort. » Depuis cet instant, il ne s'est pas commis un péché qui n'ait été suivi de sa peine. Il faut l'expier, cette peine, ou en la subissant ici-bas ou en la subissant là-haut, ou bien encore en aimant de telle sorte que

(1) Job. xx. 11.

l'amour et le repentir, demandant grâce devant Dieu en vertu du Précieux Sang de Jésus-Christ, effacent du livre des souvenirs cette grande dette des péchés qui se sont multipliés.

Je ne m'arrêterai pas plus longtemps à ces effets du péché mortel: je me contenterai de résumer ce que j'ai dit. D'abord, un seul péché mortel donne la mort à l'âme. En second lieu, un seul péché de ce genre, en donnant la mort à l'âme, détruit tous les mérites d'une longue vie, quels qu'ils soient : — plus tard, je montrerai comment tous ces mérites peuvent revivre, comme le printemps après l'hiver. Pour le moment, ce n'est pas la question. En troisième lieu, un péché mortel tue et anéantit dans l'âme le pouvoir de mériter le salut, lorsqu'elle agit dans cet état où elle est séparée de Dieu. En quatrième lieu, il affaiblit les grâces surnaturelles qui restent dans l'âme comme aussi les puissances et les facultés naturelles de l'âme elle-même. Enfin, il constitue l'âme dans la double dette du crime et du châtiment. Tels sont les cinq effets du péché mortel.

Il ne me reste qu'à ajouter quelques conseils. Voici le premier : Méditez chaque jour de votre vie sur cette grande et terrible vérité, savoir, combien il est facile de s'éloigner de Dieu ; dites-vous à vous-même : Dieu est ma fin; c'est pour lui que j'ai été créé. Si je m'écarte de cette fin, seulement de l'épaisseur d'un cheveu, si je manque d'atteindre cette fin,

je serai condamné à la mort éternelle. — Une flèche lancée à un point de mire, ne passerait-elle que de l'épaisseur d'un cheveu à côté de ce point, manque son but. Un vaisseau, dirigé par une main confiante et habile, fait naufrage s'il manque le phare flottant, quelque proche qu'il soit arrivé du port. Et une âme qui n'arrive pas ici-bas à l'union avec Dieu dans l'état de grâce, sera séparée de Dieu pendant toute l'éternité. Puis, dites-vous encore : Si je ne corresponds pas à la grâce que Dieu m'a donnée, je manque ma fin éternelle. — Comme je l'ai déjà fait observer, Dieu coopère avec chaque créature. Les attraits de son Esprit Saint et les dons de sa grâce sont comme une chaîne d'or qui rattache à lui toute âme créée. « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et que tous arrivent à la connaissance de la vérité. » Notre divin Sauveur a dit encore : « Pour moi, quand je serai élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. » Dieu attire à lui toute âme créée. Il l'attire à la connaissance de lui-même, de son Fils incarné et du précieux sang qui, sur la Croix, a coulé du Cœur Sacré de Jésus. Les grâces, l'amour et les inspirations du Saint-Esprit agissent constamment et attirent les âmes à lui et à l'unité de l'Eglise. Dieu pousse sans cesse les âmes au repentir, et par le repentir à la perfection. D'un degré de la perfection à un autre, il les élève peu à peu jusqu'à l'union avec lui. Cette opération divine ne se ralentit pas : à nous d'y correspondre. Ecoutez

Dieu, prêtez-lui une oreille docile, répondez-lui. Saisissez cette grâce qui vous est offerte ; serrez étroitement les anneaux de cette chaîne d'or, ne la laissez jamais vous échapper, et prenez garde d'en briser les anneaux.

Nous pensons souvent à la ferveur qu'aurait une âme qui, déjà condamnée à la mort éternelle, pourrait, par la permission de Dieu, reprendre possession de son corps et vivre de nouveau quelque temps sur la terre. Quelle humilité, quelle horreur du péché, quelle sainte frayeur des occasions dangereuses, quelle piété, quel renoncement, quelle abnégation n'aurait pas cette âme qui, ayant déjà goûté de la mort éternelle, retrouverait une occasion de se sauver ! Quelle vie de mortification, de profonde dévotion envers Dieu cette âme choisirait ! Vous n'êtes jamais descendus dans les abîmes de l'éternelle mort. Vous avez été l'objet d'une grâce plus grande même que si vous en aviez été délivrés. Vous êtes encore dans la vie, toujours entourés des lumières de la vérité, vous avez encore les grâces de l'Esprit Saint dans toute leur abondance ; vous avez le temps, vous avez les bonnes occasions ; vous avez les sept sacrements ; vous avez le Saint Sacrement de l'autel, le précieux sang de Jésus-Christ, tout ce qui est nécessaire pour la vie éternelle, oui, et tout en abondance, sans restriction et sans mesure. Vous êtes semblables à l'enfant prodigue avant qu'il quittât la maison de

son père ; — vous ne savez pas encore ce que c'est que ce lointain pays, vous ignorez les misères et la condamnation qu'entraîne après elle la séparation d'avec Dieu. Dites donc en vous-même : Dieu soit loué ! Je suis encore dans la vie, et mon jour de grâce n'est pas fini. Le soleil brille encore aux cieux : — pour les uns, il est au matin; pour d'autres, à son midi ; pour quelques-uns qui m'entendent, il est à son déclin, près de l'horizon. Dites : Seigneur, demeurez avec nous, car il se fait tard et le jour touche à sa fin. Faites-moi la grâce de vivre en paix avec vous, afin que je puisse être uni à vous et que vous ne me trouviez point séparé de vous au jour de votre venue.

Telle est la première réflexion que je vous engage de tout cœur à faire chaque jour. En voici une autre qui lui ressemble, mais qui est plus terrifiante. Chaque jour, dites-vous : Si je me sépare de Dieu, — comme cela peut facilement arriver, — je descendrai vivant en enfer. Ne vous offusquez pas. Nous vivons dans des temps où l'on peut parler franchement. Il y a des hommes çà et là parmi nous, comme il y en a dans les autres pays, des moqueurs, des railleurs, des blasphémateurs, ministres de Satan, apôtres de mensonges, qui prétendent qu'il n'y a pas d'enfer. Eternels châtiments : fables du moyen-âge, superstition papiste ! Il est vrai que l'Eglise qu'on appelle *papiste* soutient rigoureusement qu'il y a un enfer, qu'il y a un châtiment éternel, que ceux qui vivent

et meurent dans l'impénitence en seront promptement les victimes. C'est une gloire pour l'Eglise de Rome qu'une telle accusation soit portée contre elle. J'accepte l'accusation, oui; et, comme ministre de Jésus-Christ et comme apôtre de son Evangile, je proclame que Dieu a révélé qu'après cette vie il y a des peines sans fin et une mort éternelle. De même qu'il y a un ciel, ainsi il y a un enfer. De même qu'il y a une vie éternelle, ainsi il y a une mort éternelle. Tenez-vous en garde contre toute illusion. Ne soyez pas si peu sérieux ou si crédules. Que nul imposteur, dans sa prétention de philosopher ou de critiquer, ne vous entraîne un seul instant à croire que l'existence de l'enfer et des éternels châtiments est une loi arbitraire, un simple acte de législation divine, pareil à un décret qu'aurait porté un pouvoir tyrannique. La mort éternelle est une nécessité intrinsèque de la perfection de Dieu et de la volontaire apostasie de l'homme. Un Dieu saint, juste, pur, vrai et immuable d'un côté; et de l'autre, un homme impur, injuste, vicié, faux, incapable de changer par le repentir, ne peuvent pas plus exister ensemble que la lumière et les ténèbres: Dieu et cet homme ne sauraient être unis dans l'éternité. Ce n'est pas un décret; c'est une nécessité intrinsèque de la perfection divine d'une part, et de la culpabilité de l'âme humaine de l'autre. Pourquoi cette âme n'est-elle pas revêtue de justice et de sainteté? Parce qu'elle a abusé de la libre

volonté que Dieu nous a donnée, — comme je l'ai dit en commençant, — par la violation réfléchie de la loi de Dieu, par la transgression délibérée de ses commandements, par l'impénitence finale dans cet état de désobéissance et de séparation d'avec Dieu, séparation qui, de sa nature, est la mort, qui est la mort éternelle dans le temps, qui est l'enfer sur la terre. A moins qu'elle ne se repente, cette âme commence déjà à sentir la condamnation de l'éternité.

Par conséquent, n'oubliez jamais que la sainteté de Dieu et la culpabilité de l'homme démontrent assez clairement la nécessité intrinsèque d'une séparation éternelle. Qu'est-ce que l'enfer, si ce n'est être éternellement séparé de Dieu? Et être séparé de Dieu, non pas comme nous le sommes ici-bas, avec notre âme entravée et hébétée par le péché, grisée par le monde, s'ignorant elle-même? Non. Après la mort, les yeux de l'âme s'ouvriront, les écailles qui les obscurcissent tomberont; elle se verra pour la première fois, comme elle verra Dieu pour la première fois à l'heure du jugement. Quand elle verra Dieu au jugement, tout cet instinct de l'âme dans lequel elle fut dès le principe créée par Dieu, — pareil à l'aiguille de la boussole qui, par une loi de sa nature, pendant la plus claire lumière du jour comme pendant les plus noires ténèbres de la nuit, se tourne toujours vers le nord, — cet instinct lui

fera reprendre sa vraie direction. L'âme perdue qui avait été créée à l'image de Dieu, dont la fin était la vision béatifique de Dieu, dont la vie était l'union avec Dieu, cette âme aura alors faim et soif de Dieu, alors que toute union avec Dieu sera devenue pour elle à jamais impossible. Tout comme la respiration est une nécessité vitale pour le corps, ainsi l'union avec Dieu est une nécessité vitale pour l'âme. Vous éprouvez parfois dans le sommeil un sentiment de raideur et de suffocation dans lequel il vous semble que vous êtes dans une éternelle nuit de tourments: figurez-vous une éternité de cette suffocation, quand l'âme aura conscience de cette nécessité vitale de son union avec Dieu, et que cette union ne sera jamais plus possible. Oui, et je ne dis pas assez: l'âme éprouvera un tourment qui sera le ver éternellement rongeur s'acharnant après elle. Quel est ce tourment? Le remords, le sentiment pour cette âme qu'elle s'est elle-même donné la mort, qu'elle a péri parce qu'elle a commis le péché mortel et qu'elle a commis ce péché par sa propre volonté. Il n'y avait aucune pression, aucune nécessité. C'est avec pleine liberté qu'elle a péché contre Dieu, qu'elle a brisé ce lien qui l'unissait à lui. Dans la mort éternelle, le ver qui ne meurt pas, le constant aiguillon du remords fait sentir à l'âme une torture que nul cœur humain ne saurait concevoir. Il n'est pas

nécessaire du feu pour torturer : perdre Dieu éternellement est une torture suffisante. Le remords éternel, sans rien autre, c'est l'enfer. Mais il y aura plus.

Ceux qui seront réprouvés le seront tous ensemble, — des multitudes, des myriades de millions, — tous dans l'angoisse, tous séparés de Dieu, tous en proie au remords, tous se déchirant mutuellement, odieux les uns aux autres et se haïssant réciproquement. Je n'ai pas encore dit un mot de ce que je vais ajouter. Il est incontestable qu'il y a un mystère divin que nous connaîtrons ; — Dieu veuille que ce ne soit pas par expérience ! Notre divin Sauveur l'a dit : « Où le ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas. » Et ailleurs : « Allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. » Il y a la peine éternelle du feu. Dieu l'a déclaré. Malheur à l'homme qui le nie ! Satan fait de continuels efforts pour enlever cette croyance de l'esprit des hommes ; — mettant tout en jeu, les subtilités de la philosophie, les raisonnements spécieux, les appels à la miséricorde de Dieu, les merveilleuses grandeurs des perfections divines, les critiques contre l'Ancien Testament, le ridicule, la dérision, le mépris et les moqueries. Bien des hommes, qui affronteraient sans crainte une bataille, reculent lâchement devant ces assauts. Satan ne ralentit jamais ses efforts pour faire disparaître cette croyance de l'esprit des hommes. Je vais vous en dire la raison. C'est que, chez la plupart

des hommes, la faim et la soif de la justice sont si faibles, leurs désirs d'être unis à Dieu si peu ardents, qu'il n'y a que le sentiment de la crainte d'un éternel châtiment qui puisse leur faire éviter le péché. Si Satan pouvait seulement parvenir à enlever aux hommes cette pensée du châtiment éternel, il ne resterait plus rien pour les retenir : c'est à quoi tendent tous ses efforts. Il n'est rien que Satan aime plus que de voir les hommes se moquer de lui, mêler son nom à des plaisanteries, entrelarder leurs conversations de légèretés moqueuses avec des allusions à lui. C'est ce qui amène bien vite les hommes à ne plus le craindre et à cesser de croire à son existence. D'un autre côté, Dieu s'efforce constamment d'éveiller et de ranimer dans l'âme de chacun de nous le sentiment du danger de la mort éternelle. Il le fait par sa divine parole, par la voie de son Eglise et par les cris de la conscience. Sans cesse il ranime en chacun de nous le sentiment et la croyance qu'il y aura, après cette vie, son jugement et une condamnation au feu éternel.

Vivez donc comme vous voudriez mourir ; parce que, comme vous mourrez, vous serez pendant toute l'éternité. Le caractère que vous vous serez imprimé pendant votre vie par les actes volontaires de votre libre arbitre, que ce soit le caractère du bien ou du mal, vous le porterez éternellement devant Dieu. Si Dieu vous trouve revêtus de la robe blanche qui est la justice des saints, soyez heureux ! Vous marcherez

devant lui vêtus de blanc et pour toujours. S'il vous trouve couverts des lambeaux et des haillons de l'Enfant prodigue avant son repentir, vous serez rejetés loin de sa face et tous les hommes seront témoins de votre confusion. Comme vous vivrez, vous mourrez; et comme vous mourrez, vous serez éternellement. Dieu ne change point. Vous changez continuellement. La mort fixera l'état dans lequel vous mourrez, et ainsi il restera à jamais. Tel l'arbre tombera, tel il restera. Trompez-vous, et votre méprise sera à jamais irréparable. Oh! mes bien chers frères, jetez les yeux autour de vous : Qu'ils sont nombreux les hommes instruits, savants, illustres, éloquents et fortunés que le monde honore! Qu'ils sont nombreux ceux qui sont aimables, affectueux, aimés, et dont leurs voisins ne pensent aucun mal! Ceux-ci ne voient que les beaux côtés du dehors, la dissimulation qui fait croire à leur innocence. Quelque péché mortel — Dieu sait lequel, — et dont ils n'ont pas eu de repentir, est en eux. Sépulcres blanchis; — les murailles extérieures sont belles. A l'intérieur, c'est un monceau d'ossements humains et de pourriture. Tel est peut-être votre cas. Dites-vous, chacun en particulier : C'est peut-être là où j'en suis; — c'est là, en ce moment, mon image devant Dieu. « Il est décrété que tous les hommes mourront une fois, et après ce sera le jugement. » (1) Ecoutez quel

(1) Hébr. ix. 27.

sera ce jugement : « Je vis un grand trône blanc, et quelqu'un assis dessus, devant la face duquel la terre et le ciel s'enfuirent ; et il n'en reste pas même la place. Je vis ensuite les morts grands et petits, qui comparurent devant le trône : et des livres furent ouverts ; et puis on en ouvrit encore un autre, qui est le livre de vie : et les morts furent jugés sur ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œuvres. Et la mer et l'enfer furent jetés dans l'étang de feu. C'est là la seconde mort. Et celui qui ne fut pas trouvé écrit dans le livre de vie, fut jeté dans l'étang de feu. » (1)

(1) Apoc. xx. 11, 15.





CHAPITRE III

Le Péché Véniel

Si quelqu'un voit son frère commettre un péché qui ne va pas à la mort, qu'il prie ; et Dieu donnera la vie à ce pécheur, si son péché ne va pas à la mort. Il y a un péché qui va à la mort, et ce n'est pas pour ce péché que je dis que vous priiez.

(I. S. J. v. 16.)

Il y a donc une distinction entre les péchés qui vont à la mort et les péchés qui ne vont pas à la mort, en d'autres termes, il y a des péchés qui sont mortels et des péchés qui sont véniels. Cette distinction n'est point tirée des

subtilités des théologiens; elle est écrite en toutes lettres dans la parole de Dieu. Dans notre dernier entretien, je vous ai parlé des péchés qui vont à la mort: il me reste à vous parler aujourd'hui des péchés qui ne vont pas à la mort. Voici le résumé de ce que je vous ai dit la dernière fois: Les péchés qui vont à la mort sont mortels, parce qu'ils séparent l'âme de Dieu. Dieu est la vie de l'âme, et toute âme séparée de Dieu est une âme morte. Une âme séparée de Dieu en ce monde, si elle n'a pas été rétablie en union avec Dieu en ce monde, par l'opération de la grâce et par le repentir, cette âme, après la mort du corps, sera séparée de Dieu pour toute l'éternité. Telle est la seconde mort, en d'autres termes, tel est l'enfer. Je vous ai exposé les raisons qui démontrent l'existence et la nécessité de l'enfer: cet enfer, ou la perte éternelle de Dieu est, en stricte vérité, la perpétuité de cet état de séparation d'avec Dieu que le pécheur s'est librement choisi en ce monde. De sorte que l'enfer est lié au péché mortel par une nécessité intrinsèque. La séparation de l'âme d'avec Dieu par le péché mortel est, par une nécessité intrinsèque, le résultat des immuables perfections de Dieu d'une part, et de l'autre, du désaccord obstiné de la volonté créée avec Dieu, et, par conséquent, toute âme qui meurt éternellement meurt par sa propre faute. Il y a là une nécessité intrinsèque de cet état auquel l'âme s'est réduite librement elle-

même, tout autant et plus qu'un jugement prononcé à la barre d'un tribunal futur.

C'est là le résumé de ce que je vous ai déjà dit. J'en viens maintenant à ces péchés qui ne vont pas à la mort, ou qui, selon le langage commun de la théologie, s'appellent péchés véniels. Le mot *véniel* est pris ici dans le sens de pardonnable. Les péchés véniels sont ceux qui peuvent être pardonnés. Tout péché mortel que l'homme commet, — s'il s'en repent, — peut être pardonné : « Tout péché et tout blasphème sera pardonné, excepté le blasphème contre le Saint-Esprit, qui ne sera pardonné ni en ce monde ni en l'autre. » (1) Par conséquent, en un sens, et c'est un sens général, tout péché mortel est de cette manière véniel, — c'est-à-dire qu'il peut être remis au vrai pénitent par le précieux sang de Jésus-Christ. Mais le sens technique du mot *véniel* est précis et distinct. Il désigne ces péchés qu'on peut rencontrer dans des âmes qui sont unies à Dieu, qui sont en grâce avec Dieu, dans l'amour de Dieu, et dans l'état de soumission habituelle. Ceci demande une plus claire explication. Je sais qu'en vous la donnant, je devrais établir une distinction entre les péchés véniels et les tentations, mais le temps ne me le permet pas aujourd'hui. J'espère trouver plus tard l'occasion de vous parler des tentations comme distinctes du péché.

(1) S. Mat. xii. 31.

C'est donc avec intention que je laisse ce sujet de côté pour le moment.

Les péchés qui se rencontrent même chez les saintes âmes sont des péchés d'infirmité que la faiblesse a fait commettre ; ou des péchés de surprise causés par une forte et subite tentation : ou des péchés d'emportement, la colère emportant l'homme pour un instant hors de ses gonds ; ou des péchés d'irréflexion, c'est-à-dire commis en un instant de précipitation, avant que la conscience ait eu le temps de délibérer et de peser les circonstances ; ou enfin, des péchés qui ont été commis avec un certain degré de délibération. Or les sept péchés mortels, comme on les appelle, la colère, l'orgueil, la gourmandise, la luxure, l'avarice, l'envie et la paresse ; — ces sept péchés capitaux sont ceux auxquels se ramènent en dernière analyse tous les autres, et six au moins peuvent être véniels. Le septième, si on pèche avec réflexion, les yeux ouverts, et avec le consentement de la volonté, peut difficilement n'être pas mortel, car on peut difficilement supposer qu'il admette une légèreté de matière. Je veux parler des fautes contre la sainte vertu de pureté. Mais les péchés de colère, d'orgueil, de gourmandise, d'avarice, de jalousie et de paresse sont susceptibles de divers degrés et de diverses distinctions. On peut les commettre, comme je l'ai déjà dit, par faiblesse, par surprise, par emportement, sans réflexion ou même avec un certain degré de réflexion sans qu'ils

soient mortels. C'est ce qui vous explique ce que nous lisons dans la Sainte Ecriture : « Le juste tombe sept fois. » — « Qui peut comprendre les péchés? De mes fautes secrètes, purifiez-moi, Seigneur. » (1) Il est évident que même les Saints de Dieu l'ont offensé par faiblesse et par tentation, et pourtant n'ont pas détruit leur amitié pour lui et n'en ont pas séparé leur âme. Par exemple, tous ceux qui conservent leur innocence baptismale sont dans un état d'union avec Dieu et seront tous sauvés. Ils sont unis à Dieu par l'habitation en eux du Saint-Esprit ; ils sont enfants de Dieu, et s'ils meurent ainsi ils hériteront sûrement du royaume du Ciel. Néanmoins, tous ceux qui conservent leur innocence baptismale, — et j'ai confiance que plusieurs de ceux qui m'écoutent ne l'ont jamais perdue, — ont conscience en ce moment d'une foule de fautes personnelles dont ils sont coupables : ce sont peut-être des fautes habituelles de vivacité, d'ambition ou de jalousie. Est-il quelqu'un dans cette assistance qui oserait dire qu'il ne se connaît pas un péché habituel, oui, et même plusieurs fautes peut-être? Et cependant il est encore dans la grâce de son baptême. C'est de lui, pouvons-nous croire, que Notre-Seigneur parlait quand il dit : « Celui qui sort du bain n'a besoin que de se laver les pieds et il est net dans tout. » (2) Ce qui veut

(1) Prov. xxiv. 16 ; Ps. xviii. 13.
(2) T. J. xiii. 10

dire : Il a été purifié dans le précieux sang de Jésus-Christ au saint baptême ; c'est pourquoi ces fautes légères sont effacées par la douleur, par la contrition, par la mortification et par l'absolution.

Allons plus loin. Je suppose qu'un homme soit déchu de la grâce baptismale. Par une conversion sincère, par un réel et ferme repentir il est revenu à Dieu. Quelques-uns de mes auditeurs sont peut-être dans ce cas. Ils savent très bien qu'ils seraient décidés à donner leur vie plutôt que d'offenser Dieu de nouveau, comme il leur est arrivé de l'offenser auparavant. Néanmoins ils se rendent compte qu'ils ont une multitude de fautes à se reprocher contre Dieu et contre le prochain. Cependant ces fautes ne vont pas jusqu'à briser leur union avec Dieu, ni à rompre l'amitié de Dieu pour eux ; et ils ne sont pas retombés dans leur ancien état. En somme, nous ressemblons à des soldats sur un champ de bataille : il faut que nous soyons blessés, souillés et aspergés du sang de la lutte. Nous travaillons dans le champ : les marques et les taches de notre travail s'impriment sur nous. Voyageurs, le long du chemin, la poussière s'attache à nous sans que nous nous en apercevions : Nous ne pouvons sortir du monde ni de sa corruption. Nous sommes en contact avec lui et il jette sur nous plus que son ombre. Il y jettera sa souillure et la souillure restera. L'engin le plus parfait, construit avec le soin le plus irréprochable, si un choc le désorganise, est

aussitôt mis hors d'usage ; il perd la perfection de son mouvement et son action ne produit plus les effets attendus. Ainsi en est-il pour la nature humaine. Elle fut créée parfaite, à l'image de Dieu, avec les trois perfections naturelles, surnaturelle, préternaturelle, dont je vous ai déjà parlé. Le choc de la chute l'a jetée hors de ses puissances. Elle a perdu son mouvement naturel, son repos en Dieu, son vrai centre, et dès lors elle a commencé à trouver l'occasion de chutes dans tout ce qui l'environnait. Les trois blessures de l'âme, — l'ignorance dans l'intelligence, le trouble dans les passions, la faiblesse dans la volonté, — sont les blessures faites à cette machine irréprochable. C'est pourquoi notre nature agit constamment d'une manière anormale, c'est-à-dire en contradiction avec la loi de son Créateur. Il semble que c'est le sens de ces paroles de l'Apôtre : « Je sais que le bien ne se trouve pas en moi, c'est-à-dire dans ma chair, parce que je trouve en moi la volonté de faire le bien ; mais je ne trouve point le moyen de l'accomplir. Car je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas. Si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le fais, mais c'est le péché qui habite en moi. Lors donc que je veux faire le bien, je trouve en moi une loi, parce que le mal réside en moi. Car je me plais dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur : mais je sens dans les membres de mon corps une autre loi, qui combat contre la loi de mon esprit, et

qui me rend captif sous la loi du péché qui est dans les membres de mon corps. Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? » (1) Telles sont les paroles que l'Esprit Saint inspirait à l'Apôtre, et c'est bien l'état que je vous ai décrit. L'Apôtre était un saint de Dieu, en union avec Dieu, dans l'amitié de Dieu. Mais il sentait parfaitement qu'il y avait en lui une lutte continuelle, un trouble dans sa nature, une faiblesse dans sa volonté. Cependant ces mouvements, ces passions, ces tentations, n'étaient pas des péchés : un seul acte de consentement pouvait les rendre coupables aux yeux de Dieu.

Nous avons donc ce que je puis appeler une définition du péché véniel. C'est une violation de la loi de Dieu ; une pensée, une parole, une action en désaccord avec la volonté de Dieu, désaccord produit par la faiblesse et sans aucune malice délibérée. C'en est assez pour distinguer le péché qui ne va pas à la mort de celui que je vous ai représenté la dernière fois. Dans ce péché, les yeux de la conscience ouverte et avec le consentement de sa volonté, un pécheur viole la loi de Dieu à la face même de Dieu. J'ai maintenant à vous montrer les conséquences de ces péchés véniels.

Il est parfaitement vrai qu'ils ne rompent pas notre amitié avec Dieu. Mais ne vous y trompez pas un

(1) Rom. vii. 13. 24.

seul instant et n'allez point croire que les péchés véniels sont ce que nous appelons de petits péchés. Il n'y a pas de faute qui soit un petit péché. Avant d'avoir fini, je pense vous convaincre que tous les péchés sont grands, même ceux qui ne vont pas à la mort. Voici quelles sont les conséquences des péchés véniels.

1. En premier lieu, le péché véniel diminue la grâce de Dieu dans l'âme. Quand les théologiens disent que les péchés véniels diminuent la grâce, ils font toujours cette distinction : ils n'entendent pas dire que la grâce de Dieu est rendue moindre, parce que la grâce de Dieu est comme la vie qui ne saurait souffrir de diminution. Nous sommes vivants ou morts ; mais les puissances vitales peuvent être affaiblies. La vie reste, mais la santé, la vigueur et la force de l'homme vivant sont moindres. Ainsi, affaiblissement de la grâce signifie diminution de la ferveur, de l'opération, de l'énergie et de l'efficacité de la grâce. Saint Bernard dit que la ferveur, c'est-à-dire la vie de fidélité et d'obéissance, a plusieurs effets. En voici deux : Premièrement, elle rend ce que nous avons à faire plus facile ; et secondement, ce que nous faisons facilement, nous le faisons avec plaisir ; nous y trouvons du charme. Ils le savent bien ceux qui ont appris à parler une langue étrangère ou à se servir d'un instrument de musique. Rien n'est plus ennuyeux, plus rebutant et plus pénible que l'acquisition, soit d'une langue étrangère, soit de

la pratique musicale. Mais, dès l'instant qu'on est arrivé à une certaine facilité dans l'une ou l'autre, on trouve des charmes à mettre en pratique cette habileté acquise. A tout instant on est prêt à en faire usage, et chaque nouvel essai de cette faculté acquise apporte une nouvelle jouissance. Ainsi en est-il de l'obéissance, de la prière, de la mortification qui est pour notre nature tout ce qu'il y a de plus répugnant. Ceux qui pratiquent l'abnégation et la mortification, en viennent à les aimer; mais dès l'instant où ils se laissent aller à commettre des péchés véniels de quelque genre que ce soit, ils perdent le sentiment de cet attrait qu'ils éprouvaient. Dès l'instant où ils se livrent à des péchés véniels de frivolité, de vaine complaisance ou de vanité, le palais est vicié et le goût se fausse. La pureté du goût spirituel qui rend agréable l'abnégation et la prière, perd sa délicatesse. Les excitations du monde, les plaisirs, la vanité, les flatteries, les louanges et choses semblables deviennent attrayantes. A mesure que tout cela devient agréable, se perd la facilité de la prière et de l'abnégation qu'on trouve alors pénible. On sent se développer une répugnance pour ces pieux exercices qui coûtent plus d'efforts. On les renvoie; on les limites; on les abrège; on les réduit au minimum, et finalement la piété de l'âme a disparu.

Qu'est-ce donc que la ferveur? Ce n'est pas l'émotion. La ferveur consiste dans ces trois choses: la régularité, la ponctualité, et l'exactitude; c'est-à-

dire, remplir notre devoir envers Dieu suivant une règle ; le remplir ponctuellement au moment marqué; et le remplir exactement, c'est-à-dire aussi parfaitement que possible. Mais si nous nous sommes livrés aux péchés véniels de quelque genre que ce soit, nous remplissons nos devoirs envers Dieu avec négligence ; nous ne tenons pas compte du moment opportun; nous les remplissons d'une façon irrégulière: nous renvoyons le service de Dieu à plus tard. Ces péchés véniels sont comme les grains de poussière qui se glissent dans la machine si parfaite dont je parlais tout à l'heure. Si la poussière s'amoncelle sur le balancier d'une pendule, ses mouvements se ralentissent; et, à mesure que ces mouvements deviennent plus lents, ils sont plus irréguliers. Comme je vous l'ai déjà dit, le péché mortel est la mort de l'âme, et le péché véniel en est la maladie. Ceux qui se laissent volontairement aller à ces infirmités et à ces imperfections qui ne sont cependant pas mortelles, sont semblables à ces hommes qui ont le sang vicié, chez qui s'accumulent des humeurs morbides : une maladie de langueur les mine parce qu'ils font mauvais usage de leurs forces. Tel est le premier effet du péché véniel.

2. Nous recevons toujours la grâce suffisante du Dieu tout-puissant qui, dans son infinie miséricorde, « fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants et qui envoie sa pluie sur les justes et sur les

pécheurs. » (1) Il y a un torrent perpétuel, une inondation de la grâce de Dieu qui descend sur la race entière du genre humain; mais bien plus particulièrement sur ceux qui sont dans la lumière de sa foi et dans l'unité de son bercail. Eh bien! l'effet de ces péchés véniels, — de ces fautes personnelles de ces faiblesses d'habitude, — je ne veux pas entrer de nouveau dans les détails; chacun peut à part soi examiner son cœur et faire l'application; — l'effet de ces péchés véniels est de mettre un obstacle à la réception de cette grâce, de lui fermer pour ainsi dire la porte. L'Apôtre dit: « Mes entrailles ne sont pas resserrées pour vous, mais les vôtres le sont. » (2) Si notre cœur était aussi large que sa main, nous serions remplis de sa grâce: mais notre cœur est étroit. Les mains du Dieu Tout-puissant, qui sont infinies déversent constamment la grâce sur nous. Cette grâce est semblable à la pluie qui tombe sur le sable du rivage, ou sur la mer en fureur ou sur les rochers des montagnes.

Il y a deux sortes de grâce que nous recevons constamment: l'une est la grâce des sacrements; l'autre est la grâce qui nous est communiquée en dehors des sacrements. La grâce des sacrements est de deux sortes. Chaque sacrement a ce qu'on

(1) R. Mat. v. 45.
(2) II Cor. vi. 12.

appelle la grâce du sacrement et aussi une grâce sacramentelle. Ces termes paraissent tout à fait semblables, mais la chose qu'ils signifient est absolument distincte. Dans le baptême, la grâce du sacrement est le don de l'habitation du Saint-Esprit dans l'âme et qui nous fait enfants de Dieu : « la grâce d'adoption par laquelle nous pouvons crier Abba, Père. » (1) La grâce sacramentelle est la grâce de l'Esprit Saint accompagnant cette grâce principale, et qui nous rend capables de remplir tous les devoirs qui sont ceux des enfants ou des fils de Dieu. Tel est le sens de Saint Jean quand il dit : « A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » (2) Ce qui veut dire que toute personne baptisée a, dès l'instant de son baptême, la grâce de remplir tous les devoirs qu'impose l'amour de Dieu et du prochain, tous les devoirs de piété envers Dieu, et tous les devoirs d'obéissance. De sorte qu'à aucun instant de sa vie, — pendant son enfance et sa jeunesse, pendant son âge mûr et sa vieillesse, — cette personne ne manquera jamais d'accomplir ses devoirs envers Dieu par suite de l'insuffisance ou d'un manque de la grâce de Dieu. Mais ceux qui ont reçu cette double grâce du baptême dont j'ai parlé et qui, dès leur enfance se sont laissés aller à toutes

(1) Rom. viii. 15.
(2) S. J. i. 12.

sortes de fautes légères; et qui, à mesure que les années avançaient, ont commis des fautes plus graves, et aussi plus nombreuses, sans en arriver cependant aux péchés qui vont à la mort, — ceux-là ne cessent pas d'entraver, d'affaiblir et d'empêcher l'œuvre de la grâce en eux. Il en est de même pour le sacrement de pénitence. Ceux qui viennent au sacrement de pénitence en état de péché mortel, et par conséquent sans amour de Dieu, incapables d'apporter à sa réception une autre douleur que celle inspirée par la crainte et l'espérance, reçoivent dans ce sacrement la grâce de la charité; c'est-à-dire que l'amour de Dieu leur est rendu. Alors, ils peuvent faire des actes de contrition parfaite quant à sa nature bien qu'imparfaite quant au degré, et remplir tous les devoirs d'un pénitent converti. Mais s'ils retournent à leurs péchés véniels, s'abandonnent à leurs faiblesses, à leurs mouvements de colère et aux tentations, dans les différentes espèces dont j'ai parlé, l'esprit de pénitence, de repentir et d'humilité ne peut pas se développer et ne dure que peu de temps.

Allons plus loin. L'un des plus étonnants phénomènes de la vie spirituelle est peut-être celui-ci: tandis qu'une seule communion dignement faite, dans laquelle on reçoit le corps sacré et le précieux sang de Jésus-Christ, suffit pour faire de nous des saints et les tabernacles du Saint-Esprit, il y en a qui font la communion toutes les semaines, peut-être tous les

jours, et, à notre confusion, les prêtres de Dieu qui offrent chaque jour le saint sacrifice, reçoivent le corps sacré et le précieux sang de Notre-Seigneur, et pourtant ne sont pas des saints. C'est un prodige de notre insensibilité et de notre vanité que nous soyons ce que nous sommes, et pourtant nous tenons chaque jour dans nos mains le saint sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ. Pourquoi cela? La grâce de ce sacrement est la présence de Notre-Seigneur; — la grâce sacramentelle est l'abondante effusion de son Esprit qui accompagne le saint sacrement comme les rayons du soleil suivent cet astre. Partout où est le soleil, éclate la splendeur de sa présence. Si nos cœurs n'étaient pas si étroits et si froids, si remplis par une foule de fautes et de faiblesses, nous serions tellement pénétrés par une seule communion que nous serions élevés du niveau inférieur où nous vivons à une autre vie qui est bien au-dessus de nous.

De plus, il y a les grâces qui nous sont communiquées en dehors du sacrement. Telles sont les lumières par lesquelles Dieu conduit l'âme à la connaissance de sa vérité et par lesquelles il lui communique le sentiment de sa présence. Nous lisons dans la Sainte Ecriture : « Quand vous avez dit : Cherchez mon visage; mon cœur a répondu : je chercherai, Seigneur, votre visage. » (1) Telle est notre réponse; mais elle

(1) Ps XXVI. 8.

est un rayon de lumière qui nous vient de lui. C'est un rayon de lumière de la vérité divine et de la grâce qui s'adresse à l'intelligence et à la conscience. Si nous ouvrions notre intelligence avec sincérité à la réception de cette lumière de la vérité, et notre conscience à l'influence des attraits de la grâce divine, elle nous pénètrerait et nous éclairerait. Mais les fautes de complaisance personnelle, de frivolité, de crainte mondaine et de respect humain étendent un voile sur nos yeux, et l'œil intérieur de l'intelligence et de la conscience finit par perdre ses facultés de discernement. La vue est troublée comme celle des hommes qui sont atteints de cette cécité qui empêche de distinguer les couleurs. Ils ne peuvent les discerner ; prennent le rouge pour le vert et le vert pour le rouge. Ainsi en est-il de certaines personnes qui « prennent la lumière pour les ténèbres et les ténèbres pour la lumière, le doux pour l'amer et l'amer pour le doux. » selon l'expression du prophète ; — ce qui veut dire que ces personnes confondent la grâce de Dieu et les inspirations de la nature. Nous sommes tous placés entre deux attractions différentes : l'attraction de Dieu et l'attraction du monde. Sans rompre complètement avec Dieu, nombre de personnes vivent sous le charme et les influences du monde. Elles ne voudraient pas rompre avec Dieu pour tout ce qu'on pourrait leur offrir, pas même pour le monde entier et tout ce qu'il renferme. Mais aussi, elles ne

voudraient pas rompre avec le monde, et elles cherchent à réaliser cette chose impossible, à « servir Dieu et Mammon. » Elles sont ainsi dans cet état dont parle Notre-Seigneur : « Voici que vous n'êtes ni froid ni chaud. Plût à Dieu que vous fussiez froid ou chaud ; mais parce que vous n'êtes ni froid ni chaud, que vous n'êtes que tiède, je vous vomirai de ma bouche. » (1)

3. Troisièmement, une autre conséquence du péché véniel, c'est de disposer l'âme au péché mortel. Absolument comme des malaises et de petites indispositions sont des précurseurs qui épuisent les forces et rendent les hommes plus sujets aux grandes maladies, ainsi les fautes légères préparent la voie à de plus graves. C'est pour ainsi dire la préparation du combustible. Prenons pour exemple le caractère que nous appelons endormi. Les gens qui sont irascibles et portés à la colère, bien qu'ils aient longtemps combattu cette tendance, y cèdent plus tard et laissent ce caractère endormi se réveiller et prendre feu comme une poutre consumée dans une maison où l'incendie éclate enfin. Un jour, survient une occasion où la tentation se présente à ce caractère : c'est l'air pénétrant jusqu'à la poutre embrasée; l'âme tout entière est sur un brasier. La malice, la haine, le ressentiment ou la vengeance éclatent et agissent.

(1) Apoc. III. 15.

Puis, viennent d'autres fautes telles que les fréquents mensonges, les petits manques de sincérité, les petites brêches faites à la vérité. Le monde est plein et l'atmosphère est chargée de ces manquements. Ce ne sont pas des péchés qui vont à la mort ; ils ne sont peut-être que véniels. Il n'y a peut-être encore que de petits mensonges de politesse et d'excuse. Mais vient un jour où cette funeste habitude de ne pas parler conformément à la rigoureuse vérité s'est si solidement établie sur la langue et dans la volonté, que, dans un cas où un homme se couperait la main droite plutôt que de mentir, on prononce hardiment le mensonge et on le soutient avec énergie. Il y a longtemps que le coupable entassait le combustible pour son crime. C'est ainsi encore, — mais je laisse cet exemple pour plus tard, parce que j'aurai à parler plus longuement de ce sujet ; — c'est ainsi que les petites négligences et les omissions préparent la voie au péché mortel de paresse.

Il y a plus. Ces péchés véniels ont pour effet de donner une mauvaise inclination à la volonté. Si, en temps d'hiver, la pluie tombe sur le mur non terminé d'une maison, pénétrant jusque dans le centre du mur, et que la gelée vienne, le mur se gonfle et perd sa rectitude. L'hiver a été calme ; la neige n'est pas tombée et le vent d'orage n'a pas soufflé. Enfin la tempête vient ; et, selon l'expression du Prophète, « le mur s'écroule subitement quand personne ne

veillait à sa sûreté. » (1) La volonté qui était naguère unie à Dieu, dirigée vers Dieu, s'en est peu à peu détournée. Impossible de rien trouver qui ressemble à un équilibre entre Dieu et le péché. Ce n'est pas chose possible, et quand la volonté perd son union avec Dieu, elle incline aussitôt vers le péché.

Il est une pensée qui est vraiment effrayante et qui doit nous terrifier tous tant que nous sommes, nous qui savons très bien que nous commettons des péchés véniels avec tant de facilité. Sainte Thérèse disait : « Si je devais commettre un péché véniel, il me semble que j'en mourrais; et cela, parce que tout péché que nous commettons est un péché contre Dieu. » Contre Dieu ; car en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être : c'est lui qui nous conserve, et notre existence est soutenue par la sienne. Les forces mêmes dont nous abusons quand nous transgressons sa loi, c'est lui qui nous les a données, selon la parole du Prophète : « Vous m'avez rendu comme votre esclave par vos péchés ; et vos iniquités m'ont causé de la peine. » (2) Ce qui veut dire que Dieu est physiquement uni à nous ; même dans l'acte que nous commettons contre lui. Nous nous servons des forces de la nature contre la volonté de Dieu dans sa grâce. C'est ce qui montre que ces péchés qu'on

(1) Is. XXX. 13.
(2) Is. XLIV. 24.

appelle véniels sont graves en eux-mêmes, comme vous le verrez plus tard. Ils disposent l'âme à de plus grandes fautes, et en voici les raisons : ils fraient le chemin du péché ; ils émoussent la conscience ; ils diminuent la sensibilité, obscurcissent la présence de Dieu, et nous familiarisent avec l'abus de la force que Dieu nous a donnée contre lui-même.

4. On voit dès lors, en quatrième lieu, que ces péchés déplaisent à Dieu ; et un péché qui déplaît à Dieu peut-il être léger? Quand nous marchons en plein midi, nous sommes entièrement à la lumière du soleil, — nous en sommes inondés, environnés de toutes parts ; — si nous allons au nord d'un mur, nous y trouvons encore cette lumière. Ainsi en est-il de la présence de Dieu. Toutes nos actions, nos paroles et nos pensées sont en la présence de Dieu, à la lumière des rayons de cette divine sainteté, de cette justice, de cette vérité et de cette miséricorde qui inondent l'âme comme la lumière de midi remplit le monde. Tout ce que nous faisons, nous le faisons en la présence de celui dont Saint Jean dit : « Ses yeux sont comme une flamme de feu. » (1) Nous causons donc un déplaisir à Dieu, notre père et notre créateur. Nous lui causons sciemment un déplaisir par notre désobéissance ingrate et irrespectueuse. C'est comme si l'enfant prodigue, après son

(1) Apoc. I. 14.

retour à la maison paternelle, et avoir repris sa première robe, l'anneau à sa main et les souliers à ses pieds; après avoir reçu « le baiser de paix, » s'était remis, les yeux grands ouverts, à murmurer et à se plaindre de la volonté de son père. Nous causons aussi un déplaisir à notre divin Rédempteur qui est mort pour nous, à notre ami divin, et nous lui causons ce déplaisir par de basses, de lâches, de fourbes et de haineuses transgressions des devoirs de l'amitié. Et enfin, nous contristons et affligeons l'Esprit Saint; oui, nous l'affligeons cet Esprit divin par des choses que nous croyons splendides, nobles, louables et généreuses.

Je vous donnerai quelques exemples. Dans la société on regarde comme ennuyeux et fatigant l'homme qui ne sait pas manier la plaisanterie et la satire à propos de ses voisins, ou amuser la compagnie en jetant le sarcasme sur les faiblesses, les défauts ou les fautes des gens de sa connaissance. On regarde comme un homme simple celui qui, en conversation, sait modérer sa langue. Il refroidit la société. Les plus populaires dans une réunion sont ceux qui ne mettent aucun frein à leur langue, qui disent tout, critiquent tout le monde, ridiculisent chaque chose, détroussent et jugent toute personne, tout évènement et tout scandale du jour. Ce sont là les intéressants en société; ceux-là font leur chemin. Je voudrais bien savoir, quand ils rentrent chez eux le soir,

combien de péchés de langue ont été écrits à leur actif sur le livre des souvenirs de Dieu ; et je voudrais savoir combien de péchés, pour avoir prêté l'oreille à la médisance, pour l'avoir encouragée par la curiosité et par le rire, sont également écrits à la page des souvenirs, à l'actif de ceux qui les écoutent. Prenez un autre exemple. Ceux qui vont dans le monde revêtus selon la vanité, la folie et l'ostentation de ce qu'on appelle la mode. Je serais curieux de savoir comment on appellera cela au Jugement dernier. La mode est un mot qui se rencontre dans la bouche des hommes et des femmes ; — les saints anges ont-ils un terme équivalent et le mot *mode* se trouvera-t-il écrit dans le livre des souvenirs de Dieu? Comment l'appellera-t-on? Vanité, tentation volontaire des autres, vaine gloire, luxe, étalage de coquetterie, oui, et souvent pour le plus grand danger de ceux qui en sont témoins. Vous avez remarqué ce velouté qui paraît sur certains fruits. Ce n'est pas du velouté, ce n'est qu'un faux brillant. Ce faux brillant des personnes qui plaisent au monde est considéré comme une perfection. Mais si vous prenez un microscope, et si vous regardez ce faux brillant, vous verrez qu'il est vivant. C'est un triste faux brillant ; c'est une maladie, un animal qui ronge le fruit. Et si le microscope est assez puissant et la lumière assez forte, vous verrez ces misérables parasites se mouvoir dans toute leur repoussante

réalité. Je vous le demande : qu'est-ce que ces péchés d'orgueil, de vanité, de détraction et tant d'autres que je ne spécifie pas, — que sont-ils? Je les appellerai par leur vrai nom ; — ils sont la vermine de l'âme humaine. Ce sont les vers de la mort ; — ceux qui se nourrissent du corps ne sont que des figures de ceux qui rongent l'âme humaine. A la lumière de la présence de Dieu, nous les voyons en ce moment, comme le faux brillant du fruit à travers la lentille, et ainsi nous les verrons dans toute leur laideur à la lumière du grand jour du Jugement.

5. Enfin il y a un autre effet du péché véniel dont je veux parler. De même qu'une légère indisposition peut devenir une maladie mortelle, ainsi un péché véniel peut devenir un péché mortel, et cela avec une grande facilité. Non pas qu'un nombre quelconque de péchés véniels, même réunis ensemble, puissent constituer un péché mortel, parce que, comme je vous l'ai montré, le péché mortel consiste dans sa malice, et le péché véniel n'a pas cette malice délibérée ; mais ce péché véniel peut perdre son caractère et sa nature de véniel, et revêtir le caractère, s'élever à la nature du péché mortel. Ceci peut arriver de cinq manières différentes.

D'abord on peut commettre un péché véniel avec l'intention de voiler ou d'accomplir un péché mortel, et alors ce péché est mortel aussi. En second lieu, on peut le commettre avec la conscience qu'il conduira

certainement à un péché mortel et néanmoins persévérer à le commettre. En troisième lieu, on peut le commettre, sachant la défense de Dieu, les yeux de la conscience clairement ouverts et par mépris de la juste autorité de Dieu. Quatrièmement, ce péché peut devenir public et notoire au point de donner du scandale, d'engager et encourager quelqu'un à commettre une faute grave. Enfin, on peut se trouver dans le danger prochain de tomber dans une faute mortelle, se rendant bien compte de ce danger ; et s'exposer ainsi à un péché mortel en est un mortel en soi. Un exemple vous montrera ce que je veux dire.

Supposez un homme qui dit un mensonge en matière légère, — une petite tromperie. On lui demande : Un tel est-il là ? Il répond non, parce qu'il a l'intention de cacher et de commettre un péché mortel. Les deux péchés n'en font qu'un. Si je prends un livre, — quelque livre un peu léger, mais qui n'a rien de positivement mauvais ; — je me mets à lire un dimanche matin, et je suis décidé à le finir. Je sais que dans une demi-heure, mon devoir est d'aller à la messe. Je suis tenu par la plus rigoureuse obéissance, sous peine de péché mortel, d'obéir au commandement de l'Eglise. Néanmoins je continue à lire, me livrant à mon plaisir, méprisant mon devoir, au point que je tourne le dos au divin Maître. Ou bien supposons que je lis un livre, et à mesure que j'avance dans ma lecture, je m'aperçois que c'est un livre

contraire à la révélation où la sainteté de Dieu. Le monde est plein de livres écrits contre le Christianisme. Il y a les critiques des rationalistes et les sarcasmes de la fausse science. Ne vous méprenez point sur le sens de mes paroles. Toute vraie science vient de Dieu. Nous n'avons rien à craindre de la science dans toute sa perfection. Mais il est une science à laquelle on a tort de donner ce nom, et qui n'est qu'une stupidité. Une science qui est contraire à la révélation de Dieu n'est pas une science. Supposez donc que j'ai en main un livre contenant quelques critiques contre la foi, des interprétations rationalistes, des arguments contre la révélation, ou de fausses applications de la science avec des données erronées tendant à prouver que le monde n'a pas été créé, ou qu'il est éternel et choses semblables. J'arrive peu à peu à ces passages ; si j'agis selon ma foi et ma conscience, je mettrai le livre de côté. Je sais que tout ce qui est contraire à la révélation de Dieu peut porter atteinte à ma foi. Si je continue à lire par curiosité, sans songer à mon devoir, la lumière de Dieu et sa révélation m'apparaissent à chaque page du livre avec tout l'éclat d'un jugement, je tente Dieu. Je suppose de plus que, autour de moi sont des personnes qui me considèrent comme un modèle, tels que des enfants regardent leurs pères et leurs aînés. Ils me voient attentivement penché sur ce livre et je continue en leur présence : n'en feront-ils pas

autant quand j'aurai quitté l'appartement ? Ne leur ai-je pas donné le mauvais exemple, et n'aurai-je pas à répondre des conséquences, au jour du jugement ? Enfin, supposons que je sais très-bien que, deux ou trois pages plus loin, je trouverai dans ce livre des abominations comme on en écrit avec profusion, — non pas, grâce à Dieu, autant dans ce pays que dans un autre tout près de nous, et qu'on introduit ici abondamment. Il est triste de voir sur la table de famille, dans des maisons où le nom de Dieu est honoré, des livres qu'on devrait brûler et même qu'on devrait brûler de façon à montrer qu'ils sont infâmes ; non pas brûler simplement pour les faire disparaître, mais de façon à leur assurer la réprobation, le dégoût et la condamnation de tous les hommes et de toutes les femmes qui ont le cœur pur. Si j'ai eu en main un tel livre, si je sais qu'en continuant ma lecture je rencontrerai de telles abominations, et si je poursuis néanmoins cette lecture, je m'expose au danger de commettre un péché mortel. Mon âme peut être souillée par les abominations de ce livre ; et de même qu'un homme qui touche un lépreux peut être contaminé et ne jamais guérir, ainsi les écailles de cette lèpre que j'aurai communiquée à mon âme, pourront ne jamais être purifiées.

Ce qui commence par un péché véniel peut facilement finir par un péché mortel. Il y a encore deux exemples que je voudrais bien vous exposer si le

temps me le permettait. Le premier, c'est celui des théâtres. Je ne conteste pas que les théâtres ne puissent être innocents; qu'il puisse être inoffensif d'aller au théâtre. On m'a souvent demandé, pendant les longues années de mon ministère dans la direction des âmes, s'il était permis d'aller au théâtre? Ma réponse a toujours été : Si la représentation n'est pas mauvaise en elle-même, je ne puis pas vous le défendre. Si vous me demandez ce que je vous conseille, je vous réponds sans hésitation : N'y allez pas. Je ne puis pas vous l'imposer comme un ordre. Je sais que ce serait être sévère : néanmoins c'est le meilleur chemin, c'est ce que vous avez de mieux à faire. Je ne vous dis pas que vous abstenir soit obligatoire. L'Apôtre dit : « Toutes choses me sont permises, mais toutes choses ne me sont pas avantageuses. » (1) Par conséquent, je distingue et je dis : Je ne puis pas vous défendre ce qui est permis ; mais ces choses permises, je vous conseille de tout cœur d'y renoncer. Quant aux théâtres, il y a, il est vrai, des représentations qui sont inoffensives; mais j'en appelle à votre propre conscience ; voyez les représentations qui, dans un pays tout voisin, comme je vous l'ai dit, nous ont été décrites par des témoins oculaires. Tout homme qui a un cœur pur, tout homme dont le visage est susceptible des plus nobles

(1) Cor. vi. 12.

et des plus mâles impressions, d'une ombre de vergogne, s'il a conscience de lui-même, ne voudrait mettre le pied dans un théâtre où se donnent de pareilles représentations, — je ne dis pas une femme; je vous laisse juger vous-mêmes. Chez nous, j'en remercie Dieu, il n'arrive pas souvent que nos théâtres affichent ouvertement et publiquement la malpropreté. Cela arrive quelquefois. On introduit parmi nous des scandales de ce genre: on ne donne pas que des drames anglais. Je laisse toute cette question à l'appréciation de votre conscience, et me contente de vous dire: Plût à Dieu que ceux qui peuvent s'abstenir de ces divertissements, s'en privent toujours et offrent ce sacrifice à notre divin Rédempteur! Quand on dit: Cela ne me fait aucun mal, je dis en moi-même: Vous ne savez pas le mal que cela vous fait. Vous ne vous rendez pas compte de la brêche faite à la délicatesse de votre âme, à la fraîcheur et à la pureté de votre œil et de votre cœur, parce que vous avez vu et entendu, par ce qui a impressionné votre conscience sans que l'oreille et les yeux en aient été frappés.

Encore un exemple. S'il y a quelque chose au monde qui affaiblisse le caractère, multiplie les tentations, obscurcisse l'esprit, assombrisse et souille le cœur, ce sont les amitiés dangereuses. Les amis que nous choisissons, — amis qui nous plaisent ou nous flattent, dont le cœur, bien que connu de Dieu,

n'est pas même soupçonné des hommes mais bien connu de nous, — sont un monde de tentations. Choisissez vos amis parmi les amis de Dieu. Ne vous liez avec aucune personne séparée de lui. Cette personne vous soufflerait à l'oreille, même à votre insu, des paroles qui pervertiraient votre être spirituel tout entier. Toutes les tentations auxquelles vous risquez d'être exposés, — livres, théâtres et autres semblables, — ne sont rien si on les compare à une amitié dangereuse.

Je résumerai simplement ce que j'ai dit. Les conséquences des péchés véniels sont, avant tout, la diminution de la grâce, un obstacle à la réception et à l'opération de la grâce, la prédisposition de l'âme au péché mortel, le déplaisir causé à Dieu le Père, à Dieu le Fils, et à Dieu le Saint-Esprit, et l'incroyable facilité avec laquelle ces fautes vénielles deviennent des péchés mortels.

En commençant, je vous disais que j'espérais, avant de finir, vous convaincre que les péchés véniels ne sont pas de petits péchés. Il n'est pas besoin de beaucoup de paroles. On ne saurait considérer comme un petit péché ce qui est une grande offense à l'égard d'un grand Dieu, d'une grande majesté, d'une grande autorité, d'une grande pureté, d'une grande justice et d'une grande vérité. Ils ne sauraient être petits ces péchés qui ne peuvent être effacés que par le Précieux Sang du Fils de Dieu Incarné. Non, même le moindre péché

véniel qui fut jamais commis, ne peut être pardonné autrement que par le Sang Précieux qui fut versé sur la Croix. De petits péchés! Que Dieu ait pitié de ceux qui se servent de telles expressions. Encore une fois, le moindre péché véniel contriste l'Esprit Saint. Pourrait-il être petit ce péché qui contriste l'Esprit de Dieu dont il a été dit: « Tout péché et tout blasphème seront pardonnés aux hommes, excepté le blasphème contre le Saint-Esprit? » Enfin, ces péchés véniels que nous commettons si facilement, retarderont pour nous, après notre mort, et nous ne savons pas combien de temps, la vision de Dieu. Bien qu'ils ne nous privent pas, comme le péché mortel, de cette vision de Dieu pour toute l'éternité, ils nous en priveront, nous ne savons pour combien de temps, jusqu'à ce que toute peine ait été accomplie et tout péché expié.

Mon dernier mot, en résumé, sera très pratique. Les âmes désordonnées, — c'est-à-dire les âmes qui vivent sans règle, les âmes qui n'ont aucun ordre dans leur vie, — sont toujours exposées aux péchés véniels, et, par conséquent, aux péchés mortels. Elles marchent constamment sur le bord du précipice, toujours à côté du piège, toujours prêtes à mettre le pied dedans. Je vais vous donner une règle de pratique très-facile. Tous les jours de votre vie, mettez-vous, comme je vous l'ai dit, en la pleine lumière des perfections de Dieu, et priez le Saint-

Esprit d'éclairer votre cœur par la connaissance de Dieu et de vous-mêmes, de telle sorte que, à la clarté de ces perfections, vous puissiez voir le moindre écart de vos pensées, de vos paroles, et de vos actions, tout écart qui pourrait être opposé à sa volonté sainte. Il fut un temps où tous tant que vous êtes, vous étiez blancs comme neige, purs dans toute la beauté de votre innocence baptismale; vous n'aviez pas alors une souillure! Le Précieux Sang avait lavé en vous le péché originel; et, jusque-là, vous n'aviez pas encore commis un péché mortel, et peut-être, dans votre enfance, que peu de péchés véniels. En présence de votre Juge, en présence de votre Rédempteur, qu'êtes-vous maintenant? Quelles taches, quelles souillures sombres comme la nuit et rouges comme l'écarlate! Comment toute cette beauté et toute cette pureté a-t-elle été ternie par de mauvaises habitudes, non pas de péché mortel, — souvenez-vous que je n'en parle pas en ce moment, — mais d'emportement, de jalousie, d'envie, de paresse, de négligence à l'égard de Dieu, de complaisance pour vous-mêmes! C'est bien assez des exemples que je vous ai donnés — péchés de la langue, péchés de vaine ostentation, péchés de lecture, péchés de plaisirs mondains, péchés d'amitiés dangereuses. Qu'êtes-vous maintenant? Où est la blanche robe de votre baptême? Si une vie de pénitence, de renoncement, de sincère repentir ne vous purifie pas de ces souillures dans

cette vie, il ne reste qu'un seul moyen de les effacer. Ecoutez la parole de Dieu : « Personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été mis ; et ce fondement, c'est Jésus-Christ. Si donc on élève sur ce fondement un édifice d'or, d'argent, ou de pierres précieuses, de bois, de foin, de paille ; l'ouvrage de chacun paraîtra enfin, et le jour du Seigneur le fera voir, parce qu'il sera découvert par le feu, et que ce feu mettra à l'épreuve l'ouvrage de chacun. Si l'ouvrage que quelqu'un aura bâti sur ce fondement demeure, il en recevra la récompense. Si l'ouvrage de quelqu'un est consumé par le feu, il en souffrira la perte ; » — Ces paroles ne s'adressent donc pas à ceux qui pèchent mortellement ; elles ne s'adressent absolument qu'à ceux qui n'ont que des péchés véniels à se reprocher ; — « il ne laissera pas néanmoins d'être sauvé, mais comme en passant par le feu. » (1)

(1) I Cor. III. 11. 15.





CHAPITRE IV

PÉCHÉS D'OMISSION

Quel est celui qui connaît ses fautes ? Purifiez-moi, ô mon Dieu, de mes péchés cachés.

(Ps. XVIII. 13.)

Si, comme nous l'avons vu, la connaissance de l'intelligence et le consentement de la volonté sont nécessaires pour constituer un péché, comment peut-il y avoir des péchés secrets, — comment peut-il y avoir des péchés que nous ne connaissons pas? D'abord, parce que nous pouvons avoir commis des péchés que nous avons

ensuite oubliés, et qui deviennent ainsi secrets pour nous, mais qui sont encore rappelés au livre des souvenirs de Dieu. Puis, nous pouvons ne saisir qu'à demi la culpabilité de ce que nous faisons, et la moitié de notre faute reste secrète pour nous. Enfin, par suite d'une ignorance coupable de notre part, nous ne savons pas toutes les fois qu'il nous arrive d'offenser Dieu. Nous lisons dans la Sainte Ecriture ces paroles qui, à première vue, sont des plus terrifiantes: « Il y a des justes et des sages; et leurs œuvres sont dans la main de Dieu; et néanmoins l'homme ne sait pas s'il est digne d'amour ou de haine. » (1) Ce qui veut dire que, même les justes, même les sages, même ceux qui accomplissent de nombreuses choses dont le souvenir reste devant Dieu, même ceux-là ne peuvent pas savoir avec une entière certitude si, aux yeux de Dieu, ils sont un objet d'amour ou de haine. Et cela, parce que, à la lumière de la présence de Dieu, des fautes qui sont entièrement invisibles pour nous, — péchés de pensées, de paroles et d'actions, qui, dans les ténèbres de notre conscience, dans la confusion de notre âme, restent secrets pour nous, — sont visibles pour Dieu. Ceux qui connaissent le mieux ce mystère peuvent seulement espérer avec confiance que leurs péchés ont été pardonnés devant Dieu. Rien ne leur a été

(1) Eccles. ix. 1.

révélé sur ce point, et par conséquent ils ne peuvent pas le savoir d'une certitude divine. Or, ce que nous ne savons pas d'une certitude divine, nous ne pouvons le savoir que par la confiance et l'espoir reposant sur les promesses de Dieu, et par le sentiment de notre âme. Ceci est clair pour quiconque se connaît soi-même. Celui-là sait que les feuilles qui tombent des arbres en automne ne sont pas plus nombreuses que les paroles que nous jetons chaque jour au vent; que les rayons du soleil, dardés en tout sens pendant toute la durée du jour, ne sont pas plus nombreux que les pensées qui surgissent constamment de notre cœur; que les mouvements de la mer et les vibrations incessantes de l'air ne sont pas plus continus que le travail de notre imagination, de notre cœur, de nos affections et de nos passions. Et dans ce mystère, dans ce trouble de notre être, qui oserait dire si c'est le bien qui l'emporte sur le mal, la lumière sur les ténèbres, et qu'aux yeux de Dieu il est digne d'amour plutôt que de haine?

Les sujets que nous avons traités jusqu'ici étaient sévères; celui d'aujourd'hui ne le sera pas moins. J'espère que dans la suite nous pourrons en venir à la grâce et à la miséricorde de Notre Seigneur Jésus-Christ et aux consolations dont tout ce que j'ai dit n'est que la préparation. Nous approchons des joies pascales; c'est-à-dire du Précieux Sang de Jésus-Christ et de la parfaite absolution du péché qu'il a

méritée à tous ceux qui sont pénitents. Reprenons donc et terminons cette première partie.

Nous avons déjà vu la nature des péchés de commission. Ce sont ou les péchés mortels qui séparent l'âme de Dieu pendant cette vie et aussi pendant la vie future, si on ne s'en est pas repenti; ou les péchés véniels qui sont la maladie de l'âme bien qu'ils ne lui donnent pas la mort. Ces péchés, après le péché mortel, sont le plus grand mal que le cœur de l'homme puisse concevoir. Ils sont le prélude du péché mortel, dans nombre de cas, et ils sont punis par le retard de la vision de Dieu, soit en ce monde, soit dans le monde futur. Telle a été la première partie de notre sujet ; la seconde aura pour objet les péchés d'omission. L'objet de la première a été le péché qui consiste à faire le mal; l'objet de celle-ci est la négligence à faire le bien. Maintenant, laissez-moi supposer une chose que l'intelligence peut comprendre bien qu'elle n'ait jamais existé : supposons une âme créée à l'image de Dieu, et ne commettant aucun péché, mais ne produisant aucun fruit. C'est précisément l'état décrit dans la parabole du figuier stérile. L'arbre était vivant, les racines étaient puissantes, profondes dans le sol; les branches couvertes de feuilles; mais, chaque année, c'était en vain qu'on lui demandait des fruits. Nous avons là une parabole et la description d'une âme, vivante, il est vrai, mais ne remplissant point la fin pour laquelle elle a été créée. Et pour quelle fin

l'âme a-t-elle été créée? Pour connaître, aimer et servir Dieu; pour l'adorer et lui devenir semblable. Or, une âme qui ne répond pas au but de sa création, qui ne connaît pas Dieu, ne l'aime pas, ne le sert et ne l'adore pas; l'âme qui ne devient pas semblable à Dieu son Créateur et son modèle; — cette âme ne répondrait pas au but de sa création et serait donc dans un état de condamnation; les termes de la parabole seraient pour cette âme vrais et justes: Coupez-la. « Pourquoi encombre-t-elle la terre? » (1)

Trois motifs nous obligent à glorifier Dieu en remplissant la fin de notre création. C'est d'abord la loi même de notre création. Nous avons été créés pour glorifier Dieu par une vie d'obéissance, tout comme la terre pour porter des fruits et le firmament pour donner de la lumière. Si le firmament devenait ténébreux et la terre stérile, ils ne répondraient plus au but de leur création: ainsi en serait-il de l'âme qui ne glorifierait pas Dieu. En second lieu, nous devons glorifier Dieu d'après un commandement formel; ce commandement absolu se trouve écrit dans le Décalogue et dans le double précepte de la charité: « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-

(1) S. Luc. XIII. 7.

mêmes. »(1) Nous sommes tenus d'observer ce double précepte de la charité sous peine de mort éternelle. Il y a une troisième obligation ; — elle ne nous oblige pas, il est vrai, sous peine de mort éternelle, et c'est une loi dont je parlerai plus tard, c'est la loi de liberté : loi d'amour, de gratitude, de généreuse liberté, écrite par l'Esprit Saint dans le cœur de tous les hommes qui ont reçu la seconde naissance dans le baptême, et qui sont unis à Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ par le lien de la charité. Les péchés d'omission sont contraires à la loi de notre création, ou à la loi du double précepte de la charité, ou à la loi de liberté. Si nous négligeons d'accomplir le bien ou les devoirs que nous imposent ces diverses obligations, nous commettons des péchés d'omission. J'ai déjà montré que les péchés véniels conduisent aux péchés mortels : j'ai l'intention de vous montrer aujourd'hui que les péchés d'omission conduisent aux péchés de commission. Ils sont le chemin ordinaire qui mène aux péchés actuels. Or, les péchés d'omission, ou le devoir manqué par négligence, peuvent en réalité avoir pour origine l'un des sept péchés capitaux : alors, il y a aussi un péché de commission. Un enfant peut, par colère, manquer à ses devoirs à l'égard de son père. Le péché de colère ajoute un péché de commission. Je pourrais donner des exemples de tous les autres :

(1) S. Mat. xxii. 37-39.

je n'en prendrai qu'un seul, parce qu'il a une affinité très étroite avec les péchés d'omission : je veux parler de la paresse.

Nous comprenons au premier abord que l'orgueil, la colère, la jalousie et autres vices semblables, puissent être des péchés mortels, parce que nous pouvons saisir tout ce qu'ils ont intrinsèquement de criminel et d'odieux. Mais parfois on dit : Comment un péché de paresse peut-il être mortel ? Il faut donc distinguer. Le péché de paresse n'est mortel que dans certaines circonstances ; mais un état, une habitude de paresse est incontestablement un péché mortel. Il nous faut donc distinguer entre la paresse et l'oisiveté. La paresse est l'état ou l'habitude de l'âme, tendant à ce dernier état mortel de l'oisiveté que je décrirai plus tard. Prenons ce vice pour exemple : je vous montrerai comment cette paresse conduit aux péchés d'omission, et comment ces péchés d'omission conduisent aux péchés de commission et comment ces péchés de commission arrivent à la fin au péché mortel de paresse.

1. Supposez donc un chrétien qui est en état de grâce, en communion avec Dieu, vivant dans la charité, dans l'amour de Dieu et dans l'amour de son prochain, — c'est-à-dire un homme de vie bonne et pieuse. L'un des principaux devoirs qu'il remplira avec ponctualité et avec soin, c'est le devoir de la prière. Vous vous rappelez, au livre des Actes, quand

Saül persécuteur fut converti par un miracle spécial, le signe donné de sa conversion fut celui-ci : « Voyez, il prie. » (1) La prière est la respiration de l'âme. De même que la respiration est le signe de la vie, la prière est le signe de la vie de l'âme. Prière signifie union de l'âme avec Dieu, direction de l'âme vers Dieu, conversation de l'âme avec Dieu, « ascension de l'âme vers Dieu, dit Saint Augustin, par la pensée, » c'est-à-dire par la méditation ; « par l'affection, » c'est-à-dire par le culte ; et « par la volonté, » c'est-à-dire en formant des résolutions d'obéissance. Chaque jour, un homme qui est chrétien et qui vit en état de grâce, priera le Dieu Tout-Puissant, non-seulement matin et soir, mais encore plusieurs fois dans le jour. La prière sera chez lui chose habituelle. Or quel est l'effet des péchés d'omission par rapport à la prière ?

Je veux croire que les affaires, les occupations, les plaisirs, les distractions du monde commencent à rompre l'habitude de la prière. Peut-être, au début, cet homme abrègera-t-il seulement ses prières ; ou bien, il ne les abrège même pas, mais les dit avec plus de précipitation. Matériellement, il les dit comme avant ; mais il n'en est plus ainsi mentalement, car son cœur est ailleurs. Dans sa précipitation, et bien qu'il répète littéralement ses prières habituelles, son cœur est absent ; ou du moins il cesse de prier avec

(1) Act. ix. 11.

la même onction, avec la même bonne volonté, avec la même attention et la même piété. Vous avez là un exemple d'un péché d'omission qui est très commun. Je ne prends pas l'exemple d'un homme qui abandonne ses prières, — la raison le dit clairement, — mais même s'il se met à diminuer la ferveur et l'attention qu'il apportait habituellement à ses prières, où en arrivera-t-il? A un certain égarement de l'esprit, à une foule de pensées étrangères qui le hanteront, à des réminiscences qui se produiront pour ainsi dire dans tous les recoins de sa mémoire et de son intelligence. Peu à peu son esprit prend l'habitude de la distraction, et alors il se met à se plaindre qu'il ne peut plus prier. Quand il s'agenouille, son cœur est à son bureau d'affaires, à ses plaisirs de la veille ou à ses amusements du lendemain. Il est dans ce que nous appelons un état de distraction ou de dissipation. Son âme est évaporée ; il a perdu son recueillement. Qu'arrive-t-il ensuite? Il commence à parler beaucoup, à se répandre en une abondance de paroles sans réflexion. L'homme de prière a l'habitude de peser et de mesurer ses termes. Comme il a l'habitude de la prière, ainsi il aura l'habitude du silence : il sera ce qu'on appelle un homme intérieur. Son âme sera recueillie en elle-même. Ce ne sera pas un homme loquace, tandis que ceux qui commencent à perdre l'habitude du recueillement devant Dieu, deviennent bavards parmi les hommes. La solitude

pèse ; être seul devient une souffrance ; garder le silence un tourment ; c'est un besoin de parler constamment. Le malaise que la solitude cause aux personnes qui en sont là, leur fait rechercher la société, le besoin de se débarrasser de souvenirs fatigants les jette dans une conversation incessante : il s'en suit qu'ils commettent une multitude de péchés de langue.

De toute parole inutile l'homme rendra compte au jour du jugement. Et même, il y a plus que cela. Saint Paul de la Croix avait l'habitude de dire à ceux qui l'environnaient : « Restez chez vous, restez chez vous. » Quand on lui demandait : « Que voulez-vous dire ? Ne faut-il donc jamais sortir de sa maison ? » Il répondait : « Restez dans la solitude de votre cœur devant Dieu, et gardez constamment trois flambeaux brûlant devant l'autel : la foi, l'espérance et la charité, — éclairés en la présence de Dieu dans votre cœur. » Or, l'homme que je vous représentais tout à l'heure a peut-être commencé par l'inattention. Peu à peu la dissipation de ses pensées et le continuel mouvement de ses lèvres l'ont rendu ce que nous appelons « un homme du dehors » Il n'est pas chez lui ; il n'habite pas avec Dieu. Les trois flambeaux pâlissent. La foi, l'espérance et la charité menacent de s'éteindre. C'est bien l'état que Notre divin Sauveur a dépeint en disant : « Quiconque ayant mis la main à la charrue regarde derrière soi, n'est point

propre au royaume de Dieu. » (1) Notre Seigneur ne dit pas que cet homme ne sera jamais sauvé, parce qu'il peut de nouveau reprendre sa marche et suivre le sillon jusqu'au bout ; mais tant qu'il restera la face détournée de Dieu, toute l'activité de son âme et de son être entier restera loin de Dieu et dirigée vers la créature.

2. Tel est le premier effet d'un péché d'omission : le second est une sorte de nonchalance qui se manifeste dans tout ce que l'on fait. Extérieurement, peut-être, les actions de la vie sont, aux yeux du prochain, absolument ce qu'elles étaient auparavant. Mais, aux yeux de Dieu, il s'est produit un grand changement. L'œil de Dieu, auquel rien n'est caché, voit que l'état intérieur de l'homme qui en est là n'est plus le même. Il y a une certaine paresse qu'aucun regard humain ne peut découvrir, mais que Dieu voit dans chacune de ses actions. Je l'ai déjà dit : la ferveur consiste à accomplir notre devoir avec une grande exactitude. L'homme que nous supposons commence à faire ses devoirs avec une certaine insouciance ; de sorte que les motifs qui le font agir et sa manière d'agir, même pour les choses qui sont bonnes, ne sont plus ce qu'ils étaient. De même qu'un homme qui écrit ou peint avec hâte, ne donnera pas le fini à son travail, ainsi en est-il de

(1) S. Luc. IX. 62.

l'homme qui commence à perdre sa ferveur. Alors il se met à manquer de ponctualité. Il diffère ses prières du matin ; il les oublie jusqu'au milieu du jour, et alors peut-être il n'en dit que la moitié. Celles du soir, il les dira avec une conscience troublée. Le lendemain, probablement, se sera la même chose, ou même pire. Le manque de ponctualité commence à se produire dans tous ses devoirs intimes à l'égard de Dieu. Alors, c'est l'irrégularité qui commence. C'est-à-dire que cet homme qui avait l'habitude de vivre selon une règle, qui avait l'habitude de considérer la volonté de Dieu comme sa volonté, et qui s'efforçait de s'y conformer autant qu'il le pouvait, vit maintenant selon les règles du monde, selon les usages des hommes, et je puis dire, au hasard et à l'aventure:

Encore un pas: il néglige ouvertement d'accomplir ses devoirs. Prenons un exemple: quiconque est en état de grâce a les sept dons du Saint-Esprit. Or, ces sept dons sont: La Sagesse, l'Intelligence, le Conseil, la Science, la Piété, la Force et la Crainte de Dieu. Quatre de ces dons perfectionnent l'intellect, et trois la volonté. L'homme qui est dans cet état de nonchalance cesse d'agir conformément à la lumière et à la direction de ces dons du Saint-Esprit. On a représenté ces dons comme les voiles d'un navire: plus ils sont étendus, plus rapide est le mouvement de l'âme; et plus rapide est le mouvement de l'âme,

plus accentuée est aussi notre marche dans la voie du salut. Négliger ces dons, ou, par des fautes d'omission, n'en pas faire usage, c'est laisser les voiles carguées ou pliées. La course sur le chemin de la vie éternelle est attardée.

De plus, il y a en chacun de nous les grâces de foi, d'espérance et de charité. Dans vos livres de prières on vous recommande de faire des actes de ces trois vertus. Mais que signifient ces actes? Ce sont des mouvements intérieurs de l'âme vers Dieu, par lesquels nous mettons en activité la grâce de la foi, ou la grâce de l'espérance, ou la grâce de la charité en union avec Dieu. Mais ces vertus perdent bien vite leur puissance chez un homme qui a cessé de prier. Vient ensuite la négligence des nombreux devoirs de charité envers le prochain. Quel fut le péché du prêtre et du lévite quand l'un et l'autre trouvèrent l'homme blessé sur le chemin de Jérusalem à Jéricho? Le prêtre suivait ce chemin; il regarda le malheureux et passa. Le lévite vient; il le voit et continue sa route. Ils commirent un péché d'omission relatif à la charité qu'ils devaient à leur prochain. Quel fut le péché du mauvais riche à la porte duquel était assis Lazare couvert de plaies? Nous ne lisons pas qu'il ait refusé de le secourir, — nous ne voyons certainement pas qu'il l'ait repoussé loin de sa maison, — mais il ne lui donna aucun secours. C'était un péché d'omission. Notre-Seigneur annonce qu'au

dernier jour il dira : « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais nu et vous ne m'avez pas revêtu. » (1) Il ne dira pas : Je vous ai demandé et vous m'avez refusé ; mais bien : Vous ne m'avez pas recherché : ce qui est encore un péché d'omission.

Enfin vient le péché d'omission qui consiste dans le défaut d'amour de Dieu. Nous sommes tenus d'aimer Dieu de tout notre cœur et de toute notre âme ; et celui qui pèche par omission dans la charité à l'égard du prochain, manque aussi à la charité envers Dieu : car « celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment pourra-t-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » (2) L'état d'une telle âme nous est représenté dans la parabole : Le serviteur qui avait reçu un denier, le prit et l'enterra ; un autre qui avait reçu un talent, l'enveloppa dans un mouchoir. Quand le Maître vint, tous les deux rendirent intégralement ce qu'ils avaient reçu. (3) Mais ils ne l'avaient pas fait fructifier — et pourquoi ? Parce qu'ils étaient coupables d'un péché d'omission. Ils n'avaient pas fait usage de ce dépôt qui avait été confié à leur garde, et l'excuse qu'ils donnèrent fut celle-ci : « Je savais que vous étiez un homme sévère, qui redemandez ce que vous n'avez point

(1) S. Math. xxv. 35.
(2) S. J. iv. 20.
(3) S. Luc. xix. 20.

donné, et qui recueillez ce que vous n'avez point semé. »
Ce qui veut dire que quand ce serviteur eut commencé à perdre l'amour qu'il devait à son Maître, il perdit confiance en l'amour de son Maître pour lui. De sorte que le péché d'omission finit par menacer la vie de l'âme : car la vie de l'âme est charité.

3. En troisième lieu, ces péchés de paresse engendrent une certaine animosité contre ceux qui aiment Dieu. A mesure qu'une âme s'éloigne de Dieu, il se développe en elle une animosité contre ceux qui persévèrent dans l'amour de Dieu, et cela, parce que la simple vue d'une personne qui est fervente dans l'amour divin devient une sorte *de bête noire*. Nous savons, — et, je n'en doute pas, vous l'avez constaté par votre propre expérience, — que nous pouvons supporter en notre compagnie une personne moins pieuse que nous ; mais nous n'acceptons pas facilement une personne qui est plus pieuse. Quiconque prie davantage ou remplit plus fidèlement ses devoirs envers Dieu et envers le prochain, quiconque montre une plus grande justice ou une plus grande sainteté, est pour nous un sujet permanent de reproche et de blâme. Nous sommes mal à notre aise en présence de ces personnes ; mais nous supportons facilement ceux qui nous sont inférieurs. La vue de ces derniers n'est pour nous ni un reproche ni un blâme. Nous pensons au contraire que nous pouvons leur servir de leçon et il nous est bon de croire que nous pouvons leur donner

un exemple. Il n'y a rien d'humiliant et de pénible dans la société de ceux qui sont moins avancés que nous dans la vie spirituelle ; mais voir ceux qui sont plus avancés, nous trouble, si nous ne sommes pas humbles. Marques auxquelles on reconnaît ceux qui s'éloignent de Dieu : ils n'aiment pas voir les gens aller si souvent à la communion ; c'est un tourment pour eux d'entendre dire qu'ils vont souvent se confesser ; d'apprendre qu'ils rendent de fréquentes visites au Saint Sacrement, ou qu'ils passent, chez eux, un temps considérable en prière : tout cela les trouble. Enfin, même la grâce de Dieu qu'ils remarquent chez les autres leur fait de la peine. S'ils voient des personnes plus zélées qu'eux, plus ferventes, plus dévouées, ayant plus de succès dans ce qu'elles font pour Dieu, — en travaillant au salut des âmes, à des entreprises de charité, à des œuvres de miséricorde spirituelle ; — il n'est pas jusqu'à cette prospérité spirituelle de leur prochain qui ne leur cause du tourment. Ils ont conscience qu'ils ne ressemblent point à ces personnes, et cette constatation leur est pénible.

Si vous voulez des exemples tirés de la Sainte Ecriture, je vous en donnerai deux. Quand l'enfant prodigue rentra à la maison paternelle et que son père l'eut pardonné, l'eut fait revêtir de ses chaussures et de sa première robe, (1) et eut ordonné un

(1) S. Luc. xv. 22.

joyeux festin, le frère aîné, entendant la musique, refusa d'entrer à la maison. Il était en proie à la jalousie et à la colère. Pendant que notre divin Sauveur était dans la maison de Simon le Pharisien, que la pauvre Marie Madeleine, chargée de tous ses péchés, se précipitait au milieu du banquet, lavait de ses larmes les pieds de Notre-Seigneur, les couvrait de parfums et de baisers, Simon le Pharisien se disait à lui-même: « Si cet homme était prophète, il saurait sans doute qui est celle qui le touche et que c'est une pécheresse. » Notre-Seigneur dit: « Simon, j'ai quelque chose à vous dire: Je suis entré dans votre maison; vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds; et elle au contraire a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser: mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête: et elle a répandu ses parfums sur mes pieds. » (1) Dans le cœur de ce Pharisien, quelque droit qu'il fût sans doute, et pur des péchés dont était coupable la pauvre Marie Madeleine, il y avait un manque de charité devant Dieu, un orgueil et un esprit de critique désapprouvé par la grâce de pénitence en cette pauvre femme déchue.

(1) S. Luc. viii. 37. 46.

4. Un quatrième effet des péchés d'omission et de cet affaiblissement de l'âme, c'est le découragement qui conduit au désespoir. Le sentiment du péché a pour effet d'abattre l'âme ; et s'il ne l'amène pas à des réflexions salutaires, il la conduit à douter de son salut. Car, où la charité envers Dieu et envers le prochain a perdu sa force et sa vitalité, si elle n'est pas entièrement éteinte, là aussi, et dans la même proportion, diminuent la foi et l'espérance. Quiconque a conscience de ses péchés sait très bien que, lors même qu'ils échappent à l'œil et au soupçon des hommes, — et lors méme que sa propre conscience ne s'en rendrait compte qu'à moitié, — ils n'échappent en rien à l'œil et à la connaissance du Dieu Tout Puissant. Savoir qu'on est coupable et se savoir impénitent ; sentir qu'on n'est pas converti et humilié, mais plutôt irrité par la conscience évidente de son péché et des grâces qu'on voit clairement chez les autres, engendre dans l'âme une fièvre intime qui brûle et qui devient un ressentiment de plus en plus vif à mesure que diminue la charité. La volonté devient opiniâtre et refuse de se courber devant Dieu. Bien qu'un nuage, enveloppant la conscience, cache à moitié nombre de fautes qui ne sont pas entièrement oubliées, on se rend compte de plusieurs autres ; on est saisi de terreur, ne sachant pas si, oui ou non, on est l'objet de la haine finale. Une âme dans cet état

devient découragée et insouciante, au point que, dans une foule de cas, au lieu de se tourner vers Dieu par le repentir, elle s'en éloigne de plus en plus et se plonge davantage dans le crime. Tant qu'il reste un espoir de salut, un espoir de pardon, et tant que l'honneur et la réputation ne sont pas perdus dans le public, un homme est soutenu par une confiance languissante qui le préserve encore d'une multitude de fautes. Mais dès l'instant où toute espérance est perdue et où la dernière branche est brisée, cet homme qui n'avait commencé que par des péchés d'omission, puis de paresse, se plonge enfin, insouciant, dans des fautes qu'il n'avait jamais commises auparavant : « C'est trop tard, dit-il ; — je suis allé trop loin ; — je suis trop coupable. Des taches ne se voient pas sur un vêtement noir, et je suis noir devant Dieu, que les hommes me voient tel ou non. » Une fois là, il avance chaque jour dans le crime. Ceux qui répondent à ce tableau, vérifient les paroles de notre divin Maître à l'Eglise de Sardes : « Je sais quelles sont vos œuvres : vous avez la réputation d'être vivant, et vous êtes mort. Soyez vigilant, et confirmez ceux qui restent et qui sont près de mourir : car je ne trouve point vos œuvres pleines devant mon Dieu. » (1). Voici le sens de ces paroles : Vous avez perdu votre charité première ; il

(1) Apoc. III 1. 2.

vous reste la foi et l'espérance à un faible degré. Le roseau, quoique affaibli, n'est pas brisé ; la mèche, bien que fumante seulement, n'est pas éteinte. Il y a encore de l'espoir, car la foi et l'espérance ne sont pas encore mortes. Mais si l'espoir disparaît une fois, que peut-il rester ? Voyez les exemples de l'Ecriture. Judas vendit son Maître ; Pierre le renia. Judas avait perdu tout amour pour son Maître, mais Pierre l'aimait encore. Judas avait perdu tout espoir ; Pierre espérait encore. Pierre sortit et pleura amèrement : il fut pardonné. Judas sortit et alla se pendre.

5. Enfin, il y a encore un effet : c'est l'état que l'on appelle péché de paresse, — l'état de l'âme qui, déchue de la charité, a perdu l'espérance, et en est arrivée à être malade et fatiguée de Dieu. Un homme dans cet état dit : « Plût à Dieu que je ne fusse pas né ! » J'ai entendu plus d'une fois ces mots s'échapper de la bouche des pécheurs : « Plût à Dieu que je n'eusse jamais entendu le nom de Jésus-Christ ; au moins je n'aurais pas été responsable. Je voudrais n'avoir jamais connu la vérité, car je n'aurais pas à en rendre compte. Je mourrais comme un chien, — et mieux vaudrait mourir comme un chien, que de mourir comme je le ferai, avec la lumière pour connaître Dieu et Jésus-Christ, pour connaître sa volonté, sa vérité, et pour être à jamais comme je suis en ce moment. » Tout prêtre a entendu des paroles de ce genre, et peut-être en avez-vous

entendu vous-même. L'âme fatiguée et malade de Dieu s'éloigne des sacrements, s'éloigne de la prière, fuit les personnes saintes, tout ce qui lui rappelle Dieu et son service, jusqu'à ce que, enfin, cette âme dise : « Dieu Tout-Puissant, pourquoi me poursuivez-vous de vos perfections? Votre justice que je ne puis nier, pareille à l'ardeur du soleil en plein midi, est terrible et dévorante, semblable à la lumière qui inonde le monde, je ne puis échapper. » Les âmes dans cet état prononcent en sens inverse les paroles du Psalmiste : « Où irai-je pour me dérober à votre esprit, et où fuirai-je pour me cacher à votre visage? Si je monte dans le ciel, vous y faites votre demeure : si je descends dans l'enfer, vous y êtes présent. Si je prends dès le matin des ailes et que j'aille demeurer aux extrémités de la terre, votre main même m'y conduira et ce sera votre droite qui me soutiendra. J'ai dit : Peut-être que les ténèbres me cacheront. Mais les ténèbres n'ont aucune obscurité pour vous, car les ténèbres de la nuit sont à votre égard comme la lumière du jour. » (1) C'est ce que disait le peuple de Jérusalem, les ancêtres de ceux qui se sont écriés : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. » (2) Ce sont les mêmes qui disaient : « Que le saint d'Israël cesse de paraître devant nous ; » (3)

(1) Ps. 138. v. 7. 12.
(2) S. Mat. xxvii. 25.
(3) Is. xxx. 11.

c'est-à-dire : que Dieu se sorte de notre chemin. Or, mes frères, voilà où en arrive le péché de paresse. Je vous l'ai montré, dès son principe, commençant par un péché d'omission, — omission dans la prière, parce que, vous disais-je, la prière est la vie et la respiration de l'âme, et l'âme qui prie est unie à Dieu. L'âme qui brise son union avec Dieu en cessant de prier, peut tomber dans l'abîme sans fond. Il n'est pas d'extrémité dans la mort éternelle que ne puisse atteindre une âme qui abandonne la prière. Elle ne tombera pas d'un seul coup : elle descend peu à peu, par une pente insensible, et c'est là le grand danger. Vous avez là l'exacte expression des paroles que je vous citais en commençant : « Quel est celui qui connaît ses fautes ? Purifiez-moi, ô mon Dieu, de mes péchés cachés. »

Il me semble donc qu'il n'est point nécessaire de m'étendre plus longuement sur cette première et si sévère partie de notre sujet. Je n'ajouterai que deux conseils en peu de mots. Voici le premier : Tendez aux choses les plus grandes et les plus élevées du royaume de Dieu. Ne vous figurez pas que c'est de l'humilité que de vouloir s'en tenir à une vie chrétienne ordinaire. C'est un faux raisonnement pareil à celui du marin qui dit : Je ne me lancerai pas en pleine mer mais je resterai près du rivage. Se tenir près du rivage n'est pas toujours une garantie de sûreté. Suivre les côtes demande une plus grande habileté et peut exposer à un plus grand danger de faire naufrage. Ne

vous arrêtez pas un instant à penser que c'est là de l'humilité. Les plus humbles peuvent chercher à atteindre les plus hauts sommets dans le royaume de Dieu. Visez le plus haut possible : Vous êtes appelés à être des saints, tous tant que vous êtes. Le nom même par lequel nous sommes désignés dans le Nouveau Testament est celui de saint. Malgré tous les péchés et toutes les imperfections dont vous êtes chargés, vous êtes appelés à la sainteté. Si vous devez être sauvés, il faut que vous soyez saints devant le trône éternel du royaume futur. Saints ! vous l'êtes en ce moment, si le Saint-Esprit habite en vous et si par l'amour vous êtes unis à Dieu et au prochain. La sainteté est en vous : de même que l'aurore du matin est la lumière du jour et ne diffère de celle du midi que par le degré de son éclat ; ainsi la sainteté qui est en vous actuellement ne diffère que par le degré de sa manifestation de la sainteté parfaite qui sera en vous quand « les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. » (1) Est-il donc possible que nous puissions tendre à quelque chose de moindre que cette sainteté ? C'est une ruse du démon cherchant à tromper quiconque se détourne de la voie qui conduit aux sommets les plus hauts de la vie chrétienne, sous prétexte d'humilité ou d'impossibilité. La grâce qui est donnée à chacun de nous est proportionnée à la

(1) S. Mat. xiii. 43.

vocation qui fixe notre destinée. Si Dieu vous a appelés à être des saints, il vous a donné et il vous donnera la grâce suffisante pour que vous puissiez devenir des saints, — et cela est vrai même pour les plus coupables d'entre vous, car il peut se trouver parmi ceux qui m'écoutent des âmes qui ont conscience d'être souillées par le péché mortel. Même le plus coupable qui m'entend a la grâce qui lui est nécessaire actuellement, à l'instant même, pour devenir repentant, et, par le repentir, pour devenir un saint. L'âme la plus tentée, la plus rudement éprouvée, l'âme qui est tombée le plus souvent, qui s'est le plus traînée dans une habitude longue et invétérée du péché, même cette âme a une grâce qui lui est offerte à cette heure, pour devenir une sainte, si elle a la volonté de lui faire bon accueil. Je ne dis pas encore assez. Les âmes les plus paresseuses, les âmes les plus lâches, celles qui ont le plus conscience qu'elles sont couvertes de fautes d'omission, et qui savent qu'il n'est pas un devoir qu'elles aient accompli sans y apporter une nonchalance et une imperfection qui les rend justement confuses devant Dieu ; même ces âmes ont les grâces de ferveur, de zèle, de force, de piété et de persévérance, grâces offertes actuellement, pourvu qu'elles aient seulement la volonté d'y correspondre. Il n'y a qu'une condition, et la voici : Brisez avec le monde, avec le péché, avec vous-mêmes, et rangez-vous du côté de Dieu. Prenez généreusement votre croix,

suivez Jésus-Christ. Pas de compromis, pas d'arrière-pensée, il fera le reste pour vous.

Voici mon autre conseil. Jetez-vous, avec toutes vos offenses de commission et d'omission, avec toutes vos fautes, toutes vos taches, avec tout le fardeau de vos péchés, quel qu'en soit le poids, — jetez-vous sur le Cœur Sacré de Jésus, comme Jean y reposa pendant la Cène. Ne pensez point qu'il ne vous appartient pas d'agir ainsi. Ne dites pas : Je ne puis pas me jeter sur ce Cœur, — là où reposa le disciple bien-aimé. Pourquoi y reposa-t-il? Etait-ce parce qu'il aimait son Maître : Non; c'est parce que son Maître l'aimait. Or, ce même amour qu'il avait pour Jean, peut-être pas au même degré, mais cet amour de même nature, dans son infinie tendresse, dans sa compassion sans bornes, il l'a pour vous. Il vous aime, sinon dans la même mesure, il vous aime de la même manière ; et, par conséquent, jetez-vous dans l'amour de Notre-Seigneur. Le don de libre volonté, qui nous a été fait à tous, est un don périlleux. Etonnant mystère qu'un homme puisse tenir son corps en équilibre pour rester debout ou pour marcher! — chacun de ses mouvements repose d'une façon mystérieuse sur le centre de gravité de la nature : mais la liberté de vouloir est bien plus mystérieuse encore, et peut plus facilement être anéantie. Nous sommes entourés de tentations, tant que le jour est long, et le monde nous tend

constamment des pièges par ses diverses puissances. Plus dangereuses que le monde, il y a les trahisons des cœurs faux et susceptibles, des cœurs toujours prêts à prendre feu. Toute la journée, le péché jaillit du dedans à l'encontre de la tentation du dehors. Voilà ce qui augmente vos besoins. Ne dites pas : C'est ce qui me rend indigne de me jeter sur le Cœur Sacré de mon Rédempteur. Pour cette raison, vous avez besoin de le faire. Comme l'aveugle se rendit à la fontaine de Siloé ; comme les lépreux s'approchèrent de notre Sauveur ; comme la pauvre femme toucha le bord de sa robe : — ainsi, puisque vos misères sont plus grandes, avez-vous un plus pressant besoin de le faire. Et si vous voulez venir à lui, par son Esprit vivant en vous, par sa protection dont il vous couvrira, il vous préservera de tout mal, et il vous confirmera dans sa grâce. Afin que vous puissiez agir ainsi, je vous engage à adopter dès aujourd'hui une pratique.

Tous les jours de votre vie, priez Dieu de vous donner ses lumières pour que vous puissiez voir en vous aussi clairement qu'il y voit lui-même : de vous montrer ce que c'est que le péché dans toute sa laideur, dans tout ce qu'il a de subtil, et de vous découvrir ces péchés secrets qui sont actuellement en vous et que vous n'y voyez pas. Adressez-lui chaque jour cette demande. Rappelez-vous le jeune homme qui vint à Notre-Seigneur et lui demanda ce

qu'il devait faire pour hériter du royaume du ciel. Notre Seigneur répondit : Vendez tout ce que vous avez et donnez-en le prix aux pauvres ; venez, suivez-moi. » (1) Il s'en alla tout chagrin ; et, parce qu'une seule chose lui manquait, elle lui fit perdre tout le reste. Vous vous souvenez des cinq vierges sages et des cinq vierges folles. Les cinq vierges folles partirent avec les cinq qui étaient sages. Elles étaient vêtues de la même robe nuptiale ; toutes portaient leurs lampes avec elles ; et leurs lampes étaient éclairées. — Jusque-là elles étaient semblables ; toutes s'adonnèrent au repos et au sommeil. Quelle était la différence entre les cinq sages et les cinq folles ? Les sages avaient de l'huile pour alimenter leurs lampes ; les cinq folles avaient négligé de porter de l'huile avec elles. Et pendant que toutes dormaient, leurs lampes s'éteignirent. Et, à minuit, quand on entendit ce cri : « Voici l'Epoux ! » elles se levèrent et trouvèrent leurs lampes éteintes. Elles voulaient d'abord emprunter ; mais la grâce ne s'emprunte pas, c'est impossible. Elles allèrent acheter de l'huile ; mais pendant qu'elles étaient dehors, l'Epoux entra et la porte fut fermée. Quand elles revinrent, elles frappaient à la porte en disant : « Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il répondit de l'intérieur : « Je ne vous ai jamais connues. »

(1) S. Mat. xix, 21.

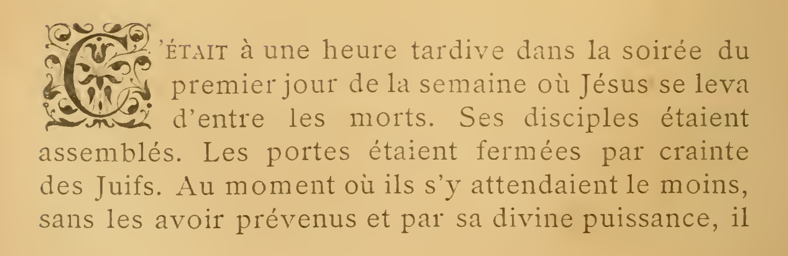


CHAPITRE V

La Grace et les Œuvres de Pénitence

Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.

(S. Jean. xx. 22. 23.)



C'était à une heure tardive dans la soirée du premier jour de la semaine où Jésus se leva d'entre les morts. Ses disciples étaient assemblés. Les portes étaient fermées par crainte des Juifs. Au moment où ils s'y attendaient le moins, sans les avoir prévenus et par sa divine puissance, il

entra, bien que les portes fussent fermées; il se tint au milieu d'eux et ses premières paroles furent celles-ci: « Que la paix soit avec vous. » Quand il leur eut assuré que c'était bien lui, leurs craintes s'évanouirent. Alors, il leur dit: « Recevez le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et moi, le Fils de Dieu, je souffle sur vous; — recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » C'est-à-dire qu'il leur donna la preuve de sa Divinité dans le pouvoir de l'absolution. Il leur donna la preuve de sa divinité; — car les Pharisiens avaient raison, quand ils demandaient: « Qui peut remettre les péchés si ce n'est Dieu seul? » (1) Dieu seul peut absoudre, et Dieu seul peut donner le pouvoir de l'absolution. Quand un homme exerce le pouvoir de l'absolution, il n'est qu'un instrument dans la main de Dieu: celui qui absout, c'est toujours Dieu lui-même. Notre Seigneur a exercé, entre autres attributs de sa Divinité sur la terre, ces trois pouvoirs qui appartiennent essentiellement à la Divinité: — Il a ressuscité les morts; il a multiplié le pain dans le désert: et il a guéri les lépreux. Eh bien! ces trois opérations de la toute-puissance, qui sont en même temps des actes divins, il les a pour jamais, et sous une forme spirituelle, confiées à son Eglise. Quand il

(1) S. Mat. II 10.

dit : « Allez, et faites des disciples de toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; » dans ce pouvoir de baptiser, il donna à ses Apôtres et à leurs successeurs le pouvoir de ressusciter de la mort spirituelle à la vie spirituelle. Ceux qui naissent dans la mort du péché sont, par une nouvelle naissance, ressuscités à une vie spirituelle.

Quand il institua le Très Saint Sacrement de son Corps et de son Sang, et qu'il donna à son Eglise l'autorité de dire : « Ceci est mon corps » il lui donna le pouvoir de nourrir son peuple du Pain de vie et de multiplier ce Pain à l'infini. Lorsqu'il dit : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, » il donnait le pouvoir de purifier de la lèpre de l'âme. Parfois, des esprits incohérents, ou plutôt, des esprits ergoteurs, prétendent, ou tout au moins disent que ce pouvoir était restreint aux Apôtres. Les simples paroles suffisent à prouver le contraire. Mais il y a, dans la chose même, une raison intrinsèque qui, pour tout esprit chrétien, doit être plus que suffisante, pour montrer que ces trois pouvoirs sont perpétuels. Qu'est-ce en effet que ces pouvoirs, sinon l'autorité d'appliquer pour toujours aux âmes des hommes les bienfaits du très précieux sang de Jésus-Christ ? Le Précieux Sang eût été versé en vain, s'il n'était pas appliqué aux âmes séparément. Les médicaments les plus efficaces ne produisent aucune guérison, si ce

n'est en ceux à qui on les administre. Or, le Précieux Sang, qui est le remède du péché, ne guérit l'âme que par son application. Le Baptême, le Saint Sacrement de l'Autel, et le Sacrement de Pénitence sont trois canaux divins par lesquels le Précieux Sang de Jésus-Christ est appliqué aux âmes.

Je me rends très-bien compte que nos pensées, jusqu'ici, ont été empreintes de sévérité. Nous avons parlé du péché, — du péché mortel et du péché véniel, ainsi que des péchés d'omission. Nous entrons désormais dans une autre région, — dans le royaume de la paix, de la grâce, du pardon et de la miséricorde. C'est pourquoi nous allons parler de la grâce et des œuvres de pénitence.

La pénitence est à la fois une vertu et un sacrement. Pénitence signifie simplement repentance. Je ne suppose pas qu'aucun de mes auditeurs ait l'esprit assez étroit ou assez peu cultivé pour vouloir nous donner le change et introduire une discussion importante sur le terme *pénitence* et autres semblables. *Repentance, pénitence ou repentir*, sont absolument une seule et même chose dans l'expression comme dans la réalité. De même que le mot aumône, et le mot latin, *eleemosina*, ont la même origine ; ainsi, pénitence et repentance sont synonymes. Peu de science est une chose dangereuse ; et, en controverse, c'est la pire de toutes. Depuis le commencement du monde, la grâce de pénitence a été répandue sur le

monde. Elle est une disposition intérieure de l'âme en présence de Dieu. Et, depuis le commencement du monde, l'Esprit Saint, dont l'office est de convaincre le monde de péché, a convaincu les pécheurs de leurs transgressions, les a convertis à la pénitence, et, par la pénitence, en a fait des saints. Mais la pénitence, dans la loi chrétienne, est aussi un sacrement; j'ai à expliquer la signification de la grâce, l'action du sacrement et quels rapports il y a entre la grâce et le sacrement.

1. La pénitence est une grâce ou une disposition intérieure de l'âme. Pour vous l'expliquer, je n'ai pas besoin d'en imaginer une description, car nous avons un tableau divin de la pénitence, tracé, dirait-on, au crayon et à la pure lumière, par notre divin Sauveur lui-même, dans la parabole de l'Enfant prodigue. Nous avons là une révélation de ce que c'est que la grâce de la pénitence.

Vous vous rappelez la parabole. Un homme avait deux fils ; le plus jeune vint à lui et lui dit : « Donnez-moi la part qui me revient. » Quand il eut sa part d'héritage, il s'en alla dans un pays lointain et la dépensa en débauches. Il tomba dans la misère, et revint à son père qui le pardonna. Prenons les principaux traits. D'abord, ce fils qui, sous le toit d'un père aimant, ne manquait de rien, — car son père était riche, — s'indignait et se tourmentait parce que l'autorité d'un supérieur pesait sur lui. Il ne pouvait

pas supporter le joug de la vie sous un gouvernement paternel ; et son imagination s'enflammait à la pensée de la liberté. Il portait ses regards vers l'horizon, — c'étaient peut-être les montagnes qui limitaient les terres et les propriétés de son père ; — il se représentait des vallées, des plaines et des villes remplies de jeunesse, de bonheur, de vie et de liberté, — pays de félicité, s'il pouvait seulement briser les entraves du foyer paternel. Il se rend auprès de son père, et d'un cœur plein d'une froide insolence : « Donnez-moi la part qui me revient. » Ce qui peut se traduire ainsi : « Donnez-moi ce que je dois avoir quand vous serez mort. » Il y a dans cette demande un esprit d'irrévérence et d'ingratitude. Mais le père consentit. La parabole ajoute que peu de jours après, c'est-à-dire, en toute hâte, se mettant à l'œuvre, « réunissant tout ensemble, » tout ce qu'il avait et tout ce qu'il put prendre, il s'en alla dans une région lointaine et y gaspilla tout dans une vie de débauches. Alors, survint une grande famine ; et lui, ayant tout dépensé, se trouva réduit à la mendicité. Ses amis du beau temps l'abandonnèrent tous, les parasites qui s'étaient repus à sa table l'abandonnèrent. Tous ceux qui lui avaient adressé des paroles flatteuses pendant qu'il était riche et qu'il avait quelque chose à leur donner, lui tournèrent le dos. De ses serviteurs mêmes, on n'en voyait plus aucun. Il se trouva seul, isolé, réduit à une telle extrémité qu'il « se rendit auprès d'un

habitant de l'endroit, » et s'offrit comme son serviteur. Cet habitant l'accepta ; non pas dans sa maison, — non, il ne l'envoya pas même dans son jardin ; non, pas même dans sa vigne. Il l'envoya dans ses champs ; et ce ne fut pas pour garder ses brebis, non, ni pour surveiller ses bœufs, mais « pour paître ses pourceaux. »

Telle est la dégradation d'un pécheur. Dans ce besoin extrême ; nul ne vint à son secours. Tous ses anciens amis étaient loin. S'ils possédaient quelque chose, ils le gardaient pour eux, ou du moins ne lui en donnaient rien. Plus de souvenir, plus de reconnaissance de leur amitié passée. Il aurait voulu apaiser sa faim avec les cosses, — non pas avec les cosses que les pourceaux mangeaient, mais avec celles qu'ils laissaient, — les cosses qui tombaient pour ainsi dire de l'auge d'un troupeau de pourceaux. Réduit à une telle misère, qui est le tableau d'une âme en état de péché mortel, comme je vous l'ai montré, il réfléchit ; l'Evangile le dit : « il revint à lui-même. » Il n'avait pas seulement abandonné son père ; il s'était abandonné lui-même ; il n'était plus lui, il était hors de lui, car le péché est une folie.

Quand il fut rentré en lui-même, il dit : « Combien y a-t-il de serviteurs à gage dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance ; et moi, je meurs ici de faim ! Il faut que de ce pas je m'en aille trouver mon père, et que je lui dise : Mon père, j'ai péché

contre le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages. » Voici le sentiment de son indignité. Il n'aspire plus à être considéré comme un fils. Ce titre , pensait-il, il l'avait à jamais perdu. C'était bien assez pour lui, et il était content d'accepter une position de serviteur à gage sous le toit de son père. Il se leva et se rendit auprès de son père. Et comme il approchait, — c'était peut-être au bas du sentier de la montagne, pieds nus, tout en haillons, sur ce sentier que naguère il avait suivi dans tout le fastueux éclat de ses beaux vêtements et de son orgueil, avant qu'il aperçut son père, celui-ci le vit de loin, car l'amour donne de la clairvoyance aux yeux d'un père. Il vit son fils qui revenait et il se précipita à sa rencontre. Il était aussi empressé de pardonner que le fils de recevoir son pardon, et même plus. Il se jeta à son cou, et l'enfant prodigue commença sa confession : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; » mais avant qu'il pût finir, — ces mots : « Traitez-moi comme l'un de vos serviteurs, » ne sortirent point de sa bouche, — son père se jeta à son cou, l'embrassa et lui pardonna. Il était parfaitement absous. Et le père dit : « Apportez promptement, — c'est-à-dire, en toute hâte, sans retard, — la plus belle robe, » la robe qu'il avait jadis et l'en revêtez. Mettez des souliers à ses pieds et un anneau à son doigt. Etablissez-le non-seulement dans

un état de pardon, mais dans la pleine possession de tout ce qu'il avait avant sa chute, parce que mon fils que voici était mort, et il est de nouveau vivant ; il était perdu et il est retrouvé.

Nous voyons ici, dans l'Enfant Prodigue, la grâce de la pénitence, — c'est-à-dire la connaissance de soi-même, sa condamnation personnelle, sa douleur du passé, sa conversion, sa propre accusation. Nous avons donc là, vous disais-je, une description divine de cette grâce. Prenons un autre exemple. Il y avait à Jérusalem une femme qui était riche et possédait toutes choses en abondance. Elle possédait aussi le don fatal de la beauté, qui a été pour des milliers de personnes la cause de leur mort éternelle. Elle vivait dans la richesse, dans le luxe, dans la jouissance, et, selon l'expression de l'Apôtre, « elle était morte avec toutes les apparences de la vie. » Elle se couvrait d'or et de vêtements somptueux, comme les filles de Jérusalem dont parle le Prophète Isaïe, qui étaient orgueilleuses, marchaient le cou tendu, avec des regards lubriques, faisant un bruit étudié avec leurs pieds, s'avançant à petits pas mesurés, sous les dehors d'une vie d'impudicité et de luxe. Elle était connue comme pécheresse et avait une certaine notoriété dans la ville. Un jour, — nous ne savons pas à quel moment, ni en quel endroit, car ce n'est pas écrit, — il lui arriva de se trouver en présence et d'entendre la voix de notre divin Rédempteur. C'était peut-être

dans le temple où il enseignait chaque jour. Il est possible qu'elle fût montée au Temple dans tout l'apparat et dans toute l'affectation de sa toilette, non pas tant pour y adorer le Saint d'Israël, que par curiosité, pour voir et pour se montrer. Or, elle se trouva en présence d'un personnage dont le calme et la dignité lui firent honte. Au premier abord, elle résista peut-être au son de sa voix; mais il y avait dans cette voix quelque chose qui la faisait frissonner jusqu'au plus intime de son cœur. Il y avait, dans le calme, dans la tranquille fixité de ce regard divin, quelque chose qu'elle ne pouvait éviter. Un trait de ce regard lui fendit le cœur. Un éclair lui dévoila ce qu'elle était, l'état dans lequel Dieu la voyait, couverte de péchés d'un rouge de feu, et, comme le lépreux, d'une blancheur de neige. Elle continua son chemin, portant au cœur une profonde blessure, — blessure qui ne pourrait jamais être guérie si ce n'est par la main seule qui l'avait faite. Elle rentra chez elle, sans aucun doute, et repassa dans son âme ce qu'elle avait entendu. Le regard qui s'était fixé sur elle et le son de cette voix étaient présents à son souvenir. Impossible d'y échapper. Autour d'elle, comme auparavant, faisaient rage les compagnies mauvaises, les détestables amis, tous les périls de la vie; mais son cœur s'en éloignait de plus en plus.

Enfin, mettant de côté son orgueil et son ostentation, arrachant de sa tête les parures, les cheveux

flottant sur ses épaules, un vase d'albâtre rempli de parfums à la main, elle s'en va à travers les rues de Jérusalem, aux regards de tous, ne se souciant de personne, ne pensant à personne et à rien, si ce n'est à Dieu et à ses péchés. Ayant appris que Jésus de Nazareth était à dîner chez Simon le Pharisien, elle se jette au milieu du festin, sous les regards méprisants et indignés qui étaient fixés sur elle; elle est sans honte, parce qu'elle ne ressent de la honte que sous le regard de Dieu; elle est sans crainte, sachant bien ce qu'elle est, parce qu'elle est venue pour apprendre à connaître l'amour et la tendresse de celui qui lui avait parlé. Debout, silencieuse, elle pleurait derrière lui. Elle eut même le courage de baiser ses pieds, de les arroser de ses larmes, de les essuyer avec ses cheveux. Pendant ce temps, le Pharisien adressait de secrets reproches au divin Sauveur et disait dans son cœur : « Si cet homme était un prophète, ne saurait-il pas quelle est cette femme? C'est une pécheresse; et il ne lui aurait pas permis de lui toucher les pieds. » Mais ces pieds avaient en eux la vertu de purifier du péché. L'attouchement de ses pieds, aussi efficace que l'attouchement du bord de sa robe, purifia la pauvre pécheresse. Le Seigneur se retourna, et, de façon à se faire entendre de tous, il dit : « Ses péchés, qui sont nombreux, lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Voilà encore un exemple de la grâce de pénitence, et un exemple non-seulement de pénitence, mais

d'absolution pleine et entière donnée en un instant. Bien plus, c'est un exemple de parfaite pureté rendue à une âme des plus dégradées. Comme gage de cette absolution et de ce relèvement complet, Marie Madeleine reçut plus que tout autre des privilèges. Elle, dont Jésus avait chassé sept démons, elle fut seule à se tenir au pied de la Croix avec l'Immaculée Mère de Dieu. C'est elle qui baisa ses pieds à ce repas, qui plus tard les parfuma et les enveloppa de linges de choix pour la sépulture. C'est elle, la plus grande des pécheresses, qui, après sa Mère Immaculée, le vit avant tous les autres quand il se leva d'entre les morts. Et ces gages de l'amour de Jésus envers les pénitents et envers la plus coupable des pénitentes, ont été complétés dans le royaume du ciel par une gloire proportionnée à la douleur et à l'amour de Marie Madeleine. Cette pécheresse sera à jamais offerte comme un exemple de la grâce de pénitence, et de la parfaite vertu du pardon que possède le Très Précieux Sang.

Mais peut-être, me direz-vous. Elle n'avait jamais connu notre Sauveur. Elle commit toutes ses fautes avant qu'elle pût parvenir à la connaissance de son amour. Pour moi, je l'ai connu, et par conséquent toutes les fautes que j'ai commises, je m'en suis rendu coupable malgré la lumière qui m'environnait ; mes péchés sont empreints d'une plus noire ingratitude que les siens; ils sont donc plus graves et

j'ai moins d'espoir d'être pardonné. Eh bien! voyons si nous trouverions un autre exemple. Y aurait-il un exemple d'un ami, spécialement comblé de faveurs, de bénédictions, qui avait tout connu, qui avait reçu toute lumière et toute grâce venant de la présence et des paroles de notre divin Sauveur pendant les trois ans de sa vie publique; y a-t-il un homme dans ces conditions qui ait dans la suite péché contre lui?

Oui, il en est un auquel la lumière de la connaissance du Fils de Dieu avait d'abord été révélée par le Père céleste. Il en est un qui fut le premier de tous les Apôtres à cause de ces lumières de foi qu'il avait reçues, auquel Notre-Seigneur dit: « Je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume du ciel; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » Cet ami, préféré à tous les autres, élevé en dignité au-dessus de tous les autres, fit à son Maître cette protestation: « Quand tous les hommes vous abandonneraient, je ne vous abandonnerais point. Je suis prêt à aller avec vous et en prison et à la mort. (1) Lors même que tous les hommes vous renieraient, je ne vous renierais point. » Il eut le courage, au jardin des Oliviers, de tirer son épée et de couper l'oreille

(1) S. Luc. xxii. 33.

au serviteur du Grand-Prêtre. Et pourtant, cet homme renia trois fois son Maître. Il le renia absolument : « Je n'ai jamais connu cet homme. Je ne suis pas un de ses disciples. » Et avec des malédictions et des jurements il renia le Seigneur.

Voici donc l'ingratitude et le péché d'un ami bien-aimé. Mais, pendant cette même soirée, il sortit et pleura amèrement. Ses larmes amères, pendant cette nuit de son crime, lui méritèrent non-seulement l'absolution parfaite de son péché, le soir du premier jour de la semaine, mais encore le pouvoir d'absoudre les péchés des autres pécheurs comme lui : « Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. » Saint Pierre reçut l'absolution, son pardon complet ; et à l'instant même il fut rétabli dans sa dignité de prince des Apôtres. Malgré le reproche dont il fut l'objet, à l'aube du jour, sur la mer de Tibériade, dans la triple question si pleine de tendresse : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » pour lui rappeler sa triple chute, Pierre fut élevé un rang plus haut que celui qu'il occupait auparavant. Il devint, sur la terre, chef du Corps mystique du Christ. Il mourut martyr pour son Sauveur et il règne dans le ciel à côté de son Maître.

2. Nous avons encore là un exemple de la grâce de pénitence. Et qu'y voyons-nous ? Absolument la même douleur, la même accusation personnelle, la même

réparation que dans l'exemple précédent. C'est la vertu de la grâce de pénitence : qu'est-ce donc que le Sacrement ? Cette grâce de pénitence est aussi ancienne que le monde. On la retrouve partout où l'Esprit Saint opère dans le cœur des hommes, s'ils sont fidèles à y correspondre. Quelle est donc l'action du Sacrement ? Notre-Seigneur a institué un sacrement divin, dans lequel il donne le pardon de son précieux sang à ceux qui font l'aveu de leurs fautes. Il l'a institué en cette nuit où il prononça les paroles que je vous citais en commençant ; et voici la raison pour laquelle il l'a institué : il a voulu que l'espoir de notre pardon reposât sur un motif plus sûr que notre confiance personnelle. Le Pharisien qui se tenait en haut du temple et disait : « O Dieu, je vous rends grâce de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères ; ni même comme ce publicain ; » (1) ce Pharisien se donnait lui-même l'absolution ; mais cette absolution n'était pas ratifiée dans le ciel. Ainsi en est-il souvent parmi les hommes. Il en est qui s'octroient leur pardon à eux-mêmes toute la journée. Ils oublient les péchés de leur enfance, de leur jeunesse et de leur âge mûr, et même leurs péchés de l'année précédente, ceux d'hier. Doués d'une mémoire incertaine et qui les trahit,

(1) S. Luc. xviii. 11.

quand il s'agit de leurs propres fautes; mais sûre et fidèle pour les péchés des autres, ils se pardonnent sans cesse, et s'efforcent de se convaincre que Dieu aussi les absout et les pardonne. Il ne saurait y avoir une disposition plus dangereuse, plus trompeuse et plus funeste. Pour nous tenir en garde contre une telle disposition, notre divin Sauveur a institué un sacrement dans lequel il nous assure de notre pardon; dans lequel notre absolution est un acte judiciaire, une sentence prononcée par une autorité compétente, un acte émanant d'un juge impartial et revêtu de pleins pouvoirs : Nous ne sommes plus livrés à notre propre décision, nous sommes absous, au nom et par la puissance de Jésus-Christ, par un juge auquel il en a confié la charge.

En outre, ce Sacrement confère la grâce; cette grâce est celle de l'Esprit Saint : elle a deux effets. D'abord, elle produit en nous une lumière qui nous fait nous connaître plus exactement, et dès lors mieux comprendre le nombre, la portée et la gravité de nos fautes. Puis, cette grâce nous dispose à la contrition et nous fait accomplir des actes de repentir. Telles sont les raisons pour lesquelles Notre-Seigneur a institué ce sacrement : c'est-à-dire qu'il a pris la grâce de pénitence qui agissait depuis le commencement du monde, et qu'il l'a incorporée en son signe sensible. Il communique son pardon et la grâce de pénitence à ceux qui viennent recevoir ce sacrement, comme il

donne le pain de vie à ceux qui reçoivent la sainte communion au pied de l'autel.

Dans tout sacrement, comme vous le savez, il y a un signe extérieur de la grâce qui est produite intérieurement. Il y a aussi ce qu'on appelle la forme et la matière. Quelle est la forme de la pénitence? Elle consiste dans ces mots: « Je vous absous de vos péchés. » Mais qui peut absoudre les péchés, si ce n'est Dieu seul? Est-ce le prêtre? Vous imagineriez-vous un instant que la Sainte Eglise Catholique est, — je ne dirai pas assez superstitieuse, — mais assez étroite de cœur et assez bornée d'intelligence pour croire ou pour enseigner que c'est l'homme qui absout? C'est le ministère qui absout: et quel est ce ministère? Le Sacerdoce de Jésus-Christ lui-même. Il n'y en a pas deux; il n'y a qu'un seul prêtre et un seul sacerdoce. Le sacerdoce dont nous sommes revêtus, n'est que la participation à l'unique sacerdoce de Jésus-Christ. Ce que nous faisons n'est point notre œuvre personnelle. C'est lui qui le fait par nous. Nous remplissons simplement un ministère. L'acte est uniquement et entièrement de lui. Quand nous disons à l'Autel: « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » parlons-nous en notre propre nom? Est-il possible que, avec des livres catholiques devant soi, on puisse avoir la vue si courte ou l'intelligence si obscurcie? Il n'y a qu'un seul être qui puisse absoudre, c'est Jésus-Christ. Mais il a sur la terre des milliers

de ministres, par l'intermédiaire desquels il applique son Précieux Sang aux âmes vraiment pénitentes. L'acte de l'absolution lui appartient.

Voilà la forme, quelle est la matière? Il y a deux sortes de matière: la matière qu'on appelle éloignée et la matière qu'on appelle prochaine. Les péchés que nous avons commis sont la matière éloignée du sacrement. On l'appelle matière éloignée, parce que ces péchés peuvent dater de notre enfance, et remonter bien loin; ou bien ce sont les péchés de notre jeunesse, depuis longtemps oubliés, et enfin revenus à notre souvenir; ou les péchés que nous avons commis et que nous avons longtemps hésité à confesser, — éloignés du moment actuel, parce qu'ils sont loin dans le passé de notre vie; ou, s'ils ne sont que d'hier, ils ne nous sont pas présents à l'heure actuelle. La matière prochaine consiste dans les dispositions du cœur que nous devons apporter au moment même.

Or, la matière éloignée est aussi de deux sortes. D'abord, il y a la matière nécessaire que nous sommes obligés de confesser sous peine de mort éternelle. Puis il y a la matière volontaire, qu'il est bon, utile, salutaire et préférable de confesser, bien que ce ne soit pas d'une absolue nécessité. La première comprend tous les péchés mortels commis après le baptême. Comme nous ne connaissons aucun moyen révélé, si ce n'est le baptême, par lequel

nous pouvons obtenir le pardon du péché mortel originel, dans lequel nous sommes nés ; de même nous ne connaissons aucun moyen révélé, si ce n'est le sacrement de pénitence, par lequel nous pouvons obtenir le pardon des péchés mortels actuels, que nous avons commis après le baptême. Vous vous rappelez sans doute les principes que je vous ai exposés dans le premier et le second de ces sujets que j'ai traités devant vous : un seul péché mortel sépare l'âme de Dieu ; l'âme séparée de Dieu est morte ; et par conséquent il est de toute nécessité que chaque péché mortel commis par nous soit confessé et absous.

Nos fautes vénielles constituent la matière volontaire du sacrement de pénitence. Deux raisons nous montrent combien il est bon de confesser ces fautes. La première, c'est, comme je vous l'ai indiqué, parce que ces péchés véniels peuvent facilement devenir des péchés mortels. Quelquefois, par suite de l'amour propre qui est en nous, nous ne les distinguons pas les uns des autres, et nous considérons simplement comme véniel, ce que Dieu connaît et juge comme mortel : de cette manière, nous commettons des erreurs dangereuses. En outre, pour nous exciter à l'humilité, à notre propre condamnation, au repentir, et par conséquent, pour nous disposer à la grâce de la persévérance, et pour renouveler notre paix avec Dieu, il est bon de nous accuser de tout ce que nous

savons avoir commis, même de plus léger, même de ce qui touche à ces péchés d'omission dont je vous ai parlé tout dernièrement. C'est plus sûr, c'est mieux, et c'est plus salutaire de confesser nos péchés d'omission et de demander à Dieu de nous les pardonner. Néanmoins, il reste absolument vrai que ces fautes, étant vénielles, ne sont pas nécessaires à la confession.

Donc, la matière prochaine signifie l'état du cœur. Si quelqu'un venait s'agenouiller au confessionnal, et s'accuser sans aucun repentir de ses fautes, il commettrait un autre péché. Cet acte serait en soi-même un péché. Il y aurait sacrilège à venir recevoir ce sacrement sans les dispositions voulues, c'est-à-dire sans en être digne ; et celui qui n'aurait aucune douleur de ses péchés, ne serait pas digne du sacrement. Il faut de plus une disposition de la volonté. Si un homme venait demander pardon, lors même qu'il s'accuserait parfaitement bien, mais sans avoir la ferme résolution de ne plus pécher, cet homme commettrait un sacrilège. Par conséquent, le cœur et l'esprit doivent être pénétrés d'un douloureux repentir, et la volonté, décidée à ne plus commettre le péché. Vous direz : Comment un homme peut-il être dans ces dispositions, quand il connaît sa faiblesse et son inconstance ? Voici la réponse : Si un homme a la sincère résolution de ne plus pécher, s'il a conscience de sa propre faiblesse et qu'il en soit

effrayé, c'est une bonne et sincère résolution. Dieu l'acceptera, lors même que dans la suite il lui arriverait de tomber par suite d'une tentation soudaine et imprévue. Au moment voulu, il était parfaitement sincère dans ses dispositions : c'est tout ce que Dieu demande.

Le sacrement de Pénitence a trois effets. Le premier c'est de délier ou d'affranchir l'âme des liens du péché. Nous parlons par métaphore. Lier et délier sont des métaphores. Qu'est-ce qui lie l'âme? Le péché. Et qu'est-ce que le péché? Je vous l'ai dit en commençant : c'est le désaccord ou l'opposition avec la volonté de Dieu. C'est la difformité ou la perversion de la volonté; c'est la paralysie du cœur, l'obscurité de la conscience. Tout cela, c'est le lien du péché, et le sacrement de Pénitence donne la grâce du Saint-Esprit; et c'est l'Esprit Saint de Dieu qui ramène la volonté à Dieu par un changement opéré dans la volonté elle-même.

Le second effet du Sacrement de pénitence, c'est d'infuser la grâce. Voici ce que je veux dire : un homme en état de péché mortel vient pour se confesser sans avoir ni charité, ni amour de Dieu, par la raison bien simple que celui qui est en état de péché mortel n'a plus en lui ni charité, ni amour de Dieu. La charité ou l'amour de Dieu est la vie de l'âme, et s'il avait cette vie, il ne serait pas en état de péché mortel. Le péché mortel éteint la charité et

l'amour de Dieu, et l'âme meurt par le fait même. Ce pécheur, dès lors, quand il vient pour s'accuser lui-même, n'a plus en lui que l'espérance et la foi. Il espère son pardon, et il croit que Dieu le pardonnera si sa confession est bonne. Dans l'acte même de son accusation, quand il reçoit l'absolution, la grâce de la charité lui est rendue ; il renaît à la vie spirituelle ; il est de nouveau uni à Dieu : il possède la foi, l'espérance et la charité, comme au moment de son baptême, comme avant son péché, car le sacrement de pénitence l'a rétabli, comme auparavant dans l'état de grâce.

Enfin, il fait quelque chose de plus : il rétablit l'âme dans sa condition antérieure. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit, il y a quelque temps, que si un homme avait mené une vie de foi, de charité, de piété, de générosité et de bonnes œuvres, et que, dans la suite, il fût tombé dans un péché mortel, tous ces fruits étaient morts sur l'arbre, parce que cet arbre est mort lui-même. Mais quand il est rendu à la grâce, tous ces fruits qui étaient morts revivent aussi avec l'arbre. Les feuilles se déploient de nouveau dans leur tendre fraîcheur, et les fruits mûrissent encore sur les branches. Toutes les actions de la vie passée, qui avaient été frappées à mort et perdues par un seul péché mortel, reviennent à la vie. Au moment où elles sont rendues à la vie, le mérite de chacune d'elles, — et vous vous rappelez ce que c'est que le

mérite : un lien, vous ai-je dit, établi entre l'acte et sa récompense, en vertu de la promesse de Dieu dans la liberté et la souveraineté de sa grâce ; — eh bien ! tout le mérite de ces actions revit en même temps. Et, avec ce mérite, les puissances de l'âme reçoivent une nouvelle force. L'âme en état de péché mortel a perdu la grâce ; sa conscience est aveugle, son oreille sourde, et faible sa volonté. De même que notre divin Sauveur, dans ses miracles, ouvrait les yeux aux aveugles, rendait l'ouïe aux sourds, redressait les pieds des boîteux, redonnait force et vigueur aux membres des paralytiques ; ainsi l'âme, quand l'absolution et la grâce lui rendent la vie au Sacrement de Pénitence, l'âme retrouve toutes ses forces.

Ainsi vous voyez ce que c'est que le Sacrement de Pénitence. C'est la grâce de la pénitence élargie, multipliée, assurée, mise à la portée de tous et offerte toute la journée à la disposition de chacun. Cette grâce qui, dans le commencement, était en un sens à travers le monde entier, est maintenant incorporée, pour ainsi dire dans un sacrement, afin que tous sachent où trouver la Fontaine dans laquelle ils pourront être lavés et purifiés.

3. Je ne veux ajouter que quelques mots. Quand, pour notre plus grand bien, dans la tendresse de son amour et la surabondance de sa grâce pour les pécheurs, notre divin Sauveur institua cet auguste sacrement, il ne mit aucune limite à son efficacité. Il

est pareil à son précieux sang. Il a la vertu et la puissance d'effacer tous les péchés. Il n'y a mis aucune limite, et pourtant il y en a une, comme je vous le montrerai; mais ce n'est point Dieu qui l'a mise. Il n'est pas un péché, de quelque genre qu'il soit, serait-il immense, noir et sombre comme la nuit; aurait-il été plusieurs fois répété; il n'est rien de si invétéré, rien de si détestable aux yeux de Dieu, rien de si mortel pour l'âme de l'homme qui ne puisse trouver son absolution dans le Sacrement de Pénitence. N'allez pas vous imaginer un seul instant que vos péchés sont hors de la portée du pardon. Il n'est pas un homme parmi ceux qui m'entendent, quel que puisse être son péché, s'il revient à Dieu, s'il se repent et s'accuse avec contrition qui ne sera rendu aussi blanc que la neige. Non, il n'est pas une sorte de péché, un nombre de péchés, si multipliés soient-ils, que ne puisse atteindre l'absolution. Lors même qu'un homme, pendant sa vie tout entière, aurait péché jour et nuit, renouvelant sans cesse ses fautes, s'il se repent à son lit de mort, le précieux sang le rendra pur comme la neige. Notre divin Sauveur a dit que « si notre frère pèche contre nous soixante-dix-sept fois sept fois, et même cela en un seul jour, et qu'il revienne et se repente, nous devons le pardonner. (1) S'il parle ainsi, s'il a employé

(1) S. Luc. xvii. 4.

cette forme de langage, c'est pour montrer qu'il n'y a pas de nombre, — qu'il n'y a pas de limite numérique. Il ne peut y avoir qu'une limite morale ; et cette limite morale y est. Mais quelle est-elle ? Je l'ai dit : « Tout péché et tout blasphème sera remis aux hommes, mais le blasphème contre le Saint-Esprit ne leur sera point remis, et il ne sera remis ni en ce siècle ni en l'autre. » (1) Quel est ce blasphème contre le Saint-Esprit ? C'est la résistance à la vérité connue. C'est le refus de la grâce de pénitence. C'est l'outrage fait au distributeur même du pardon et de la vie ; et cela par l'impénitence du pécheur. Le seul péché qui soit hors de la portée de l'absolution, l'unique crime que le Précieux Sang ne puisse absoudre, c'est celui dont on ne se repent pas ; c'est là le seul et unique qui ne saurait être purifié.

Enfin, comme notre divin Sauveur n'a mis aucune limite à son pardon, et comme des bornes n'y sont mises que par l'homme et uniquement par l'impénitence de l'homme, ainsi également, Notre-Seigneur n'a mis à l'obtention de ce pardon que les conditions qu'il ne pouvait s'empêcher d'y mettre sans cesser d'être ce qu'il est, — c'est-à-dire un Dieu de sainteté, de justice, de vérité et de miséricorde. Demander plus, ce serait demander plus que nous ne pouvons faire. Demander moins, ce serait porter atteinte à ses

(1) S. Math. xii. 31.

divines perfections. Le Sacrement de Pénitence n'est pas autre chose que le Précieux Sang, et le pardon du Précieux Sang mis à la portée du pécheur le plus bas, quelque bas qu'il puisse être; car il est à la portée de tous. Les conditions qui sont fixées, sont sont au nombre de quatre.

La première, c'est que nous soyons contrits. Dieu cesserait d'être Dieu, — il cesserait d'être juste, saint et pur, — s'il devait pardonner ceux qui ne se repentiraient pas de leurs fautes, qui garderaient de l'affection pour leurs péchés, qui seraient par conséquent en opposition avec lui, et en opposition avec ses perfections.

En second lieu, nous devons aller à lui. Si l'enfant prodigue était resté dans les régions lointaines, son père n'aurait pas pu se jeter à son cou. Si Marie Madeleine n'avait pas subitement pénétré au milieu du banquet, elle n'aurait pas entendu les paroles de son absolution. Nous devons donc aller à Dieu. Il nous en a fait un ordre. Il a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne va à mon Père, si ce n'est par moi. » (1) Et la voie qu'il a tracée pour que les pécheurs reviennent à lui, est dans l'accusation personnelle au Sacrement de Pénitence.

La troisième condition, quand nous revenons à lui, c'est que nous devons nous accuser en toute

(1) S. Jean. xiv. 6.

honnêteté, en toute vérité et en toute sincérité. Il ne doit y avoir aucune excuse, aucune dissimulation. Nous ne pouvons pas dissimuler notre cœur ; or, Dieu regarde le cœur et non les apparences extérieures. Notre accusation doit être en tout point conforme à la plus stricte vérité. Tout péché mortel, commis depuis notre plus tendre enfance, aussi loin que nous pouvons nous souvenir, doit être accusé une fois ou l'autre, avant qu'on puisse en obtenir le pardon. Ce n'est pas trop exiger du pécheur qu'il vienne déclarer quelle est sa maladie, qu'il montre ses plaies, ses misères et les symptômes de mort qui sont en lui. Le médecin ne demande rien de plus pour le guérir, et il ne peut pas demander moins.

Enfin, il demande de nous une ferme résolution de ne plus pécher, et d'éviter les occasions de pécher : (je parlerai plus tard de ces occasions), c'est-à-dire qu'il exige un ferme changement de la volonté, la rétractation du désaccord qui met la volonté du pécheur en opposition avec la sienne, et une sincère résolution de ne plus l'offenser. Il ne pouvait pas demander moins, et il ne demande pas davantage. Telles sont les quatre conditions : douleur d'avoir offensé Dieu ; retour à lui de la façon qu'il a prescrite : accusation sincère et personnelle ; et ferme résolution de ne plus pécher.

Oh ! pendant que nous le pouvons, prévenons le jour du Jugement. Prévenez-le ce jour qui vient, qui

arrivera aussi inévitablement que le soleil de demain. Il n'est pas loin le jour où le Grand Trône éclatant de blancheur sera dressé dans les airs, et où nous paraîtrons devant notre Juge. Ses yeux, aussi subtils que la flamme, nous pénètreront en tous sens. Non-seulement ses regards, mais ceux de tous les hommes se fixeront sur nous. Les oreilles de tous les hommes entendront ce que l'accusateur dira contre nous en ce jour. Alors, rien de secret; rien de caché dans nos fautes ; rien qui échappe à la connaissance de Dieu, ni à cette multitude rangée autour du Grand Trône.

Que demande-t-il de nous en ce moment? Ce trône si imposant est voilé par sa miséricordieuse bonté. Dans le salutaire sacrement de Pénitence, il se présente comme un juge dépouillé de toutes ces splendeurs propres à nous éblouir et à nous terrifier au dernier jour. Il est là comme le bon Pasteur, comme le bon médecin, comme l'ami des pécheurs, qui est venu « non pour les justes, mais pour appeler les pécheurs au repentir. » Il est là, environné de sa miséricorde. Venez donc à lui, chacun à votre tour. Prévenez ce jour du jugement. Ce que vous confessez maintenant sera effacé et oublié en ce jour terrible. Ce que vous cachez maintenant sera inscrit au livre des souvenirs de Dieu, et sera exposé en pleine lumière en ce jour des grandes assises de l'humanité. Ce n'est pas beaucoup ce qu'il demande de nous, — venir faire un aveu à l'oreille d'un homme qui tient

sa place, — d'un homme qui est enchaîné par un secret sacramentel qu'il ne saurait violer sans commettre un péché mortel, un sacrilège; un secret que jamais prêtre ne trahirait, quand il devrait lui en coûter la vie à l'instant même. Si c'est pénible pour vous, si la honte vous couvre le visage, offrez cette peine et cette honte comme une partie de la pénitence à l'exemple de Marie Madeleine au milieu du banquet. C'est précisément le but que vous devez vous proposer pour que cette peine salutaire soit un remède à votre orgueil. Ne perdez donc point de temps. Non, ne perdez point de temps; prévenez le jour du Jugement, pendant que dure le temps de la grâce.. Venez à lui tel que vous êtes. Ne dites pas : Il faut que j'attende. Ne dites pas : Je ne puis venir avec le fardeau de péchés qui pèse sur moi; je suis trop souillé, trop couvert des pieds à la tête de ces taches qui sont rouges comme du sang. Je ne puis pas venir tel que je suis ; laissez-moi attendre encore un peu. Plus tard, je serai mieux disposé. — Ne raisonnez pas ainsi avec vous-même. Ce sont là les chuchotements de l'ennemi qui désire se mettre entre vous et votre pardon. Venez avec toutes ces iniquités qui vous accablent, seraient-elles plus nombreuses que les cheveux de votre tête, plus noires que la nuit ; seraient-elles sans nombre et sans mesure. Venez bien tel que vous êtes. Si vous aviez une maladie mortelle, attendriez-vous d'aller au médecin que les symptômes de cette

maladie aient presque disparu ? Plus ces symptômes sont intenses et menaçants, plus vous vous hâtez d'aller chercher conseil et guérison. Ne vous dites pas : J'ai le cœur trop endurci ; je n'ai aucune larme : je ne ressens aucune douleur. Comment pourrait-il en être autrement, si vous êtes en état de péché ? C'est le péché qui endurcit le cœur et tarit les larmes. Dans le Sacrement de Pénitence, la grâce de l'Esprit Saint vous donnera et la contrition et le sentiment de la douleur.

N'allez pas dire non plus : Je suis si inconstant ! Si j'étais pardonné aujourd'hui, je retomberai demain. Est-il plus vraisemblable que vous ne tomberez pas demain, parce que vous n'aurez pas été pardonné ? Oh ! non, loin de là. Quels que soient vos crimes, quelque nombreux et graves qu'ils soient, venez avec tous ces crimes, comme la pauvre femme qui toucha le bord de la robe du Sauveur, comme le pauvre prodigue, les pieds nus et couvert de haillons, quand il revint à la maison paternelle. Venez comme vous êtes, et ne perdez point de temps. Le temps et la grâce sont des dons de Dieu ; nous ne savons pas combien de temps ils resteront à notre disposition. En ce moment le Cœur Sacré de Jésus saigne pour vous sur la Croix, supplie pour vous dans le ciel. Le père qui vit de loin venir l'enfant prodigue et qui courut à sa rencontre, est le garant, oui, et la preuve la plus convaincante de ces soupirs, de cet ardent

amour, de ces désirs et de cette soif, avec lesquels Jésus vous attend pour vous pardonner. Toute âme purifiée dans le Précieux Sang est une joie pour le bon Pasteur. Il sait les troubles qu'il y a en vous. Il a vu les aiguillons de votre conscience. Il a vu les hésitations de votre volonté. Il a constaté les bons mouvements qui se produisaient en vous. Il connaît les tentations qui vous arrêtent dans votre retour, et les aspirations par lesquelles vous essayez de monter jusqu'à lui, vos secrets ennuis en présence de votre manque de force et de courage pour vous jeter à ses pieds, et sceller à nouveau la paix avec lui. Il connaît tout cela. Cédez à sa volonté; ne lui résistez pas. Prenez garde de ne point étouffer les inspirations de sa grâce qui sont en vous. Jusques à quand, oui, jusques à quand daignera-t-il vous attendre? Rappelez-vous ses propres paroles: « Il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fera pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » (1)

(1) S. Luc. xv. 7.





CHAPITRE VI

La Tentation

Alors Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable.

(S. Mat. iv. i.)

Le Fils de Dieu est la Sainteté Incarnée et la Vie éternelle. Quand il vint en ce monde pour racheter le genre humain, il se mit, autant que le permettaient ses perfections, en contact intime avec le péché, dans le désert, et avec la mort, sur la Croix. Pendant sa tentation au désert, Jésus a ressenti toute l'amertume du péché, sauf sa culpabilité:

dans sa mort sur la Croix, le Dieu immortel a goûté la mort pour tous les hommes. Or, j'ai pris la tentation de notre divin Sauveur comme le point de départ de nos réflexions actuelles, parce que, en elle-même, elle est une preuve suffisante de ce que je vous affirmais, il y a quelque temps, à savoir, que être tenté n'est pas pécher, et que nombre de personnes, qui sont très éprouvées par la tentation, ne sont pas coupables. Vous vous rappelez que je parlais de la distinction des péchés, quand j'ai dit un mot au sujet des tentations. Il était nécessaire de retenir ce que je disais; autrement, ceux qui sont tentés, et qui sont peut-être affligés de se voir en butte à des tentations habituelles, pourraient perdre courage et commencer à craindre que leurs tentations ne soient des péchés à leur actif. Or, l'exemple de notre divin Sauveur nous montre qu'une personne sans péché peut être soumise à la tentation. Lui, il a souffert la tentation, tout comme il a souffert la mort par amour pour nous. Il a souffert la tentation, pour que, selon l'expression de Saint Paul, « le Grand Pontife que nous avons, ne soit pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses; mais qu'il ait éprouvé comme nous toutes sortes de tentations, hormis le péché; » (1) et pour que, dit encore l'Apôtre, « des souffrances mêmes, par lesquelles il a été tenté,

(1) Hébr. iv. 15.

il tirât la vertu de secourir ceux qui sont aussi tentés. » (1) Il fallait que, par son expérience personnelle, le Fils de Dieu, incarné dans notre humanité, goutât le péché dans toute son amertume, dans toutes ses peines, excepté celle qui lui était impossible, la culpabilité du péché, afin qu'il pût être un Sauveur plein de sympathie pour les pécheurs.

Maintenant il est nécessaire d'observer les distinctions que je vous ai exposées avec tout le soin et toute la précision possibles. Bien qu'il soit incontestable que la tentation n'est pas un péché, il n'en est pas moins vrai que la tentation et le péché se tiennent de très-près : ils ont des points de ressemblance et peuvent être facilement pris l'un pour l'autre. Les tentations sont des occasions de péchés, les tentations deviennent très vite et très facilement des péchés. Pour toutes ces raisons, il est nécessaire de les distinguer très-soigneusement. Quelqu'un d'entre vous me dira peut-être : Je comprends que le Fils de Dieu, s'étant fait homme, fût capable d'être tenté ; mais ceci est bien peu encourageant pour moi ; car toute tentation s'attaquant à son âme sans tache, était à l'instant anéantie, comme des étincelles tombant sur l'eau sont immédiatement éteintes ; mais quand les tentations s'attaquent à moi, les étincelles tombent sur de l'amadou, sur de la cire, sur des feuilles sèches prêtes à s'enflammer. Cette

(1) Ibid. ii. 18.

différence existe, j'en conviens. Les tentations de notre divin Sauveur étaient absolument extérieures ; aucune ne provenait de l'intérieur ; les nôtres, il est vrai, viennent en grande partie du dehors, mais le très-grand nombre, et les pires de toutes, viennent de notre intérieur. Elles naissent de notre propre cœur ; elles sont dans nos pensées, dans nos passions, dans notre tempérament, dans nos facultés, dans notre mémoire : tels sont les réduits et les repaires de nos tentations. Ce sont là les plus dangereuses, et l'exemple de notre divin Sauveur n'offre rien de comparable à ce que nous souffrons.

Or, rien n'est plus certain que ce fait : toutes les épreuves qui peuvent assaillir un homme pendant sa vie, — la maladie, le tourment, les abandons, les douleurs, toutes les croix qui se rencontrent, les pertes, les déceptions, les mauvaises affaires, — tout cela n'est rien en comparaison des douleurs et des amertumes de la tentation. Un homme peut dire : Je serai prêt à supporter toutes ces épreuves. Elles me viennent du dehors ; elles n'ont pas le genre de souffrance qui est propre à la tentation, elles n'ont pas en elles l'amertume du péché. Elles ne viennent pas se placer entre Dieu et moi. Et même, plus mes peines et mes douleurs sont grandes en ce monde, plus elles me mettent en la présence de Dieu. Ce sont des verges et des fouets qui me rapprochent de plus en plus de lui, tandis que les tentations élèvent une

barrière entre lui et moi. Elles m'assaillent et me séparent de lui. Elles sont là, pareilles à un épais nuage suspendu entre moi et la face de Dieu. Elles me font sentir qu'il est impossible que Dieu m'aime, impossible que je puisse être sauvé, impossible que je ne contriste pas toute la journée l'Esprit de Dieu. Je suis semblable à ceux dont parle la Sainte Ecriture, qui font tout pour le mieux, mais qui, malgré tout, ne savent pas s'ils sont dignes d'amour ou de haine. (1)

J'ose dire qu'il n'en est pas un de vous qui ne connaisse et ne sente ce que la Sainte Ecriture appelle « la plaie de son propre cœur. » Cette plaie du cœur pour chacun est le défaut dominant, le péché le plus habituel ou trois ou quatre péchés les plus habituels, tels que l'orgueil, la colère, la susceptibilité du caractère, la jalousie, l'envie, la paresse et tant d'autres défauts que je n'ai pas besoin de nommer. Mon but est de répondre à l'objection des personnes atteintes de cette plaie. Je désire leur montrer et leur prouver qu'il est parfaitement possible qu'un homme, souffrant toute la journée des tentations de ce genre, puisse néanmoins être innocent aux yeux de Dieu ; et que, quelle que soit l'acuité de ces tentations, il puisse très bien rester innocent. Je ne dis pas que ce soit là un cas ordinaire ; mais j'affirme que le cas est possible ; et par conséquent chacun, à condition d'être fidèle aux

(1) Eccles. ix. 1.

règles que j'exposerai plus tard, peut au moins en partie s'appliquer cette consolation.

1. Avant tout, la tentation est inévitable. Tant que nous n'aurons pas dépouillé notre mortalité, tant que la corruptibilité n'aura pas été changée en nous en incorruptibilité, nous serons en butte aux tentations. Etre tenté, c'est tout simplement être homme; et être homme, c'est être tenté. Dans la Sainte Ecriture, au livre de la Genèse, nous lisons que « Dieu tenta Abraham ; » (1) mais dans l'Epître de Saint Jacques il est écrit : « Que nul ne dise lorsqu'il est tenté, que c'est Dieu qui le tente. » (2) Voilà qui semble une contradiction, et pourtant il n'y en a aucune. Le mot *tenté* a une double signification. Il ne veut pas dire nécessairement « tenté pour le mal; il signifie simplement *éprouvé*, — Dieu éprouva Abraham ; — car Dieu nous soumet à l'épreuve, et cela de deux manières. Par sa Providence il nous envoie une variété d'afflictions, de croix, de pertes, de contradictions, par lesquelles il éprouve notre esprit; ou bien, il permet que Satan nous éprouve, comme il lui permit d'éprouver et d'affliger Job. Par conséquent, lorsqu'il est dit que Dieu nous tente, cela veut dire que Dieu nous éprouve. L'autre signification du mot tenter est mauvaise; car toutes les tentations qui

(1) Gen. xxii. 1.
(2) S. Jacq. i. 13.

nous viennent de Satan sont mauvaises en elles-mêmes. Jamais il ne tente un homme pour le porter au bien, à moins que, par accident, un bien ne puisse être l'occasion du mal.

Or, c'est dans ce dernier sens que je veux parler de la tentation, c'est-à-dire de nos tentations pour le mal, de celles qui viennent de Satan. Dieu gouverne même les tentations de Satan pour notre bien, comme je vous le montrerai. Je dis donc que ces tentations sont inévitables, et en voici la raison : depuis le jour où le Dragon et ses anges succombèrent sous les armes de Michel et de ses anges dans le ciel, et que Satan et ses mauvais anges furent précipités sur la terre, depuis ce jour jusqu'à maintenant, une guerre est engagée autour de nous. Rappelez-vous que Satan est un ange créé avec une intelligence, une volonté et une puissance supérieures à celles de l'homme. Il y a quelque chose de satanique dans le mépris et le ridicule avec lesquels les hommes traitent Satan. Je dis satanique, car c'est bien une illusion satanique que celle qui porte les hommes à cesser de le craindre et même à cesser de croire en lui. Il n'est jamais plus complètement maître d'un homme que quand cet homme tourne son existence en ridicule — que quand, comme nous l'entendons répéter de nos jours, les hommes disent : Il n'y a pas de démon. L'homme le plus entièrement sous la puissance du tentateur, c'est celui qui ne croit pas à l'existence de son

ennemi. Cet ennemi rôde jour et nuit autour de lui et il est sous chacun de ses pas. Satan, étant d'une nature angélique, a aussi une intelligence angélique, plus grande que celle de l'homme, toute de ruse et d'habileté. Il est aussi doué d'une volonté angélique, plus puissante que la nôtre et dominée par une malice extraordinaire. Son pouvoir est plus grand que le nôtre, et ce pouvoir s'alimente d'une jalousie constante contre nous qui avons été rachetés par le Précieux Sang de Jésus-Christ. Ce Sang divin n'a pas été répandu pour lui ; et par conséquent il travaille sans relâche, jour et nuit, à la destruction de ceux qui sont les héritiers de la Rédemption.

Nous voyons dans la Sainte Ecriture deux titres donnés à Satan. Notre Seigneur l'appelle « le prince de ce monde. » Nous avons donc tout autour de nous, comme l'atmosphère, ce monde dont il est le prince, et nous sommes, peut-on dire, dans le sanctuaire dont il est le dieu. Car qu'est-ce que le monde ? C'est l'état intellectuel et moral du genre humain sans Dieu, pénétré, obscurci, trompé et corrompu par l'influence de Satan qui façonne ce même monde selon sa malice. C'est pourquoi la Sainte Ecriture déclare que le monde est l'ennemi de Dieu, et un ennemi irréconciliable; que le monde ne pourra jamais s'entendre avec Dieu ; ni Dieu avec le monde; que le monde ne pourra jamais être purifié de ses souillures; que même les eaux du Baptême ne sauvent

du monde que des individus en particulier; que le monde lui-même ne sera jamais sauvé, mais sera consumé par le feu. Monde signifie la transmission du péché dans le genre humain, l'immense corruption de la nature humaine par les péchés de la chair et par les péchés de l'esprit, avec tous leurs mensonges, toute leur impiété, et toute leur malice contre Dieu. C'est là ce qui compose l'atmosphère du monde : en dehors du christianisme, ce monde règne en souverain suprême. Dans le christianisme, il a pénétré de nouveau, comme en un temps de pestilence, et il a, malgré tous nos soins, infesté l'air même de nos demeures. Même parmi les nations baptisées, l'esprit du monde, venant du dehors, et le sol corrompu de la nature humaine le faisant renaître sous nos pas, se renouvelle constamment lui-même. Nous vivons entourés d'une atmosphère qui altère toutes les formes de la vérité. Les illusions s'y présentent de toutes parts aux hommes pour les égarer et les détourner de Dieu et de sa loi. Nous vivons au milieu de ce monde : et, à notre baptême, nous avons renoncé à ce monde, oui, à ce monde et « à toutes ses pompes. » Il a néanmoins une action et une influence continuelle sur chacun de nous. C'est là ce qu'on appelle l'esprit du monde, cet esprit qui s'introduit avec la plus grande subtilité dans le caractère même des gens de bien. C'est encore ce qu'on appelle l'esprit du temps, ce qui signifie la manière spéciale de penser et d'agir

qui domine au temps où nous vivons. Tout autant de redoutables tentations, pleines de dangers et constamment acharnées après nous.

Nous portons donc la tentation avec nous. Chacun de nous a subi les trois blessures de la tache originelle: l'ignorance de l'esprit, le trouble des affections qui par le fait même deviennent des passions, l'inconstance et la faiblesse de la volonté. L'âme a reçu ces trois blessures. Elle n'en reste pas moins sans cesse en mouvement, par la pensée, par la parole et par l'action, si ce n'est pendant les heures de sommeil. Tant que nous sommes en état de veille notre nature est dans une activité incessante, livrée à une perpétuelle anarchie, excepté chez ceux qui, étant guidés par l'Esprit de Dieu, restent sous l'influence de la grâce et en parfait accord avec la vérité. Les pensées, les mouvements, les affections, les passions du cœur sont dans un état d'effervescence perpétuelle, au point de justifier la description de l'Esprit Saint par la bouche du prophète: « Les méchants sont comme une mer agitée, qui ne peut se calmer et dont les flots vont se rompre avec une écume sale et bourbeuse. » (1) De même que la mer arrache la vase sous les abîmes de ses ondes, ainsi la constante activité du cœur met en ébullition les péchés et les passions qu'il recèle dans ses plus

(1) Is. LVII. 20.

intimes profondeurs. Cette peinture s'applique jusqu'à un certain point à chacun de nous. Nous sommes tous dans cet état. Par conséquent les tentations de Satan, les tentations du monde qui nous viennent du dehors, et les tentations de notre pauvre cœur, — ces trois sortes de tentations sont inévitables. Nous ne pouvons pas leur échapper. Chacun de nous est placé entre deux voies : — il y a l'Esprit de Dieu d'un côté, l'esprit de Satan de l'autre ; — entre les deux est l'esprit humain, c'est-à-dire l'âme avec son intelligence, avec son cœur et avec sa volonté. Ces deux esprits, celui de Dieu et celui de Satan, sont sans cesse en lutte autour de nous et à notre sujet. L'esprit de Satan s'efforce de nous pervertir, de nous tromper et de nous conduire à notre ruine ; l'Esprit de Dieu est là toujours pour nous guider, nous fortifier et nous soutenir. Les pensées de Satan se répandent en nous ; mais les lumières de l'Esprit Saint y pénètrent aussi. Parfois nous ne les distinguons pas l'un de l'autre. Il nous arrive de prendre les trompeuses lumières de Satan pour les lumières de la vérité. Nous nous figurons quelquefois que les lumières de la vérité qui nous parviennent ne sont autre chose que des tentations. Puis, nous prenons aussi nos pensées purement humaines pour les pensées et les lumières de Dieu ; et nous nous trompons ainsi nous-mêmes. Nous sommes dans ce perpétuel état de tentation, qui est le sort de tous les hommes.

2. L'universalité de la tentation est absolue ; aucune condition humaine ne saurait y échapper. Prenez, par exemple, les pécheurs qui vivent volontairement dans le péché. Satan les tente. Ils sont constamment en butte à des tentations diaboliques. Mais soyez sûrs qu'ils ne sont pas l'objet principal de ses efforts, et en voici la raison. Ils sont déjà ses serviteurs ; ils font déjà sa volonté ; ils sont déjà conformes à son esprit et ils aiment déjà le mal auquel il les pousse. Satan laisse ses serviteurs accomplir leur œuvre selon ses intentions : ils travaillent en union avec ses mauvais anges. Quand Notre-Seigneur fut tenté dans le désert, ce n'était qu'un soulèvement du voile ; ce n'était que l'accomplissement visible de ce qui se passe invisiblement, à toute heure et à tout instant, autour de nous. « Nous avons à combattre, dit l'Apôtre, non contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes du monde, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air ; » (1) c'est-à-dire avec toute la hiérarchie des anges déchus qui nous environnent. Ils se confondent avec les hommes mauvais et pervers : ces suppôts du mal et de la perversion se sont unis à ceux qui leur ressemblent. Satan les laisse tranquilles : ils accomplissent son œuvre. Le blasphémateur n'est pas tenté de blasphémer.

(1) Ephés. vi. 12.

Pourquoi le serait-il? Il blasphème déjà. L'incrédule n'est pas tenté de renoncer à sa foi; — il l'a déjà perdue. Le moqueur n'est pas tenté de tourner la vérité en ridicule; il le fait déjà assez, même pour satisfaire « le prince de ce monde » Je pourrais continuer ainsi pour chaque espèce de péché. Ils sont devenus membres du « mystère d'iniquité. » (1) De même que les fidèles enfants de Dieu sont membres du Christ, que l'âme, la volonté et l'esprit de Jésus-Christ habitent en eux, et que, membres vivants du corps mystique du Christ, ils sont unis à leur divin Chef; de même aussi les méchants et les pécheurs ont en eux l'âme, l'esprit, la volonté et la malice de Satan. Ils sont membres de Satan, membres de son corps mystique, et ils sont unis au chef diabolique dont ils suivent la direction.

Ce n'est pas tout. Si l'un d'eux cherche à revenir à Dieu, il devient l'objet d'une double tentation. Satan s'attache à la suite de tout déserteur qui abandonne son camp. Il le poursuit avec une intensité de malice toujours grandissante. Il multiplie toutes ses tentations. Il redouble la puissance et l'action de celles qui causèrent ses chutes précédentes, dès qu'il s'efforce de leur résister ou de s'y soustraire. Il ne lui laisse ni repos ni trêve. Si vous avez essayé de rompre avec un défaut, vous avez trouvé, j'en suis sûr, que vous étiez

(1) Thessal. ii. 7.

plus tentés par rapport à ce défaut, du moment même que vous avez commencé à le maîtriser. Faut-il vous en dire la raison? Jusque-là, vous nagiez en suivant le courant; mais dès que vous avez essayé de triompher de ce défaut, vous avez dû remonter ce courant dont la force s'opposait à vos efforts. En d'autres termes, jusqu'au moment où vous avez rompu avec le péché, vous alliez au-devant de la tentation; alors, vous vous êtes trouvés en face de la tentation dans toute sa force et pareille aux flots impétueux d'un fleuve; en face d'un courant dont la force est doublée par le tentateur.

Il n'est pas seulement très fort dans ses tentations, il est encore très-subtil. Quand vous renoncez à une sorte de péchés, il vous laisse parfaitement tranquille sur ce point: mais il vous tentera sur un autre et vous portera à commettre des fautes toutes différentes des premières. Comme, par exemple, si un homme a été porté à des péchés grossiers et qu'il se soit corrigé, il se verra tenté de commettre des péchés spirituels qui, en précipitant sa ruine, le ramèneront au point où il en était. Soyez sûr que si vous commencez à vous mortifier au sujet d'un défaut tel que la gourmandise, et que vous vous en soyez rendu maître, pour vous donner un exemple, vous vous sentirez poussé vers quelque faute spirituelle, telle que la colère, la mauvaise humeur, ou peut-être la vaine gloire. Qu'importe quelle que soit la faute? Il

y a sept péchés capitaux ; on peut dire que trois sont des péchés du corps et quatre des péchés de l'âme. Mais tous précipitent l'âme en enfer. Et si on périt par un péché spirituel, on est aussi incontestablement condamné à la mort éternelle, que si on périt par les fautes les plus grossières de la chair. La subtilité de Satan ne l'ignore pas, et il s'attache aux pas de quiconque s'éloigne de lui. Tous ceux qui lui tournent le dos et s'efforcent de ramener leur âme à Dieu sont l'objet plus direct de ses tentations.

Même ceux que nous appelons des serviteurs de Dieu, ceux qui ont sincèrement rompu avec Satan et qui sont confirmés dans une vie de foi et de piété, même ceux-là sont sujets à des tentations particulières. Par exemple, quand Satan voit une âme échapper à ses mains et se soustraire à l'empire des grossiers péchés du corps, il se transforme en ange de lumière. Il n'ignore pas que des formes trop grossières de tentation n'auraient plus de pouvoir, qu'elles ne seraient plus pour cette âme qu'une cause de dégoût et d'effroi et ne seraient plus aptes qu'à l'éloigner davantage de lui. Par conséquent il se voile sous les traits d'un ange de lumière. Il se présente comme un messager de paix, un prédicateur de justice et un docteur de pureté. Il stimule, il excite les imprudents à viser aux perfections de la pénitence, aux perfections de la prière et aux mystérieuses hauteurs de la vie spirituelle, dont nous voyons des traits dans

la vie des saints, mais qui sont encore bien loin de la portée de ceux qui commencent à servir Dieu. Néanmoins, il y a là de quoi tourner la tête et donner naissance à la vanité, de quoi détourner des personnes de l'humble pratique du devoir quotidien, les faire tendre et monter jusqu'à des sphères élevées. Leur tête ne sera pas assez solide pour s'y maintenir et à la fin elles tomberont par suite d'une ébriété spirituelle. Il en est de même pour ceux qui ont brisé avec lui et qu'il porte à critiquer les autres. Lorsqu'ils ont assez de lumière pour connaître leurs propres défauts et que leurs yeux ont appris à discerner le péché, l'usage qu'ils font des lumières reçues, consiste souvent à diriger leurs regards avec empressement à la découverte des défauts de leur prochain. En portant au dehors ces regards qui ne devraient être fixés que sur eux-mêmes, ils s'égarent, voient et critiquent les défauts des autres, commettent sans cesse des jugements téméraires dans leur cœur, et très-souvent leur langue se rend coupable de péchés de médisance ou de calomnie.

Il y a une autre tentation qui s'attaque même à ceux qui ont déjà fait des progrès considérables dans la voie de la perfection. Les auteurs spirituels nous parlent d'une tentation qu'ils appellent la tempête au port. Voici ce qu'ils entendent. Un vaisseau, après avoir traversé des mers orageuses, arrive enfin au port. Il est là qui repose paisiblement sur ses ancres:

eh bien! il peut encore sombrer, victime de la foudre ou d'une brusque rafale. Ainsi peuvent finir par causer notre naufrage l'orgueil spirituel, l'amour propre et la vaine gloire que nous inspirent nos prétendues perfections. Se regarder avec complaisance; lire la vie des Saints au point de se croire soi-même parvenu à la sainteté; remplir son esprit d'imaginations exagérées et forcées; puis, se les appliquer à soi-même; rêver qu'on a en réalité atteint un état qu'on aime à se représenter et qu'il y a une auréole, une couronne de lumière suspendue sur sa tête, c'est plus qu'il n'en faut pour éloigner une âme de Dieu. Ces imaginations et ces illusions dont la source est un profond amour-propre et une profonde ignorance de soi-même, troubleront la tête et la conscience même de ces personnes qui auront échappé à des fautes plus grossières, et les rendront semblables à Simon le Pharisien qui, aveugle sur ses propres défauts, et critique de ceux des autres, était, en comparaison de la pauvre Marie Madeleine, un pécheur aux yeux de Notre-Seigneur; ou bien encore, semblables au Pharisien dans le Temple, qui, après avoir remercié Dieu de ce qu'il n'était point comme les autres hommes, s'en alla dans sa maison sans être justifié comme le pauvre Publicain. Nous voyons donc que les tentations sont inévitables et universelles: que vous soyez simplement des pénitents, ou que vous soyez déjà sur le chemin de la sainteté, ne vous attendez pas à y échapper.

Rappelez-vous donc, comme dit l'Apôtre, que « vous n'avez eu jusqu'ici que des tentations humaines, et que Dieu est fidèle, il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces; mais il vous fera tirer avantage de la tentation même, afin que vous puissiez persévérer. » (1) Jamais la tentation ne forme un cercle parfait et sans issue. Si le cercle était complet, il n'y aurait pas moyen d'en sortir. Dieu ne permet jamais qu'il en soit ainsi: il y a toujours une porte de sortie, une ouverture par laquelle l'âme peut s'échapper en sûreté.

3. Il est encore une autre raison qui fait que la tentation n'est pas un péché. Quelle que soit la force d'une tentation, qu'elle vous pousse à des péchés mortels ou à des fautes plus légères, peu importe; cette tentation ne vous sera pas imputée à péché, si vous n'y donnez pas un consentement volontaire. C'est la porte de sortie qui est toujours ouverte, l'issue certaine et incontestable par laquelle toute âme peut s'échapper, même d'une fournaise, seraitelle chauffée à en devenir incandescente. Vous vous rappelez ce que nous avons établi, il y a quelque temps, comme la condition essentielle du péché: c'est un acte mauvais contraire à la volonté de Dieu, avec la connaissance de l'intelligence, avec le consentement de la volonté, et avec la conscience de ce que l'on fait. Or, cette règle fera précisément la distinction

(1) Cor. x. 13.

entre le péché et la tentation, Saint Paul, au septième chapitre de son Epitre aux Romains, dit ces paroles : « Je n'approuve pas ce que je fais, parce que je ne fais pas le bien que je veux ; mais je fais le mal que hais. Or, si je fais ce que je ne veux pas, je consens à la loi, parce qu'elle est bonne. Et ainsi ce n'est plus moi qui fais ce mal ; mais c'est le péché qui habite en moi. Car je sais que le bien ne se trouve pas en moi, c'est-à-dire dans ma chair, parce que je trouve en moi la volonté de faire le bien : mais je ne trouve point le moyen de l'accomplir. Car je ne fais pas le bien que je veux ; mais je fais le mal que je ne veux pas. Si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le fais, mais c'est le péché qui habite en moi. » (1) Il distingue donc entre le péché inhérent à sa nature et lui-même. Il dit : « Ce n'est plus moi. » Pourquoi n'est-ce plus lui ? Parce que sa volonté n'a aucune action, aucune part dans cette tendance intérieure à commettre le péché.

On peut donc distinguer, dans nos actions, celles qui sont volontaires et celles qui ne le sont pas ou qui sont, comme l'on dit, indélibérées. Cette distinction nous donnera précisément la clef des principes que je vous expose. Un acte délibéré, où il y a péché, est celui que j'ai décrit, — avec connaissance, consentement et conscience. L'acte non délibéré est

(1) Rom. vii. 15. 20.

celui auquel manquent ces trois éléments. Mais comment est-ce possible ? me direz-vous. C'est très-possible. Quand nous sommes dehors, en plein soleil, nous sentons la chaleur sans qu'il y ait aucun acte de notre part. Si le vent est froid, nous sommes frileux, sans que notre volonté y soit pour rien. Tout autour de nous, et tant que le jour est long, les objets extérieurs remplissent nos yeux, et pourtant nous ne pouvons fixer notre vue que sur une seule chose à la fois. Nous voyons mille objets, et cependant nous ne pouvons en fixer qu'un seul. Celui-ci, nous le voyons par un acte de notre volonté ; mais tous les autres ne frappent notre vue que d'une manière passive. Nous marchons à travers les rues, nous entendons une foule de paroles que nous n'écoutons pas ; — nous en saisissons le sens à mesure qu'elles frappent notre oreille qni n'est que passive. Ce sont là tout autant d'actes que je pourrais appeler indélibérés. La volonté n'y a aucune action ; et nous ne pouvons pas plus nous empêcher de voir et d'entendre que de sentir le froid ou la chaleur. Les pensées qui sont en nous sont mises en activité ; et les pensées s'associent et se mêlent à d'autres. Le souvenir est ranimé et refait naître les images du passé. L'imagination y ajoute d'autres idées. — Cette marche se continue à toutes les heures ; car il est parfaitement vrai que notre esprit n'est jamais inactif. Eh ! oui, même pendant notre sommeil, nous rêvons. C'est une raison de

croire que, lors même qu'il y a suspension complète dans l'action du corps, cette suspension n'existe pas dans l'esprit. Or, une grande partie de ces actions mentales peuvent assurément devenir coupables, si nous y consentons. Mais il ne saurait y avoir aucun péché, si nous n'y donnons pas notre consentement. Et en voici la raison.

La volonté, comme je l'ai déjà dit, est l'appétit rationnel de l'âme. Elle n'est autre chose que le désir qui est en nous, dirigé par la raison, et qui choisit et décide ce que nous voulons obtenir. Mais en même temps que la volonté et avec elle, il y a avant tout un cercle d'affections qui, telles que Dieu les a créées, étaient toutes pures. A côté des affections, se trouvent les passions qui, blessées qu'elles ont été par le péché, ont toutes quelque chose de désordonné. Avec les passions viennent les sens, — la vue et l'ouïe, le goût et le toucher; — ce sont les canaux par lesquels entre le péché. Le Prophète dit: « La mort s'introduit par les fenêtres. » (1) Les auteurs spirituels interprètent ces paroles du péché qui fait son entrée en nous par les sens, — par les yeux, par les oreilles, — qui sont comme les fenêtres toujours ouvertes de l'âme. Satan n'a absolument pas le pouvoir d'entrer dans notre âme contre notre volonté. Le Saint-Esprit peut entrer dans l'âme, parce qu'il en est le créateur,

(1) Jér. ix. 21.

et que l'Esprit incréé de Dieu pénètre toutes les créatures. Il est celui qui fouille les replis du cœur, parce qu'il pénètre le cœur tout entier. Il le connaît entièrement, parce qu'il est présent dans toutes ses parties. Mais Satan ne peut pas s'introduire dans le cœur comme le Saint-Esprit. Tout ce qu'il lui est possible de faire, c'est de se tenir au-dehors, veillant aux fenêtres, et de lancer à l'intérieur « ses flèches de feu. » (1) Ces flèches de feu sont les tentations qui s'introduisent par les sens, tombent sur les passions, et, en les enflammant, troublent les affections, et par elles atteignent la volonté. Mais si la volonté ne consent pas, la présence de la tentation, quelque forte et intense qu'elle soit, ne sera pas un péché.

De sorte que le moyen de s'assurer si une tentation est un péché, c'est de se demander : L'ai-je bien accueillie ? Lui ai-je ouvert la porte ? Ai-je laissé la fenêtre s'ouvrir à son approche ? L'ai-je engagée à entrer et à rester ? Ou avez-vous dit : « Le Seigneur te repousse, — retire-toi, Satan ? » Comment avez-vous reçu ces tentations ? Quand les flèches enflammées ont été jetées par la fenêtre, les avez-vous foulées aux pieds, ou les avez-vous laissé prendre feu, jusqu'à ce que, par l'œil, par l'oreille, par le souvenir et par l'imagination, l'incendie se soit déclaré ? Vous sentez comme si quelque chose vous avait touché et ému :

(1) Ephés. vi. 16.

qu'est-ce, par exemple, qu'un accès de colère, sinon une étincelle qui tombe sur nous à l'improviste, et qui vient sans que nous ayons eu le temps de réfléchir? Une réponse désobligeante, un geste insolent, quelque chose qui provoque la passion naturelle de la colère, déterminera aussitôt un emportement chez nous. Telle est notre nature : nous ne pouvons pas l'éviter. De même qu'en frappant une pierre vous faites jaillir une étincelle ; ainsi, heurtez la nature humaine, et la colère répond immédiatement. Cette première émotion de la colère n'est pas un péché. Elle en devient un, si je réfléchis, si je lui fais bon accueil, si je dis : Oh ! c'est bien à propos; c'est ce que je voulais : j'avais besoin de me fâcher. Si vous jetez du combustible sur la flamme, en pensant à l'offense qui a été commise envers vous, et si vous attisez le feu au point de lui donner plus d'intensité, son œuvre devient alors la vôtre et vous êtes coupable. Je pourrais vous donner d'autres exemples : vous en trouverez vous-mêmes, car on peut faire une application semblable à chacun des sept péchés capitaux. Je ne vous en donne qu'un, pour gagner du temps, puis, il est préférable que vous trouviez ces exemples vous-mêmes.

Une autre pierre de touche qui vous montrera si la tentation est un péché ou non : la venue de cette tentation vous cause-t-elle du plaisir ou de la peine? Vous trouvez-vous satisfait d'avoir été excité à un sentiment de colère, ou éprouvez-vous une peine sensible de voir que vous avez perdu votre calme?

Si c'est du plaisir que vous ressentez, alors, très sûrement vous avez consenti ; si c'est de la peine, il est incontestable que ce mouvement a été contraire à votre volonté. Vous savez qu'il est opposé à la loi de Dieu, aux exemples de Jésus-Christ ; vous sentez qu'il n'est point conforme à sa douceur, à sa charité, à son amour, à sa compassion, et à sa générosité ; et, intérieurement vous éprouvez de la tristesse et de l'ennui de voir que vous lui êtes si peu semblable. Vous savez, je dirai encore, que ce mouvement est contraire à la sainteté de Dieu et à la pureté de votre âme ; dès lors, vous n'avez que de la haine pour cette tentation à sa première approche. Vous la combattez ; vous la rejetez ; vous priez Dieu de repousser la présence du tentateur et de le terrasser à vos pieds : dans ce cas, vous pouvez vous livrer à la satisfaction de croire qu'il n'y a eu là qu'une tentation et non un péché.

Je ne m'arrêterai pas à vous dire qu'il ne peut y avoir là une certaine adhésion de votre volonté, un certain contact intérieur, pour ainsi dire, qui vous met un instant en danger: l'exemple du premier Adam, qui était innocent au moment où il fut tenté ; et celui du second, qui était Dieu, sont pour nous des preuves que de violentes tentations, que nous détestons, peuvent assaillir des personnes innocentes.

4. Dieu se sert de toutes les innombrables tentations de la vie dans un double but : d'abord, afin de nous éprouver, comme je l'ai dit, pour augmenter nos

mérites, et par conséquent notre récompense ; puis, pour sanctifier les âmes. C'est dans les tentations elles-mêmes que Dieu a établi l'école de la sanctification. A propos du premier point, vous comprenez ce que c'est que le mérite. Nous avons eu soin de distinguer et de définir avec toute la précision possible ce que signifie ce mot. Il ne veut pas dire que, en tant que créatures, nous avons droit d'exiger quelque chose des mains de Dieu ; mais que Dieu a promis que, en vertu de sa grâce souveraine, il attacherait une certaine récompense à certaines actions. Eh bien ! un homme éprouve des tentations contre la colère, l'ambition, le mensonge, ou contre tout autre vice que vous voudrez ; s'il résiste à ces tentations, comme un bon soldat de Jésus-Christ, il se montre fidèle et intrépide dans la lutte. S'il résiste aux tentations de paresse, de complaisance en soi-même, de sensualité, qui sont communes chez les personnes molles, il se montre un enfant de Dieu et un ami fidèle de son divin ami. Il montre que ni frayeur ni corruption ne lui feront violer ses serments de fidélité : par conséquent, tout acte de résistance à la tentation est avant tout un acte de foi. Cette résistance est soutenue par des motifs de foi ; elle est soutenue parce que nous apprécions la bonté et l'amour de Dieu. Nous faisons un choix réfléchi entre Dieu et la tentation ; nous mettons hardiment le pied sur la tentation afin de nous attacher plus fermement à Dieu.

Tout acte de résistance à la tentation est digne de mérite et de récompense aux yeux de Dieu; et plus on est tenté, plus on a de mérite, si on est fidèle à résister. De sorte que la vie en butte aux tentations les plus fréquentes et les plus fortes, est, pour celui qui persévère, une cause de mérites de plus en plus grands devant Dieu, et d'une récompense de plus en plus riche pour la vie éternelle. Toute résistance de ce genre à la tentation est un acte d'amour de Dieu. Lors même que nous ne disons rien, de nos actions s'échappe pour ainsi dire constamment ce cri : O mon Dieu, par amour pour vous, j'aimerais mieux mourir que de faire telle chose! Chaque fois que nous agissons ainsi, Dieu l'accueille comme un acte d'amour envers lui. Il nous connaît comme Notre-Seigneur connaissait Pierre quand celui-ci disait : « Seigneur, vous connaissez tout; vous savez que je vous aime. » (1) De plus, c'est un acte de mortification. Nous nous mortifions en agissant de la sorte; et quand nous nous mortifions, nous faisons un acte agréable aux yeux de Dieu. C'est l'esprit de la Croix, c'est un crucifiement intérieur de la chair, de ses affections et de ses concupiscences, et c'est le signe d'un vrai chrétien. Ainsi comme j'ai eu l'occasion de le dire, bien qu'un homme marche à travers la fournaise des tentations de toute sorte, s'il y résiste,

(1) S. Jean. xvi. 15.

il accomplit des actes de foi, d'amour et de mortification ; actes qui se renouvellent toute la journée, qui augmentent ses mérites devant Dieu, et la récompense qui lui est réservée dans le ciel.

5. Un autre effet, c'est que Dieu se sert des tentations mêmes comme moyen de notre sanctification. Vous vous rappelez les paroles de Saint Paul : « De peur que la grandeur de mes révélations ne me causât de l'élèvement, Dieu a permis que je ressentisse dans ma chair un aiguillon qui est l'ange de Satan, pour me donner des soufflets. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur, afin que cet ange de Satan se retirât de moi. Et le Seigneur m'a répondu : Ma grâce vous suffit : car ma puissance se fait plus voir dans la faiblesse. » (1) Ce qui veut dire que Dieu se servait de ses tentations pour le faire avancer dans la voie de la sainteté. D'abord, il nous humilie par les tentations. Rien ne nous donne davantage la connaissance de nous-mêmes. Tant qu'un homme n'a pas été éprouvé, on ne sait pas ce qu'il y a en lui. C'est même un vieil axiome. Tant qu'un homme n'a pas été éprouvé par la tentation, il ne se connaît pas lui-même. Avant d'avoir passé par cette épreuve, il ne sait pas comment il se comportera dans certaines circonstances qui le sortiraient de la vie ordinaire. Un homme se croit loin des atteintes de l'orgueil : laissez-le se

(1) II. Cor. xii. 79.

trouver supérieur à ses voisins ; il croit qu'il n'y a aucun danger pour lui de tomber dans l'avarice : laissez-le arriver à une richesse inattendue, il se figure qu'il ne risque pas d'être en butte à des tentations particulières : qu'un jour il en soit assailli, — il apprendra alors à se connaître. Tel qui se figure que jamais mensonge ne pourrait sortir de sa bouche, est surpris tout d'un coup — voilà une brêche faite à sa sincérité.

Oui, la tentation nous apprend à connaître ce que nous sommes. Elle jette une lumière sur notre cœur, et nous voyons que devant Dieu nous sommes tachés et souillés, victimes d'affections et de passions troublées, d'égarements dans la volonté et de ténèbres dans l'intelligence. Et quand nous arrivons à faire cette découverte, comme tombent les rêves hautains de notre vaine gloriole ! Elle est bien désagréable, cette découverte ; mais elle est aussi très-salutaire. Rien de plus utile pour un homme que de reconnaître que son inconstance est si grande, qu'il ne peut pas se fier à lui-même. Lorsqu'il a acquis cette conviction, — qu'il ne peut pas se fier à lui-même, — il en vient alors à reconnaître combien il a besoin de la grâce de Dieu : il ne le reconnaît pas avant. Nous lisons dans la vie de Saint Philippe de Néri, deux passages très instructifs. Nous voyons dans l'un qu'il avait l'habitude de dire : « O mon Dieu, tenez bien votre main sur ma tête ; car si vous m'abandonnez, je

m'éloignerai de vous et je vous ferai toute sorte de mal. La blessure de votre côté est grande, mais je l'élargirai encore. » Tel est le sentiment qu'il avait de son inconstance et de sa faiblesse naturelle que, sans la grâce de l'Esprit Saint pour le sanctifier et le soutenir, il se savait incapable de se tenir debout ; et que, s'il tombait, il ne savait pas jusqu'où il pourrait aller. Cette pensée le domina toute sa vie ; au point que dans une maladie où on le crut près de mourir, il priait Dieu de le guérir afin de pouvoir faire un peu plus de bien avant sa mort. Il fut guéri ; mais quelques années après il retomba gravement malade. Tous croyaient sa fin prochaine. Quelle fut alors sa prière ? « O mon Dieu, prenez-moi pour que je ne puisse plus faire du mal ! » Il avait appris à se connaître intimement. Les tentations et les épreuves lui avaient fait comprendre sa propre nature : aux yeux de Dieu il devenait chaque jour plus humble et plus saint.

Dieu se sert encore des tentations pour nous châtier. Car, neuf fois sur dix, les tentations qui nous assiègent ne sont que les effets et les conséquences des défauts et des fautes de notre vie passée. Dieu tire parti des péchés et des fautes dont nous nous sommes rendus coupables dans nos années passées, — dans notre enfance et dans notre jeunesse, — pour nous punir et nous humilier, dans un âge plus avancé et dans notre vieillesse. Par là, il rappelle à notre souvenir des choses que nous aurions pu oublier.

Enfin, les tentations sont pour lui un moyen d'éveiller et d'exciter dans notre cœur la haine du péché ; et rien ne nous fait plus détester le péché. Quand une fois nous avons complètement brisé avec le péché, et que, consciencieusement, nous ne sommes plus coupables, alors, tout ce que le péché a de détestable, de hideux, de noir et de repoussant, se grave d'une manière de plus en plus effrayante en nous, à mesure que nous avançons dans la vie. Aux yeux de qui le péché est-il le plus détestable ? Est-ce aux yeux du pécheur ou aux yeux de Dieu ? Plus nous sommes libres du péché, plus grande est l'horreur que nous en concevons. La mesure des progrès que nous faisons dans la lumière et la grâce, dans la pureté et la sanctification, est celle de la haine que le péché nous inspire. Et alors, plus la tentation nous assiège violemment, mieux nous apprenons à connaître tout ce que le péché peut avoir d'odieux.

Nous commençons par détester le péché en lui-même; mais nous ne nous bornons pas à cette détestation abstraite. Nous en venons bientôt à détester ce que nous fûmes jadis. Nous nous souvenons de ce que nous avons été ; nous nous rappelons ce que furent notre enfance et notre jeunesse : tout cela est devant nous. Le soleil ne donne pas à la photographie une ressemblance aussi exacte et aussi précise que celle que la conscience, éclairée par l'Esprit-Saint, nous

présente de notre vie passée. Quand nous voyons quel était notre état avant que la grâce de Dieu nous eût convertis, toute la noirceur, toute la multitude, toute la perversité et toute l'ingratitude des péchés que nous avons commis ; — quand tout cela est présent à nos yeux, que nous voyons notre passé, le caractère dont nous étions revêtus, et qui est là, pareil à un portrait suspendu au mur et tracé dans toute sa laideur par le crayon de l'Esprit-Saint, alors, nous nous haïssons nous-mêmes. Nous haïssons ce que nous fûmes ; nous haïssons tout ce qui nous le rappelle, — les lieux, les personnes, les souvenirs, les témoignages, — en un mot, tout ce qui y fut associé. Eh ! oui, les chants, les tableaux, les peintures, les objets qui ont frappé nos regards, les livres, les histoires, les poèmes, les amitiés dont les chuchotements ont précipité notre âme dans les ténèbres de l'abîme, — tout cela est détestable. Nous allons plus loin encore. Notre personne même, notre état actuel, si plein d'imperfections, nous le détestons aussi. Plus lumineuse devient en la présence de Dieu la vue que nous avons de nous-mêmes, plus humble aussi est ce sentiment d'horreur personnelle qui, aux yeux de Dieu, est la marque d'un vrai pénitent.

Dans tout cela je vous ai donné le moyen de distinguer le péché d'avec la tentation. Je dis avec confiance que pour quiconque peut considérer son passé et son présent, avec ce sentiment de détestation, de peine et d'humilité ; pour celui-là, dis-je, il est

permis de se consoler par la conviction que, quelles que soient les tentations qui l'assiègent du dehors, le péché n'a pas prise en lui, si son cœur et sa volonté sont fermement et sincèrement opposés à ces tentations. « Ce n'est pas moi, mais c'est le péché qui habite en moi. » (1) Puis, je vous en ai donné les raisons : la tentation est inévitable, la tentation est universelle, la tentation à laquelle on ne consent point n'est pas un péché, la tentation à laquelle on résiste est une perpétuelle augmentation de mérites, et la tentation vaincue est pour nous un continuel accroissement de sainteté.

Il ne me reste maintenant que deux simples conseils à ajouter. Tout cela est vrai, mais à deux conditions. L'une, c'est que nous évitions les occasions du péché. Vous savez ce que ce mot signifie. Il y a une différence entre la tentation et l'occasion du péché. Une tentation c'est un danger de pécher, danger positif, présent à l'instant même. L'occasion de pécher peut être quelque chose de licite en soi, mais qui peut nous conduire au danger de pécher. Les occasions peuvent être parfois des choses absolument licites, des choses innocentes qui, semblables à des sentiers glissants, trompent nos pas et amènent une chute.

Trois raisons nous obligent à éviter les occasions du péché. Voici la première. Nul ne peut, agenouillé au pied du crucifix, faire une bonne confession, ou

(1) Rom. vii. 17.

échapper au danger d'une confession sacrilège ; et nul ne peut recevoir une absolution valide, si, en même temps qu'il accuse ses péchés, il ne prend une résolution ferme, sincère, inébranlable, d'éviter ces péchés et tout ce qui y conduit. S'il n'a pas la volonté arrêtée de fuir les occasions qui, dans le passé, l'ont entraîné à pécher, et de ne plus commettre ces péchés mêmes dont il demande l'absolution en présence de Dieu, il est absolument certain qu'il n'a pas la contrition nécessaire des fautes qu'il a commises.

Or il y a deux sortes d'occasions : celles qu'on appelle nécessaires et celles qu'on appelle volontaires. Voici qui vous fera comprendre cette distinction. Je suppose pour un instant que quelqu'un d'entre vous a des tentations contre la foi, — j'ai confiance que, grâce à Dieu, personne de vous n'en est là ; — mais laissez-moi supposer la chose comme possible. Vous avez un frère qui vit dans la même maison que vous, et qui, malheureusement, est un incrédule. Il vous expose toutes sortes de raisonnements infidèles, de doutes rationalistes contre la révélation de Dieu. Vous ne pouvez pas quitter votre maison, — vous ne pouvez pas l'en chasser, — il y est. Vous êtes obligé d'habiter avec lui. C'est une occasion de tentation pour vous, et c'est peut-être une occasion de péché. Vous ne pouvez pas vous en débarrasser ; — elle est nécessaire, — elle demeure là, — elle échappe à tout pouvoir et à tout contrôle de votre part. Dieu ne vous demandera pas compte de ce que, dans ces

circonstances, vous n'abandonnez pas votre maison. Mais si volontairement et de votre propre chef, vous cherchez à amener cette personne à parler sur ces matières, c'est un acte volontaire de votre part. Si vous faites ainsi, vous êtes responsable. Et si vous ne formez pas la ferme résolution de ne pas agir de la sorte, vous ne pouvez pas recevoir l'absolution de vos péchés de doute contre la foi, de ces péchés dans lesquels vous vous êtes jeté de plein gré. Je vous donne cet exemple. Faites l'application en vous-même à toute espèce de péchés et de tentations. Je ne veux pas entrer dans des détails; mais vous savez très-bien qu'il vous est facile d'appliquer cet exemple à tout autre genre. Il est donc nécessaire, pour que vous soyez validement absous, que vous ayez la ferme résolution d'éviter toute occasion volontaire de pécher.

En second lieu, une partie de la réparation due à notre divin Sauveur que vous avez offensé, exige que vous ne vous laissiez pas entraîner de nouveau dans les mêmes occasions. La réparation que vous lui devez, après qu'il vous a purifié dans son Précieux Sang, vous impose l'obligation de résister généreusement, et d'éviter avec soin ces circonstances et ces occasions qui vous l'avaient fait offenser. Nous lisons aux livres des Actes que les chrétiens d'Ephèse étaient adonnés à ce qu'on appelait « des arts curieux, » (1) aux

(1) Actes. xix. 19.

augures, à la magie, à la superstition et choses semblables. Une fois éclairés par la foi, ils apportèrent leurs livres et les brûlèrent sur la place publique. Les habitants de Milan, après une mission, réunirent leurs livres de romans et de poésies, tous leurs mauvais livres et mauvais tableaux, les masques, les vêtements qu'ils mettaient dans les mascarades, les instruments de musique qui servaient à leurs folles vanités, les ornements dont ils se paraient aux jours de luxe et de parade, une foule d'autres choses, les cartes, les dès, tous les appareils de jeu et de perte de temps, tout ce qui avait été pour eux une cause de tentations ; — ils apportèrent tout sur la place du Dôme, et en firent un immense feu de joie. Je n'ai pas l'intention de vous demander de faire un feu de joie dans les rues de Londres ; mais ce que firent en réalité les Milanais, chacun de vous pourrait le faire dans son esprit et dans son cœur. Vous savez, et vous trouverez facilement, les choses qui ont été pour vous la cause et l'occasion du péché, non seulement en action, mais aussi en parole, en pensée et en imagination. Abandonnez toutes ces choses ; — n'ayez plus rien de commun avec elles ; — rejetez-les loin de vous ; — ne leur accordez même plus un regard ; — mettez-les sous vos pieds. Et alors, si vos tentations reviennent, vous pouvez lever les yeux avec confiance vers votre Père céleste et vers votre divin Maître. Vous pouvez vous rassurer par la pensée que le retour de ces tentations

est un châtiment et une humiliation, et non une nouvelle faute pour vous. Je ne veux pas entrer dans les détails ; cela me conduirait à des développements qu'il vaut mieux éviter. Il est toujours préférable de donner les règles et les principes : les hommes d'un esprit mûr, les personnes d'une foi chrétienne, en feront l'application. J'indiquerai seulement quelques-unes de ces occasions.

Je demande d'abord, quel argent ne dépensez-vous pas, dans votre alimentation, pour l'inutile satisfaction du palais ? Quelle délicatesse, quels soins, pour flatter le goût, ne trouve-t-on pas même chez des personnes où on serait loin de le soupçonner? Quelles sommes sont gaspillées pour la boisson! Et je ne vous parle pas comme je le ferais, si je m'adressais à certaines autres parties de mon troupeau. Mais je dois dire que, même parmi les personnes de bonne éducation, qui appartiennent aux classes supérieures de la société, on se livre avec une indulgence trop facile à ces excès qui émoussent l'intelligence, énervent la volonté, brisent les habitudes de la vie, atrophient le cœur, étouffent l'esprit de piété, troublent la paix des familles, et peuvent conduire à des résultats encore plus effrayants. Je suis obligé de vous dire franchement que, tout prêtre, par son expérience, et moi-même, par la mienne, nous avons connu, même parmi les personnes de bonne société, de bonne éducation et de haute naissance, des exemples

effrayants de cet esclavage de la boisson. Et cet esclavage a duré jusqu'à la mort de ses victimes. Combien d'âmes malheureuses ont péri, enchaînées dans les entraves d'un vice qui débuta peut-être par des habitudes semblables aux vôtres, qu'on ne soupçonnait point au premier abord, et qui ont fini par devenir inextricables. C'est pourquoi je vous le répète : dans votre nourriture, dans le boire et le manger, apportez de la simplicité, du renoncement. Mettez-y le grand bon sens des chrétiens ; ne vous souciez pas de telles ou telles choses ; n'y attachez pas vos pensées. L'Eglise prescrit le jeûne et l'abstinence ; mais le jeûne et l'abstinence tendent à disparaître. Pourquoi ? Parce que les personnes sont les esclaves de leur complaisance personnelle et de leur fantaisie. Leur santé n'y résisterait pas ; leur médecin leur dit qu'elles ne peuvent pas ; et parfois, même leur confesseur se voit assiégé jusqu'à ce qu'il donne la permission. Il y a une loi de liberté d'après laquelle nous devons être jugés au dernier jour. Saint Jacques dit : « Réglez vos paroles et vos actions, comme devant être jugés par la loi de liberté. » (1) Eh bien ! j'en appelle à vous au nom de votre liberté de chrétiens, au nom de la générosité et de la gratitude ; à vous qui avez été rachetés par le Précieux Sang de Jésus-Christ. Je vous redis : mortifiez-vous dans ces choses futiles mais périlleuses.

(1) S. Jac. ii. 12.

Il y a un sujet trop vaste pour que je puisse faire autre chose que d'y toucher en passant. Je veux parler de la toilette. Je le placerai d'abord sur le terrain des dépenses exagérées et du gaspillage de l'argent; mais je ne puis pas en parler seulement à ce point de vue. Il a des conséquences bien plus fâcheuses. Je dois éviter d'entrer dans trop de détails sur ce point. Je n'ai pas à m'occuper des couleurs, des formes et des modes: ce sont là affaires de votre ressort. Mais il est de mon devoir de parler de la moralité des toilettes. Les fautes que causent le luxe dans les vêtements, les péchés auxquels donnent naissance le luxe et la vanité dans les toilettes: voilà ce qui me concerne. Ce que je veux encore essayer de faire, c'est de vous exposer les conseils d'un grand bon sens chrétien. Je voudrais seulement que vous sachiez d'où viennent les modes. Elles sortent de quelque chambre obscure, de quelque ville luxueuse et corrompue. Là, une sorte de société secrète de la folie, établit des règles et des ordonnances, année par année. Ces règles sont suivies avec servilité, et, j'ose dire, avec l'absence de cette dignité chrétienne qui convient à la femme. Cette mode insensée, que quelque personne dévergondée aura follement inventée, se répand à travers toutes les parties civilisées de l'Europe. D'un hiver à l'autre, d'un printemps à l'autre, c'est à peine si on peut reconnaitre ses plus proches voisines. Elles sont vêtues, attifées, masquées au point que, parfois, elles ne peuvent

provoquer que la risée, la compassion ou le dégoût. Il faut que je vous dise ce qui m'est arrivé un jour. Je passais à travers un de nos parcs; je rencontrai trois personnes. L'une était mise selon la nouveauté d'une mode alors naissante. Suivaient deux simples ouvriers. J'en entendis un disant à l'autre : « Elle ne se met ainsi que pour se faire voir ! » Rappelez-vous ces paroles qui sont un juste reproche. C'est toute l'estime que conçoit de la mode le solide bon sens du peuple anglais. Il ne lui accorde que pitié et mépris. Nos pères et les femmes d'un autre siècle ne se laissaient pas entraîner et n'ondulaient pas à chaque souffle du vent qui ridait la mer. Ces femmes se vêtaient en femmes chrétiennes, ne prenant conseil que de leur bon sens, et s'habillant d'une manière en rapport avec leur position dans la vie, sans se singulariser par trop de simplicité, ce qui est une des affectations de la vanité; et sans copier servilement la mode, ce qui est l'esprit de ce monde.

Vous trouverez là des règles de conduite. Tout ce que je veux ajouter, c'est qu'il fut un temps où, pendant le carême, les gens portaient des vêtements noirs. Je ne dis pas que cet usage les rendait plus pieux ou plus pénitents; mais j'affirme qu'il était plus en rapport avec ce temps d'humiliation et de jeûnes, que les couleurs frivoles et clinquantes, les queues de paons et les arcs-en-ciel, qu'on peut voir non-seulement dans nos rues, mais jusques autour des

autels. Il y a peu de temps encore, régnait une coutume (et elle est commune dans les pays catholiques) qui ne permettait pas à une femme d'entrer dans la maison de Dieu sans avoir la tête couverte, ou par un voile, ou au moins par une coiffure quelconque. C'est une prescription de l'Ecriture, inscrite comme une loi sur la porte de toutes les églises de Rome, et aujourd'hui encore, je crois qu'on peut l'y voir. Je doute même que la révolution l'ait effacée. Je me rappelle que tant que Rome fut la cité du Vicaire de Jésus-Christ, les femmes avaient l'habitude de venir à l'Eglise dans un costume convenable. Je vous cite et vous laisse ce trait. Je m'arrête : ce sujet n'est point de ma compétence, si ce n'est au point de vue de la moralité de la toilette. Je laisse le reste à votre bon sens et à votre piété.

Je ne puis pas m'appesantir sur d'autres points, je vous dirai seulement : examinez bien ce que vous pouvez faire, dans un esprit de liberté et de générosité, pour la dépense de votre argent. Voyez combien de milliers de personnes sont dans le besoin ! Les hôpitaux de Londres n'abritent pas la quinzième partie des personnes qui sont atteintes de maladies mortelles. Et nous passons, gaspillant notre argent, sans songer à ceux qui se meurent autour de nous. Il y a des dizaines de milliers d'enfants qui périssent dans les rues sans éducation chrétienne ; et nous

avons le courage, avec tout le calme possible, d'accumuler les dépenses sur nos personnes. J'en dirai autant de vos plaisirs. Je ne suis ni rigoriste ni puritain ; j'aime à voir les gens heureux au milieu de leurs délassements innocents. Mais il y a certains genres de plaisirs et d'amusements, certains goûts, que l'instinct chrétien ne nous permet pas d'approuver. Pour toutes ces questions, j'espère que vous prendrez conseil des Saintes Ecritures et de votre conscience. Vous vous demanderez sur quelle sorte de divertissements et sur quelle sorte de plaisirs vous pourrez, à votre lit de mort, porter vos regards avec sérénité ; et quel genre de réjouissances pourra vous donner la paix à cette heure. Enfin, je vous dirai : prenez une résolution pendant ce carême qui va finir. Nous nous trouverons encore ici le Vendredi Saint pour méditer sur la Passion de notre divin Maître et Sauveur Jésus-Christ. Prenez dès maintenant une résolution de renoncement et selon votre pleine liberté de chrétiens. Offrez au Sauveur quelque chose qui vous la rappellera. Je ne vous l'indique pas; déterminez vous-mêmes, à votre choix.

La prière, la piété, la vigilance, la mortification et la pureté du cœur : — telles sont les sentinelles qui garderont votre volonté inébranlable. Et si votre volonté est ferme, elle défendra toute entrée à la tentation qui voudrait, par les sens, par les passions, ou par les affections, s'introduire en vous, comme

la flamme d'une fournaise qui consume tout ce qui approche de son ouverture. Cette ferme volonté repoussera et chassera loin de vous toutes choses contraires à votre sanctification. Rappelez-vous alors la promesse de Notre-Seigneur. Il a souffert la tentation afin qu'il pût avoir de la sympathie pour nous. Vous pouvez vous adresser à lui dans vos tentations. Vous pouvez lui dire : O Seigneur, vous avez souffert dans le désert par amour pour moi, vous voyez la force de cette tentation qui m'obsède. Ayez pitié de moi ; soutenez-moi ; car, de moi-même je suis incapable de la repousser. Il connaît les sentiments qu'il doit éprouver pour ceux qui sont en butte aux tentations. Au milieu de l'épreuve, il fait constamment entendre à chacun de vous ces paroles : « Au victorieux je donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie, qui est au milieu du paradis de mon Dieu. (1) — Quiconque sera victorieux, je ferai de lui une colonne dans le temple de mon Dieu : il n'en sortira plus. (2) — Je donnerai au victorieux de la manne cachée ; et je lui donnerai encore une pierre blanche, sur laquelle sera écrit un nom nouveau, que personne ne connaît, que celui qui le reçoit. (3) — Quiconque sera victorieux je le ferai

(1) Apoc. iii. 7.
(2) Apoc. iii. 12.
(3) Id. ii. 17.

asseoir avec moi sur mon trône, comme je me suis aussi assis moi-même avec mon Père sur son trône. » (1)

(1) Ibid. iii. 21.





CHAPITRE VII

L'Abandon sur la Croix

> Depuis la sixième heure du jour jusqu'à la neuvième, toute la terre fut couverte de ténèbres. Et sur la neuvième heure, Jésus jeta un grand cri, en disant : *Eli, Eli, lamma, sabacthani?* c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?
>
> (S. Mat. xxvii. 45. 46.)

C'était vers la troisième heure que Jésus prit le chemin du Calvaire. Et vers la sixième il arriva à l'endroit de sa passion. Ils le dépouillèrent de ses vêtements, et le laissèrent assis au froid du vent matinal. Ils se mirent à préparer les

croix pour le crucifiement. Jésus était patiemment assis, attendant, avec ses plaies, sur le sommet de la colline. Et enfin, quand la croix fut prête, on l'y attacha avec des clous. La croix fut élevée aux yeux des hommes. On vit le Fils de Dieu, dépouillé, étendu sur la Croix, suspendu aux clous par les pieds et par les mains, avec tout le poids de son corps. Ils se mirent alors à crucifier les voleurs qui étaient avec lui. Pendant quelque temps, il resta seul dans son agonie. Ils étaient tellement affairés, si absorbés par leur travail de mort, — faisant aller clous et marteau dans cet œuvre de crucifiement ; — les gens qui assistaient à ce spectacle étaient tellement attentifs à cette scène d'horreur, que personne ne s'aperçut que le temps devenait malade, que le matin se tintait de jaune, qu'un brouillard voilait le soleil, et que des ténèbres, pareilles aux ombres de la nuit, se répandaient sur la terre. Ils ne voyaient rien de tout cela quand tout à coup, les ténèbres devinrent d'une épaisseur saisissante. C'est alors, et en un instant, que le peuple s'en rendit compte. Il eut le sentiment que c'était un présage et un signe de la colère de Dieu.

Une nuit sombre enveloppait la colline du Calvaire. Les gens commencèrent à s'éloigner un à un du sommet de la montagne et de ce spectacle d'horreur, — saisis de terreur, mais non de repentir ; — écrasés par l'horreur de ces ténèbres surnaturelles. Mais si la terreur régnait sur le Calvaire, que se passait-il à

Jérusalem ? Si les oiseaux étaient réduits au silence ; si les créatures des champs s'attroupaient, comme frappées d'une terreur inaccoutumée, quelle fut la frayeur qui s'empara des hommes ? Quelle fut l'épouvante qui se répandit sur cette multitude qui avait crié : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ? » (1) Elle voyait déjà les signes de la colère de Dieu qui venait les saisir sur parole. A travers les rues de Jérusalem les hommes ne pouvaient pas trouver leur chemin ; ils se rencontraient les uns les autres au sein des ténèbres ; ils tombaient sur le sol foudroyés de terreur, ou s'asseyaient sur le seuil de leurs portes sans trouver l'entrée de leurs maisons. Si telle était la stupeur dans les rues de Jérusalem, que se passait-il chez Anne, chez Caïphe et chez Pilate ? Que se passait-il dans les maisons et dans le cœur de ceux qui avaient sciemment répandu le sang innocent ? Les ténèbres s'étaient aussi répandues sur le Temple, dans les cours du Temple et dans le Saint des Saints : les prêtres ne voyaient plus pour accomplir le sacrifice. Le sacrifice fut interrompu et ils ne se voyaient pas les uns les autres. Le Sanctuaire était rempli des marques de la colère de Dieu et de la disparition de sa présence. Telles étaient les ténèbres qui enveloppaient toute la terre. Au sein de ces ténèbres, et dans une nuit plus sombre, si c'est possible, que ces

(1) S. Mat. xxvii. 25.

ténèbres visibles, Jésus jeta un grand cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Or cet abandon sur la Croix est le point de la Passion de notre Sauveur sur lequel je désire fixer votre attention. Je veux le joindre à une profonde vérité qui a occupé vos esprits tous ces jours, — je veux dire la douleur du péché, la conversion de l'âme, la contrition du cœur, la grâce de la componction, qui nous obtiennent notre pardon par le très Précieux Sang. Mais voici une merveille et un mystère. Que Dieu se soit incarné, c'est en soi un mystère de foi ; et cependant à la toute puissance de Dieu, rien n'est impossible. Que ce Dieu fait homme soit tenté, c'est ce qui semble découler de la nature de son humanité. Qu'il meure, après s'être fait homme, ce n'est que la loi pour tout homme, et il accepta cette loi par amour pour nous. Mais, qu'il soit abandonné de son Père, que son âme innocente soit attristée, qu'il goûte ce châtiment attaché au péché ; — c'est là vraiment un mystère, c'est une merveille qui les surpasse toutes. Cherchons donc à comprendre ce que fut cet abandon, cet isolement, cette tristesse, cette solitude de l'âme de Jésus ; — essayons, autant que cela nous est possible, de saisir quelle en fut la nature, quelles en furent les raisons, quelles leçons il contient pour nous.

1. Cet abandon consista en trois choses dont la première est la douleur inexprimable, sans consolation et sans soulagement, de son corps. Pendant sa

tentation, quand il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, les anges s'approchèrent et ils le servaient. Il éprouva du soulagement dans la faiblesse et l'épuisement de sa tentation. Dans l'agonie du jardin, quand une sueur de sang coula de son corps, on vit un ange du ciel le fortifier. Les saints anges l'entouraient dans sa tentation et dans son agonie ; mais sur la Croix, — personne ! Pas un rayon de consolation, pas une main pour le secourir. Il était suspendu à la Croix, de tout le poids de son corps dans d'inénarrables angoisses. Comme il l'avait dit auparavant : « Pensez-vous que je ne pourrais pas demander à mon Père, et il m'enverrait douze légions d'anges ? » (1) s'il avait eu la volonté de les demander, il y aurait eu autour de lui des milliers de ministres angéliques. Il ne le voulut pas. Il se priva de leurs services et de leur secours. Il sembla plaider auprès de son Père au point de lui dire : Vous connaissez mes besoins, et pourtant je ne vous adresse aucune demande. Vous savez bien ma faiblesse et ma peine, et vous pourriez me soulager si vous le vouliez. Et si dans votre sagesse vous le croyez bon, je me remets avec confiance entre vos mains ; — je ne demanderai rien.

Il est impossible, en toute vérité, avec des paroles humaines, de peindre ou au moins de décrire l'agonie

(1) S. Math. xxvi. 53.

du crucifiement. Pour moi, chaque fois qu'on a essayé de représenter les angoisses de la Croix, il m'a toujours semblé que, non-seulement ces descriptions restaient au-dessous de nos pensées, mais encore qu'elles ne pouvaient que diminuer nos sentiments. Comment est-il possible de comprendre l'acuité de ces froides plaies, après une nuit entière de flagellation, après ces longues heures pendant lesquelles la chair sacrée fut couverte de sillons s'ouvrant jusqu'aux os? Maintenant, ces plaies, refroidies par la température de la nuit, s'ouvrent de nouveau sur le Calvaire, quand, de son corps sacré, on arrache violemment les habits collés aux blessures par le sang desséché. Qui peut concevoir cette torture du corps? Qui peut imaginer la couronne d'épines deux fois fixée sur sa tête; cette couronne qu'on avait enfoncée à grands coups, qu'on avait arrachée en le dépouillant, puis enfoncée de nouveau sur son front; cette couronne d'épines qui lui enlevait même tout pouvoir d'appuyer la tête contre la Croix; car, s'il touchait la Croix, les épines perçaient plus profond? Qui peut concevoir le déchirement de ces plaies, quand, — les gros clous étant enfoncés dans ses pieds et ses mains, — toute la pesanteur du corps les ouvrait, les élargissait au point de rompre même ses pieds et ses mains? Qui est capable de se faire une idée de la soif, — de cette soif sèche, brûlante du Corps Sacré, qui lui arracha ce cri : « J'ai soif; »

— c'est-à-dire, de ce corps tout entier qui se dessèche à mesure que la vie diminue, de ce sang qui s'épuise, de ce vent qui glace, de ces paroles prophétiques du prophète qui s'accomplissent à la lettre : « Ma langue s'attache à mon palais. Vous m'avez conduit jusque dans la poussière de la mort ? » (1) Je ne puis pas essayer de m'appesantir sur toutes ces souffrances. Il me semble même que vous ne voudriez pas que je l'essaie. Vous préférez que je laisse à vos cœurs le soin de comprendre les peines corporelles de notre divin Rédempteur. Et au milieu de toutes ces peines, point de soulagement, point de secours, aucun ange consolateur, point de trêve à ces angoisses corporelles. Il souffrit jusqu'à la fin toute l'agonie de son crucifiement. Et, dans cette agonie, son Père céleste le délaissa, lui laissant boire jusqu'à la dernière goutte le calice qu'il avait choisi, le laissant mourir dans l'abandon.

2. Avec ces tortures du corps, l'Homme-Dieu souffrit une désolation encore plus profonde, si c'est possible. Ce n'est pas seulement pendant les trois heures qu'il resta suspendu sur la Croix, mais pendant trente-trois ans qu'il fut l'Homme de douleurs. A ses côtés étaient crucifiés deux voleurs, deux malfaiteurs, l'un à droite et l'autre à gauche. Les souffrances du corps furent les mêmes et pour eux et pour lui. Mais

(1) Ps. xxi. 16.

lui, il eut à subir un tourment qu'ils ne connurent point: c'était l'incroyable solitude du Fils de Dieu. La sympathie du Fils de Dieu est tellement vaste qu'il peut souffrir avec et pour chacun des enfants des hommes. Parmi les enfants des hommes, pas un n'est abandonné au point que le Fils de Dieu ne puisse sympathiser avec lui dans toute l'immensité de son Cœur Sacré, et dans toute la tendresse de son humanité. Il sait tous nos chagrins; il sait toutes nos tristesses. Il connaît toutes les blessures de nos cœurs; il connaît même toutes les misères que nous nous sommes attirées par le péché. Bien que sans péché lui-même, il n'est pas étranger au sentiment de nos infirmités, et il a pitié de nous. Mais pour lui, il n'est aucune compassion proportionnée à ses douleurs. Au milieu de cette création qui est son œuvre, au milieu de ses propres créatures, il n'en rencontre pas une dont la sympathie puisse embrasser toutes ses peines. Après tout, nous ne sommes que des créatures; même sa Mère bénie et immaculée n'est qu'une créature. Et la compassion de ce cœur immaculé, bien que le plus grand de tous, n'était pas à la hauteur de la grande souffrance du Fils de Dieu. Tous ses amis, tous ses disciples, tous ses frères, tous ceux qui lui faisaient cortège, étaient incapables de répondre aux besoins de compassion que réclamait le Cœur Sacré de Jésus. C'était le complément de la divine solitude du Sacré-Cœur pendant toute sa vie

sur la terre ; le complément de ces trente-trois années d'absolue et divine solitude. Nous pensons qu'il était seul pendant sa tentation dans le désert. Il était seul en effet, mais pas plus seul qu'il n'était à travers les rues encombrées de Jérusalem. Le Sacré-Cœur de Jésus était trop immense, trop divin, pour rencontrer quelque compassion, quelque être sympathique. Sur la Croix, ces tourments intérieurs étaient à leur comble. Tous les courants s'étaient donné rendez-vous dans cette mer profonde d'extrême tristesse, dont il dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » (1)

« Mon âme ! » Tout l'abîme de cette âme humaine déifiée, capable d'une tristesse qui dépasse toute imagination, en était remplie — et cela « jusqu'à la mort ». Quelles étaient ces tristesses? La première de toutes, c'est que, pendant trente-trois ans, il avait été dans un monde de péché, et en contact avec le péché. L'Innocent par excellence avait respiré une atmosphère qui était chargée de péchés. Il avait arrêté ses regards sur les visages, dont quelques-uns portaient les marques, dont la plupart portaient la difformité du péché. Ses oreilles avaient été remplies par des voix qui avaient l'amertume du péché. Le péché s'était montré à lui et avait répandu son souffle autour de lui. Le péché avait conversé avec lui. Le péché s'était présenté et l'avait regardé en face. Le

(1) S. Mat. xxvi, 38.

péché était venu à lui, ne sachant pas qui il était. Et lui, la sainteté même, avait vécu au milieu de l'entourage et de la foule des pécheurs. Pendant trente-trois ans il souffrit cette agonie ; et l'agonie du Jardin, où une sueur de sang coula de son Corps, n'était que la dernière expression de cette torture de l'âme qu'il avait subie pendant toutes les longues années de sa vie sur la terre.

Il n'avait pas seulement vécu au milieu de cette atmosphère du mal, il avait encore été tenté. Le tentateur avait osé s'approcher de lui ; — le tentateur, avec son insolence, était venu suggérer le mal à ce Cœur divin et sans tache ; — lui suggérer la défiance à l'égard de son Père céleste, lui suggérer la présomption, étaler devant lui les visions de l'ambition, de l'amour-propre et de la vaine gloire. Il n'y a que ceux qui sont sans péché, qui sont capables de connaître l'amertume de cette tentation.

De plus, pendant trente-trois ans, il avait eu devant ses regards la vision de la mort : — lui le Créateur de toutes choses, qui connaissait la perfection de son œuvre, qui savait selon quel modèle il l'avait formée, pour quel usage et pour quelle fin, — il la vit ruinée comme dans un naufrage, foulée aux pieds, défigurée, et se détruisant chaque jour. Lazare dans la tombe était un beau et saint exemple de cette loi de dissolution, comparée à la mort universelle qu'il voyait dévorant ses créatures, toute la création poursuivant sa route dans les gémissements et la douleur.

Ce n'est pas tout encore. Il ne pouvait pas même compter sur ses amis. Il en était un qu'il avait appelé pour en faire un disciple, choisi pour un de ses Apôtres ; un qu'il avait instruit par ses propres paroles ; qui avait été témoin des miracles opérés par sa puissance ; qu'il avait chargé d'aller par le monde pour prêcher son royaume ; qu'il avait enfin nourri de son Corps et de son Sang ; dont il avait lavé les pieds dans cette dernière nuit de ses douleurs : eh bien, même celui-là ! son ami, le vendit. Après l'avoir vendu, il le trahit ; et, le trahissant, il le livra par un baiser.

Une autre tristesse : Jésus était haï des hommes. Avez-vous jamais été en butte à la haine de quelqu'un? Savez-vous ce que c'est que d'être partout poursuivi par la haine de quelqu'un qui vous déteste? — Ou bien savez-vous ce que c'est que d'être haï par quelqu'un qui ne prend jamais la peine de vous poursuivre? Vous rendez-vous compte que la haine qui, avec ou sans raison, s'attache à vous, est un tourment, une peine excessive chaque fois qu'on y pense? Or le Sauveur avait en tout temps conscience qu'il était l'objet de la haine universelle et extraordinaire des foules qui encombraient Jérusalem. Il savait qu'il avait été condamné injustement, accusé faussement ; que de faux témoignages avaient été portés contre lui ; mais que les hommes le croyaient coupable des blasphèmes dont on l'accusait. Dieu connaissait son innocence ; puis, quelques-uns de ses disciples ; et

peut-être les pauvres aussi, car « ils l'écoutaient avec joie. » (1) Mais les gouverneurs, les riches, les Pharisiens, les scribes, les législateurs, les princes des prêtres, tous les chefs du peuple, et la multitude qu'ils trompaient, tous le croyaient coupable. Et pour cela, tous le haïssaient. Ils le haïssaient aussi à cause de sa sainteté. Il était l'objet de leur haine, non-seulement parce qu'ils l'avaient accusé et condamné, mais parce que sa présence leur était un reproche. Pour le Cœur Sacré de Jésus, si plein de pitié et de compassion, de tendresse et de pardon, donnant sa vie et son sang pour le salut de ses ennemis, priant pour eux sur la Croix : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! » (2) le sentiment de cette haine était un redoublement d'angoisses.

Mais, peut-être, avait-il encore des amis qui lui étaient fidèles. Oui, il y avait des cœurs aimants : — c'était sa Mère Immaculée, toujours près de la Croix ; c'était le disciple bien-aimé qui ne l'abandonna jamais ; c'était la pauvre Marie Madeleine, qui s'était jointe à ces âmes pures et sans tache. Où étaient les autres ? Où était Pierre ? Il était quelque part, la tête couverte de son manteau, pleurant amèrement. Et où étaient les autres ? Dispersés au loin ; — pas un ami près de lui : même ses plus chers amis l'avaient abandonné.

(1) S. Marc. xiii. 37.
(2) S. Luc. xxiii. 34.

Puis enfin, à toutes ces peines, s'ajoutait la plus grande des tristesses du Fils de Dieu : le sentiment que, à cette heure, le grand péché du monde avait été accompli ; que l'homme avait porté la main sur Dieu; que, après des milliers d'années de péché et de révolte, l'homme s'était enfin emparé de lui. La présence divine étant hors de la portée de l'homme, Dieu s'était incarné. Enfin, Dieu s'était fait homme ; — Dieu était venu au milieu des hommes ; — Dieu s'était mis à la portée des bras de l'homme. Et l'homme porta la main sur lui ; après l'avoir flagellé, après l'avoir blasphémé, il le mit à mort. Le monde fit mourir son propre Créateur ; les pécheurs assassinèrent leur Rédempteur. Le monde versa le sang de Dieu. Il se souilla, et par ses imprécations il appela sur lui le sang du divin Innocent.

A ce moment, le Sauveur prévoit la multitude des âmes qui, malgré l'effusion de son Précieux Sang, ne seront jamais sauvées ; les âmes rachetées qui descendront vivantes dans l'enfer ; — les âmes si nombreuses qui n'entendront jamais prononcer son nom, et qui néanmoins pécheront contre lui ; — les âmes, aussi innombrables, et encore pires, qui entendront son nom et qui pécheront encore contre lui ; — les âmes sur lesquelles il a abondamment répandu la grâce de son Esprit-Saint, et qui, malgré tout, n'auront pour lui que du mépris, mourront impénitentes, et descendront en foule dans la mort

éternelle, pareilles aux feuilles sans nombre qui tombent en la saison d'automne. Toutes ces tristesses, toutes ces peines intérieures que son esprit prophétique avait constamment mises devant lui pendant sa vie, toutes, à ce moment suprême, se montrèrent dans leur plénitude, et submergèrent le Sacré-Cœur à cette heure de sa Passion. Reste encore une augmentation de ses souffrances. Il aurait pu s'écrier sur la Croix : Mes amis, ô mes amis, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Mais sa vraie désolation fut de se voir obligé de crier : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (1) Que les hommes m'abandonnent, je n'en suis point surpris ; — je sais ce que c'est que l'homme ; mais vous, que vous m'abandonniez ! Quelle en est la raison ?

Ici, nous arrivons à ce que j'ai appelé en commençant une divine profondeur du mystère. Au sujet de ce mystère, dans tous les sens, nous ne pouvons avancer qu'en adorant : jamais nous ne serons capables de le pénétrer. Cependant il y a quelque chose de ce mystère que nous pouvons comprendre. Avant tout, cherchons à saisir ce que n'était pas cette tristesse. Elle n'était pas une séparation du Fils d'avec le Père. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un seul Dieu ; le Dieu consubstantiel, increé, infini, éternellement heureux. Il n'y avait donc en aucune façon, en rien,

(1) Ps. XXI. 2.

séparation du Fils d'avec le Père, ou du Père d'avec le Fils. De plus, la Divinité et l'Humanité en l'unique Personne de Jésus-Christ, — depuis le moment de l'Incarnation, en vertu de l'union hypostatique, — c'est-à-dire par leur union en une seule personnalité, — sont indissolublement unies pour toute l'Eternité. Par conséquent, ces paroles ne signifient ou n'impliquent pas ombre de séparation entre la Divinité et l'Humanité de Jésus-Christ. Que signifient-elles donc ? Pendant son agonie au jardin, il priva volontairement son Humanité de la lumière, de la douceur et des consolations de sa Divinité, parce que, par amour pour nous, il voulait que l'océan de toutes les tristesses remplît et submergeât son Cœur Sacré. Ainsi en fût-il sur la Croix. Nous savons ce qui arrive après nos péchés ; — quelles ténèbres et quelle désolation se répandent en nous. C'est la conséquence de notre corruption, de notre révolte, du péché qui est en nous. Le Fils de Dieu, le Saint par excellence, avait pris notre humanité. Mais, dans cette humanité, il n'y avait ni désordre, ni corruption, ni tache du péché, car il avait déifié notre humanité. Dès lors, tout ce qu'il souffrit, il l'accepta par un acte de sa propre volonté, se privant, par cet acte de sa volonté, et pour un temps, des douceurs, de la lumière et des consolations de son Père céleste.

Dès le premier instant de l'Incarnation, comme vous le savez, l'âme humaine de Jésus jouit de la

vision béatifique. L'Incarné voyait Dieu, il aimait Dieu de tout son cœur; il adorait Dieu de toute son âme. Pendant qu'il était pélerin sur la terre, il était déjà dans la possession et dans la jouissance de la vision béatifique. Mais pendant l'agonie au jardin des Oliviers, et pendant les trois heures qu'il resta sur la Croix, il se priva volontairement, pour ainsi dire, de la lumière et des douceurs qui avaient toujours été son partage de droit, comme Dieu, et par mérite comme Homme. Il permit qu'un voile, un nuage, — comme les ténèbres qui couvraient le soleil à ce moment, — s'étendît sur son âme. Il permit aux ténèbres de se répandre entre les lumineuses jouissances de sa Divinité et son âme humaine. Pourquoi cela? Par amour pour nous. C'était voulu de sa part, comme son Incarnation, comme sa Tentation, comme son Agonie, comme sa Mort. Il fut offert, parce qu'il le voulait. Il fut troublé au jardin, parce qu'il le voulut. Il fut abandonné sur la Croix, parce qu'il le voulut. C'était un acte de sa volonté, et il l'acceptait par amour pour nous.

Il n'était pas seulement volontaire, cet acte était aussi *vicarial*, c'est-à-dire qu'il souffrait à notre place. Et pourquoi? Parce que la peine due à notre péché est une séparation de Dieu; parce que la séparation d'avec Dieu est la mort éternelle. Parce que la perte de Dieu, c'est l'enfer; parce que la peine due au péché est la perte de Dieu. Parce que, même après la mort,

ceux qui sont sauvés, à moins que leur expiation n'ait été parfaite, ne jouiront que plus tard de la vision de Dieu. Parce que, dans cette vie, tout péché que nous commettons est suivi d'une ombre ; et que cette ombre, c'est la nuit, et que cette nuit est une partie de la désolation. Et parce que nous sommes soumis à cette loi sainte, juste et bonne, qui veut que tout péché soit suivi du châtiment de la désolation, ce Rédempteur qui, pour expier tous nos péchés et toutes nos peines, a, par un acte volontaire et *vicarial*, souffert tout ce que son âme divine et sans tache pouvait souffrir, a permis, au moment de son agonie, qu'il fût lui-même privé des douceurs, des consolations et même de la lumière de sa Divinité. La partie inférieure de son Humanité, qui souffrit comme la nôtre, était dans la poussière de la mort, dans les tristesses de ce monde, et dans la désolation de ne point voir la face de son Père.

Maintenant, pourquoi tous ces tourments ? Pour l'expiation d'abord, comme je l'ai dit. C'était pour expier nos péchés et nos peines, pour nous en délivrer, et pour mieux encore. Le Rédempteur endura tout par amour pour nous. Il l'endura aussi pour nous révéler son amour. Il avait révélé son amour par chacune de ses manifestations, par ses œuvres de miséricorde, en guérissant les lépreux, en rendant la vue aux aveugles, en ressuscitant les morts, en pardonnant les pécheurs. Il avait prononcé des paroles

de grâce telles qu'il n'en était jamais sorti des lèvres de l'homme ; — paroles qui étaient plus que les paroles de l'homme. Si les hommes avaient eu un cœur pour comprendre, ils auraient su que c'étaient les paroles d'une personne divine. Mais ce n'était pas assez : ces paroles ne nous persuadent même pas encore du grand mystère de son amour. A Jésus il fallait un autre langage, d'autres expressions, quelque chose de plus articulé, quelque chose de plus convaincant, quelque chose de plus persuasif. Et quoi donc ?

La tristesse jusqu'à la mort, le châtiment même jusqu'à la verge suprême qu'il était possible au Fils de Dieu de souffrir. C'est pourquoi il voulut, par un acte volontaire et *vicarial* souffrir tout ce que son âme divine pouvait endurer pour notre amour, pour nous convaincre, si c'était possible, de son amour ; pour nous faire croire, si c'était possible, à quel point il nous aime ; pour dissiper victorieusement si c'était possible, les ténèbres de notre cœur ; pour nous convaincre enfin et nous persuader de son amour ; et tout cela, pour nous inspirer confiance en son amour, afin qu'il pût en retour gagner notre amour. Il savait bien que ce n'était point par des ordres que nous pouvions être amenés à l'aimer : que ce ne sont point des raisonnements qui peuvent réveiller l'amour de Dieu dans le cœur ; que rien autre n'en est capable que la manifestation de l'amour. Comme nous le savons

par notre expérience, c'est l'amour qui excite l'amour; c'est l'amitié qui engendre l'amitié ; c'est la claire manifestation de la bonté et de la tendresse du cœur, du dévouement et de l'amour désintéressé; c'est ce qui nous fait aimer en retour : ainsi en est-il à l'égard du Sauveur. Il a donc tout souffert d'abord, pour nous persuader d'avoir confiance en son amour.

Le grand péché du monde, c'est de n'avoir pas confiance en l'amour de Dieu. Tel est votre grand péché. Il est la cause de tous vos péchés. Vous ne pourriez jamais pécher contre Dieu, si vous aviez le sentiment de son amour pour vous: jamais vous n'oseriez, jamais vous ne pourriez le souffrir. Si vous sentiez l'amour de Dieu pour vous personnellement, comme vous sentez la chaleur du soleil en plein midi, il vous serait impossible, avec cette connaissance dans votre cœur, de pécher contre lui: ce serait moralement impossible. Ce serait la violation de votre nouvelle nature. Ce Rédempteur a dit: « Nul n'a un plus grand amour que l'homme qui donne sa vie pour ses amis. » (1) Il a donné sa vie pour vous. Que peut-il vous dire, que pouvait-il faire pour vous, si cela ne vous persuade pas? Est-il au pouvoir du Verbe de Dieu de vous convaincre de l'amour de Jésus-Christ, si son agonie sur la Croix ne suffit pas? C'est pourquoi, toute la journée il ne cesse de vous

(1) S. Jean. xv. 13.

dire : O mes amis, c'est pour vous que j'ai été crucifié. O mes bien-aimés, c'est vous que j'ai aimés jusqu'à la mort. O mes enfants, pour vous j'ai versé mon Précieux Sang. Qu'aurais-je pu faire de plus pour vous que ce que j'ai fait? Qu'aurais-je pu donner de plus que ce que j'ai donné? Qu'aurais-je pu souffrir de plus que ce que j'ai souffert? Et vous ne voulez pas venir à moi pour que vous puissiez avoir la vie; vous ne voulez pas croire à mon amour. Combien de fois j'aurai voulu vous réunir à l'ombre de ma Croix! Que de fois j'aurais voulu vous couvrir des plis de mon manteau! Car je vous ai cherchés, pour essayer de vous faire pénétrer dans mon Cœur Sacré; et vous ne l'avez pas voulu. — Il était animé d'un amour brûlant pour nous, et nous sommes restés à distance froids et insensibles. Du haut de sa Croix il nous répète ces paroles: Que pouvais-je faire de plus? Que pouvais-je donner de plus? Que pouvais-je souffrir de plus? S'il y avait quelque chose de plus que je pusse souffrir, je le souffrirais encore. S'il était nécessaire de mourir de nouveau pour vous, pour vous sauver, je mourrais encore. S'il était possible de souffrir davantage, je le souffrirais. Quelle est votre réponse? Je ne veux pas dire en paroles, mais en actions. Il nous dit: Je vous ai aimés, non pas en paroles, mais en réalité. Je vous ai aimés, non en paroles éphémères, mais en souffrant ma Passion et ma mort pour vous. Je ne vous ai pas

aimés seulement par des protestations telles que m'en faisait Pierre, mais par des actes si réels que personne ne peut les nier, que personne ne peut s'empêcher de les comprendre. J'ai souffert pour vous la mort sur la Croix ; j'ai été abandonné même par mon Père, et tout cela, par amour pour vous.

3. Nous avons donc là, autant que faire se peut, le sens et une esquisse très incomplète de l'abandon de notre divin Sauveur. Il consista dans les agonies sans soulagement de son Corps, dans les tristesses sans consolation de son Sacré-Cœur ; puis enfin, dans ces mystérieuses ténèbres et désolation qu'il ressentit de la privation, même à l'heure de sa mort, des lumières et des douceurs que procure la présence de Dieu.

Maintenant, pourquoi toutes ces souffrances ? Quand nous éprouvons la tristesse et le trouble de l'âme ; quand les peines du corps, les étreintes de la maladie, la méchanceté, l'ingratitude, l'abandon des amis, les amertumes de la vie ; quand les sécheresses du cœur et les ténèbres de l'âme ; — quand toutes les angoisses nous hantent, nous n'avons pas besoin de nous écrier : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Nous savons ce pourquoi ; ou du moins nous pourrions le savoir et nous devrions le savoir à l'instant même. Ce n'est point un mystère pour nous que nous soyons abandonnés. Jetez un regard sur les péchés mortels de votre enfance, de

votre jeunesse et de votre âge plus avancé ; sur les péchés mortels que vous vous rappelez; sur les péchés mortels que vous avez oubliés ; et sur les péchés mortels dont, même jusqu'à ce jour, vous ne vous êtes pas repentis comme vous auriez dû le faire. Nous n'avons aucune raison de demander : « Pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Jetez un regard sur cette foule de péchés véniels que vous avez commis pendant de longues années : — péchés d'amour-propre, péchés de vanité, péchés de paresse, péchés d'ingratitude, péchés de négligence envers Dieu, péchés d'endurcissement du cœur en face du crucifix qui était devant vos yeux, péchés de froide indifférence même en présence du Très-Saint Sacrement ; jetez un regard sur cette multitude de péchés véniels qui s'amoncellent et s'élèvent au-dessus de votre tête, peut-être à chaque jour de votre vie. Nous n'avons pas besoin de demander : « Pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Ce n'est pas tout. Les péchés d'omission que vous avez commis ; les devoirs que vous avez si facilement négligés ; les actes d'amour et de fidélité envers votre divin Maître que vous lui offrez avec tant de tiédeur ; cette absence presque totale de générosité dans votre vie tout entière ; ce manque d'amour correspondant à son amour, de tendresse à sa tendresse : — bien sûr, en voilà plus qu'il ne faut pour expliquer la froideur et les ténèbres de notre cœur, la sécheresse de nos

prières, les tracas de nos tentations et l'impossibilité où nous sommes de trouver aucune consolation. Nous n'avons aucune difficulté à le comprendre. Bien plus : jetons un regard sur nos inconstances. Quelle vie est la nôtre ! Nous servons Dieu par accès et par soubresauts ; nous avons des moments de ferveur et des moments d'accalmie, comme les personnes qui sont atteintes de la fièvre ; parfois nous sommes tout zèle, et parfois nous abandonnons tout. Nous sommes emportés par la tourmente des tentations ; le vent glacial du monde paralyse toutes nos bonnes résolutions. Telle est notre vie : nous sommes sans cesse ballottés en tout sens comme les flots de la mer. Où est notre constance ? Et si nous sommes inconstants, pourquoi le sommes-nous ? Parce que nous n'aimons pas. Un ami qui aime véritablement son ami ne varie pas dans ses affections. Les inconstances de l'amitié montrent quel est le vide et quelle est l'insouciance du cœur.

Je dis l'insouciance, et par insouciance, voici ce que j'entends : Nous vivons tant que la journée est longue comme si le Christ n'était pas mort pour nous. Si vous en doutez, demandez-vous quelle est la moindre chose que vous vous soyez abstenus de faire hier en mémoire de la Passion de Jésus-Christ ; car j'espère que vous vous êtes rappelés que c'était le jour de son Agonie au Jardin des Oliviers. Vous vous souvenez que nous étions hier à la veille de son

crucifiement. Nous sommes dans la Semaine Sainte, au milieu des pensées de la Passion de Jésus-Christ. Est-ce la pensée principale de votre cœur? Quelle a été l'action de cette pensée en vous hier; qu'avez-vous fait ou qu'avez-vous évité de faire pour l'amour de Notre-Seigneur dans sa Passion? S'il en est ainsi, nous n'avons aucun motif de nous étonner qu'il nous arrive des ennuis, des peines, des châtiments, des croix, des tristesses et des épreuves. Nous perdons de vue la face de notre Père. Les charmes et les consolations, dont nous jouissions peut-être jadis, ont disparu. Il n'en reste plus rien: c'est notre faute.

Eh bien! apprenons dans quel but et dans quelle intention nous sommes punis. Si Jésus-Christ ne nous aimait pas, il nous laisserait à notre péché et à notre prospérité; il nous laisserait continuer à vivre tels que nous sommes, et jouir du monde. Voici les paroles de Dieu: « Le Seigneur châtie celui qu'il aime; et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants. » (1) Si vous étiez exempts de châtiments, — et chacun en a sa part, — vous ne seriez pas de vrais enfants de Dieu. Le signe et le gage de l'amour de notre divin Sauveur, c'est quand il prend les épines de sa Couronne et qu'il les met sur notre tête, les clous de son crucifiement et qu'il les enfonce dans nos pieds et dans nos mains: — ces pieds dont

(1) Prov. III. 12; Hébr. XII. 6.

nous nous sommes servis pour faire le mal et pour marcher dans des sentiers contraires à sa volonté, il les crucifie; — ces mains qui se sont livrées aux occupations de la vanité, des folies du monde, et autres pires encore, il leur imprime les marques de son crucifiement. Sur ce cœur qui lui a été infidèle, qui s'est égaré, dans son égoïsme, dans son insouciance, dans ses satisfactions personnelles, il grave les empreintes de sa Passion. Par les croix, par les maladies, par les épreuves, par les privations, par les tristesses, par les châtiments et par les verges; — par ces saintes visites intérieures de la désolation et de la sécheresse, il nous élève jusqu'à lui, se fait connaître à nous, nous montre que nous l'offensons et que les conséquences pénales de nos péchés et de nos fautes ne manquent pas de nous atteindre.

Il permet que les épreuves nous frappent, et il les permet par pitié pour nous et pour notre sanctification. Il sait que sans elles nous ne pourrions pas nous sauver; il sait que sans elles nous nous laisserions aller au péché et aux prospérités matérielles, que nous suivrions le chemin du monde, et ne tournerions jamais nos regards vers Dieu. C'est pourquoi il a recours aux épreuves dans son immense sagesse et dans sa tendresse excessive. Il s'en sert d'abord pour nous dompter, si nous avons besoin d'être frappés. Un pécheur, au sein de son crime, est parfois renversé comme Saul sur le chemin de Damas. Une lumière

du ciel que son œil seul peut voir, que lui seul peut reconnaître, le consterne et le révèle à lui-même, au point que, lorsqu'il se relève, ses yeux sont fermés aux choses du monde, et s'ouvrent sur son propre état, sur son danger et sur ses fautes. C'est aux heures de l'affliction, des tristesses, de la maladie, de l'inquiétude, des peines de l'âme et du cœur; — et c'est surtout pendant ces dernières, — que se fait sentir ce coup de la main affectueuse de notre divin Sauveur. Il nous envoie, ou il permet ces désolations et ces ennuis pour nous châtier et pour nous faire souvenir de ce que nous avons fait. J'ose affirmer que vous savez tous ce que c'est que de se sentir triste et abattu, et de dire : Je ne sais pas ce que c'est; — je suis convaincu qu'il y a une cause; je sais que je l'ai ressenti, et je le savais bien au moment; mais je ne puis pas me rappeler maintenant ce qui m'a occasionné cette tristesse. Après un instant de réflexion, nous retrouvons la raison vraie ; — nous nous la rappelons. Nous reconnaissons combien il agit justement envers nous ; et cette épreuve nous redonne une connaissance de nous-mêmes telle que, sans elle, il y a peu de contrition possible.

En outre, c'est par ces châtiments qu'il met à l'épreuve l'amour que nous professons pour lui. C'est. un bien pauvre amour que celui qui n'est ardent qu'en plein midi. Il est près de s'éteindre l'amour qui ne brûle pas jusque sous le poids d'une croix. Si

nous servons Dieu uniquement parce que nous y trouvons des charmes; — si nous évitons le péché uniquement parce que nous avons peur de l'enfer, — si nos motifs de faire le bien ne sont autres qu'une crainte servile du mal, nous sommes des mercenaires et de pauvres valets; nous ne sommes pas dignes du pur et généreux amour de Jésus-Christ. Lui, le Fils immaculé de Dieu, il a tout souffert pour nous, — non point dans son intérêt, mais uniquement et purement dans le nôtre. Et nous, nous ne le servons que dans des vues personnelles. C'est par ses conséquences expiatoires de nos péchés qu'il éprouve notre amour et qu'il le purifie, qu'il nous guérit de notre amour-propre, de notre complaisance personnelle, de tout cet égoïsme du moi, de ce moi qui se blesse lui-même en ne songeant qu'à soi, de cet orgueil vivant dans un cœur où il ne reste, à l'égard de Dieu, —je n'ose pas dire que la mort, — mais que de faibles et froids signes de vie.

Enfin, quelles que soient les peines du corps, de l'esprit ou de l'âme que vous éprouvez, elles vous sont envoyées avant tout dans un but, qui est de faire naître en vous la componction. Componction signifie détestation du péché produite par l'amour des cinq plaies sacrées que Jésus a subies pour nous. Attrition, comme vous le savez, veut dire peine du cœur qui est meurtri; contrition, peine du cœur qui est brisé; componction, peine du cœur qui est percé

avec Jésus-Christ. Tant que nous ne sommes pas venus au pied de la Croix, que nous n'avons pas contemplé les cinq Plaies de notre divin Sauveur, et l'amour du Sacré-Cœur ouvert par la lance ; tant que nous ne sommes pas entrés dans cet amour, que nous n'avons pas éprouvé de la tristesse en présence de cet amour, en présence du manque d'amour chez nous, et en présence de notre ingratitude, notre douleur ne mérite pas le nom de componction. Jésus perfectionne en vous cette généreuse douleur. Si vous subissez des peines du corps, unissez-les aux souffrances de Jésus-Christ sur la Croix. Si vous avez à souffrir des peines du cœur, des angoisses de l'âme, des épreuves de votre famille, de l'ingratitude de vos amis, de l'insoumission de vos enfants, de la perte de ceux qui vous sont chers, quels que soient vos ennuis, unissez-les aux tristesses intérieures de Jésus mourant sur la Croix. Si vous gémissez de vous voir en proie aux sécheresses de l'âme, aux ténèbres, à la désolation qui, dans votre pensée, vous éloignent de Dieu, unissez-vous à Jésus-Christ abandonné sur la Croix. Ne dites-pas : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Dites plutôt : Mon Dieu, mon Dieu, je sais très bien que je mérite ces épreuves. Je sais bien que ma vie tout entière a mérité cet abandon ; mais j'ai confiance en votre amour qui n'a jamais délaissé ceux qui ont confiance en vous.

Par conséquent, pour finir et pour résumer tout ce que j'ai dit : Avant tout, choisissez de plein gré, volontiers et avec joie, une part des tristesses et de la Croix en ce monde, de préférence à ce qui est beau et séduisant. Si notre divin Sauveur tenait devant vous, d'une main, une part de sa Croix ; et de l'autre, une part des félicités de ce monde, rappelez-vous le tableau qui lui fut présenté sur la montagne : « Je vous donnerai toutes ces choses, si vous vous prosternez et m'adorez. » (1) Repoussez le monde loin de vous. Nous ne pouvons pas servir deux maîtres. Il est préférable de choisir la part qu'il a choisie lui-même, de devenir semblable à lui même sur la Croix. C'est plus rassurant pour nous, parce que c'est plus généreux envers lui. En second lieu : si nous n'avons pas le cœur et le courage de choisir cette part pour l'amour de notre Sauveur, sachons le remercier, si, contrairement à notre volonté, il la choisit pour nous. S'il nous envoie ce partage qui nous fait frissonner, sachons bénir ce sage et affectueux Médecin qui, voyant notre lâcheté, — voyant que nous n'avons ni la force, ni le courage de prendre le couteau pour ouvrir la blessure, cette blessure qui menace de s'envenimer et qui amènera la mort ; — sachons le bénir de ce que, dans la tendresse de son amour, il a choisi pour nous la part

(1) S. Mat. iv. 7.

de la Croix, et nous l'a donnée. Nous n'avons pas d'autres choix à faire que de l'accepter, de la presser sur notre cœur, de l'aimer par amour pour lui, et de le prier qu'il daigne nous accorder la grâce de la supporter.

Nous avons offensé Jésus-Christ par tous les membres de notre corps, par toutes les facultés de notre esprit, par toutes les passions de notre cœur, par toutes les affections de notre âme. Sur la Croix, par les douleurs de son corps, par les amertumes de son âme et de son Cœur, par la désolation de son esprit, il a, d'une manière complète et parfaite, expié tous nos péchés. Ils sont tous expiés; et son Sang Précieux les purifiera tous, à une condition: c'est que nous devenions semblables à lui. Eh bien! si nous ne pouvons arriver à cette ressemblance que par le crucifiement, soyons attachés à la Croix. Une volonté en désaccord avec sa volonté, c'est le péché et c'est la mort éternelle. Une volonté crucifiée avec sa volonté, c'est la sainteté et c'est la vie éternelle. Supplions-le donc d'accomplir son œuvre en nous. Disons-lui: Seigneur, vous avez été crucifié pour moi, crucifiez-moi avec vous. Je ne puis pas me sauver moi-même; vous seul pouvez me sauver, — sauvez-moi, autrement je péris pour l'éternité. Demandez-lui de crucifier la volonté vivante qui est en vous; car « ceux qui appartiennent au Christ ont

crucifié la chair avec ses affections et ses concupiscences. » C'est là la pierre de touche d'un chrétien. Priez le Sauveur d'accomplir son œuvre en vous, jusqu'à ce que vous puissiez prononcer ces trois paroles : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde. » (1) Puis : « J'ai été crucifié avec Jésus-Christ. Et cependant je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis ; mais c'est le Christ qui vit en moi. Car si je vis maintenant dans ce corps mortel, j'y vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même à la mort pour moi. » (2) Et enfin, disons-lui chaque jour : « Seigneur, soit que je vive, c'est pour vous ; soit que je meure, c'est pour vous ; afin que, vivant ou mourant je sois toujours à vous. » (3)

(1) Gal. vi. 14.
(2) Gal. ii. 19. 20.
(3) Rom. xiv. 8.





CHAPITRE VIII

Les joies de la Résurrection

Jésus lui dit : Marie. Elle lui dit : *Rabboni* ; c'est-à-dire Maître.

(S. Jean. xx. 16.)

C'était le matin de très bonne heure ; il faisait encore nuit quand Marie-Madeleine et les autres femmes vinrent au jardin. Elles trouvèrent la pierre enlevée de l'ouverture du sépulcre. Marie-Madeleine courut dire à Pierre et au disciple que Jésus aimait : « Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons où ils l'ont mis. »

Pierre et Jean coururent au jardin. Jean devança Pierre, et arriva le premier au sépulcre; et, se baissant, il regarda dedans. Pierre qui le suivait arriva, descendit dans le sépulcre, et vit les linceuls qui y étaient. Alors les disciples s'en retournèrent chez eux. Mais Marie-Madeleine attendit. Elle n'avait pas d'autre chez soi que le sépulcre de Jésus. Il était vide; mais elle ne voulait pas s'en aller. Elle se tenait dehors, versant des larmes. Comme elle pleurait, elle se baissa, et regardant dans le sépulcre, elle vit deux anges vêtus de blanc assis au lieu où avait été le corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Jésus se tenait debout derrière elle, et lui dit: Femme, pourquoi pleurez-vous? Qui cherchez-vous? Elle, se retournant, le vit, et pensant que c'était le jardinier, lui dit: « Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons pas où ils l'ont mis. Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. » Et Jésus lui dit: « Marie! » Elle lui dit: « Rabboni! » c'est-à-dire Maître. Elle avait attendu par amour et par componction. Elle savait que son Maître avait été percé par ses péchés et pour ses péchés. C'est pourquoi elle attendait versant des larmes au sépulcre. Son attente fut récompensée. Elle fut récompensée par la vision de Jésus lui-même.

Or, dans ces événements, nous nous voyons révélés la loi et l'ordre des joies et des consolations du

Royaume de Dieu. Ceux qui auront le plus enduré de souffrances et de tristesses, recevront la plus grande abondance de joie et de consolations dans son Royaume. Celui qui a été le plus abreuvé de souffrances et de tristesses, c'est l'Homme de douleurs, lui, qui a été crucifié pour notre amour. Avant son agonie, il disait : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » (1) L'âme déifiée de Jésus, — une âme semblable à la nôtre, parce qu'il était homme ; une âme différente de la nôtre, parce qu'elle avait été déifiée par son union avec la Divinité ; — cette âme était capable de souffrir à un point que jamais cœur humain ne pourra le comprendre. Comme les tristesses du Fils de Dieu Incarné furent les plus grandes qu'ait jamais goûtées un enfant des hommes, ainsi, le degré des souffrances dont son Cœur était capable, donnait la mesure des joies que pouvait recevoir ce Cœur Sacré. Au moment de sa Résurrection, il fut rempli des joies de son royaume. Les causes de cette joie étaient l'accomplissement de son œuvre, la rédemption du monde, la surabondante effusion de son Précieux Sang, la rémission de nos péchés, la vision de la grâce et la multitude de ses élus, qui seraient éternellement sauvés. Jésus, à cette heure, sentit son Cœur rempli d'une joie divine, que nous devons adorer, mais que nous sommes incapables de comprendre.

(1) S. Mat. xxvi. 38.

Après la sienne, vient la joie de sa Mère Immaculée, la Mère des Sept Douleurs : comme elle avait éprouvé sept douleurs, elle eut également sept joies. Nous ne le lisons pas, il est vrai, dans le texte des saints Evangiles ; — car bien des choses que Jésus a faites ne sont pas écrites, et si elles l'étaient toutes, le monde ne pourrait pas contenir les livres ; — mais l'Eglise a toujours cru, par les lumières et les intuitions de la foi, que la première personne à laquelle il se manifesta dans la gloire de sa Résurrection, fut sa Mère bénie et sans tache ; sa Mère qui, après l'Homme de douleurs avait subi des tristesses plus profondes et plus amères qu'aucun autre cœur humain. Et après la Mère de Dieu, à qui se montra-t-il dans sa joie? Est-ce à Pierre qu'il avait établi le fondement inébranlable de son Eglise? Est-ce à Jean qui, pendant la cène, avait reposé sur son Cœur? C'est à Marie-Madeleine, à celle qu'il avait délivrée de sept démons, à celle que son Précieux Sang avait purifiée de ses péchés sans nombre et d'un rouge écarlate ; à Marie, parce qu'elle avait aimé beaucoup ; et aussi, parce que, à cause de son grand amour, elle avait souffert beaucoup ; parce que, après la Mère de Dieu, ses douleurs avaient été les plus grandes : — à elle, il se montra d'abord dans la gloire de sa Résurrection.

Il vint et se tint debout derrière elle, pendant qu'elle pleurait au sépulcre ; et, comme elle ne le reconnaissait pas, il l'appela par son nom. Il l'appela par le nom

familier; il lui dit: « Marie! » et le son de cette voix si bien connue, révéla à Marie-Madeleine qui il était. Elle lui répondit comme elle avait coutume de répondre: « Rabboni! » c'est-à-dire, Maître. Après elle, il se montra à Pierre, — à l'ami inconstant, infidèle, qui l'avait renié trois fois; et après Pierre, à ses disciples, aux âmes fidèles, encore confiantes en lui, bien que leur cœur ne fût pas capable de s'exposer aux dangers de son crucifiement.

Nous voyons donc là exposée une grande loi du royaume de Dieu; c'est-à-dire que la joie de la Résurrection est proportionnée à la douleur de notre pénitence, aux épreuves que nous avons endurées dans le corps, dans le cœur et dans l'âme. La part que nous aurons eue à sa Croix et à sa désolation, sera la mesure, dans le royaume de la Résurrection, de la part que nous aurons à sa gloire et à ses joies. Ces quarante jours que nous venons de commencer, sont, pour ainsi dire, le type et la figure, l'avant-goût et le commencement de cette joie éternelle. Ces quarante jours, pendant lesquels Jésus resta constamment près d'eux, sans être toujours visible, — toujours prêt, par exemple, à se manifester, et pourtant se voilant encore; — ces jours, dis-je, où ils commencèrent à connaître la plénitude de sa Divinité, furent vraiment des jours d'une joie surabondante, d'une joie du ciel sur la terre. Ce n'était pas une joie uniquement du ciel, mais aussi de la terre; c'est-à-dire qu'il venait à eux dans leurs tristesses et dans leurs humiliations. Il ne

s'élève pas tout de suite au trône de sa gloire ; mais, de même que par l'Incarnation il s'était humilié au point de se faire homme et de se revêtir de nos infirmités ; ainsi, pendant ces quarante jours, après avoir révélé sa Divinité, il s'attarda au milieu d'eux, pour converser avec eux, pour boire et manger avec eux, pour leur permettre de le toucher. S'il le défendit à Marie-Madeleine au premier moment de sa joie, cependant il permit à Thomas de toucher les plaies de ses mains et de son côté. Par conséquent ces quarante jours leur apportèrent et les joies de la foi et les joies de la vision. La Résurrection de Notre-Seigneur a ouvert les sources du vaste torrent des joies célestes, et l'Eglise tout entière, selon la prophétie a été inondée par ce fleuve qui réjouit la Cité de Dieu.

L'Eglise de Dieu est inondée jusqu'à ce jour par ce torrent de douceurs. Malgré les luttes de l'Eglise, malgré les acerbes et incessantes persécutions du monde, malgré la Croix quė nous devons tous porter chacun pour notre part, si nous sommes de vrais disciples de notre Maître : malgré tout, il est une joie qu'il nous a donnée et que personne ne saurait nous enlever ; — une joie si intime, si profonde, si expansive, si souvent répétée à mesure que nous avançons dans la vie, qu'elle est un avant-goût des joies éternelles.

1. Ce sont d'abord les joies de la foi. En quoi consistent-elles ? Dans la même faveur qui fit la joie des disciples pendant quarante jours, c'est-à-dire,

dans la présence de Jésus. Il est monté auprès de son Père ; mais il est encore avec nous. Allez à son Père, ce n'est pas s'éloigner de nous. C'est, il est vrai, se dérober à notre vue ; mais il est toujours proche. C'est pourquoi l'Apôtre disait aux chrétiens de Philippes : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur : je le dis encore une fois : réjouissez-vous. Que votre modestie, » votre modération, » soit connue de tous les hommes ; » c'est-à-dire le contrôle, l'empire que vous exercez sur vous-mêmes, votre dignité de chrétien ; car « le Seigneur est proche, » (1) vous êtes sans cesse en sa présence. Il est en effet « à la droite du Père, » selon le mode naturel de son existence ; mais il s'est montré à Etienne au moment de son martyre ; il s'est montré à Saul sur le chemin de Damas ; il l'assista dans sa réponse devant le tribunal impérial de Rome ; il s'est montré aux saints à plusieurs reprises : il est toujours avec nous, et il viendra de nouveau. Nous savons qu'on le verra encore une fois sur la terre ; et, dans l'intervalle de sa première à sa dernière apparition, bien qu'il se dérobe à notre vue, il est toujours près de nous. Nous savons que nous sommes en sa présence, et la joie de sa présence est notre joie. Mais il a une autre présence, perpétuelle, universelle, intime, voilée, il est vrai, mais réelle et personnelle : il est toujours sur l'autel.

(1) Philip. iv. 4.

Dans tous les pays où s'étend la sainte Eglise Catholique, se trouve Jésus, régnant dans le mystère du Saint-Sacrement, toujours près de nous. Notre union avec lui est tellement intime que l'âme ne peut pas la définir. Le cœur seul, éclairé par la foi, est capable d'avoir la connaissance et le sentiment de ce que l'intelligence est impuissante à saisir.

Sa présence n'est pas la seule source de notre joie. Nous en avons une autre dans notre affranchissement du péché et de la mort, qui, en cet instant, est réel et véritable, et qui sera éternel, si nous sommes fidèles. Nous n'ignorons pas que le Sacrement du Saint Baptême fut institué par notre divin Sauveur pour rendre la vie spirituelle à notre âme morte par le péché originel. C'est un article de notre foi ; par conséquent, c'est un point de foi, revêtu de la divine certitude de la foi, que ceux qui ont été baptisés, qui sont nés de nouveau et ont été faits enfants de Dieu, reçoivent le don de la vie surnaturelle, sont affranchis de l'esclavage du péché originel, et par-là même aussi, de la sentence de la mort éternelle. Nous avons tous été l'objet de cette action divine. Chacun de vous a été baptisé sans en avoir conscience dès sa première enfance. Jusque-là votre volonté n'avait jamais varié, et ne s'était jamais mise en opposition avec la volonté de notre Rédempteur. Vous reçûtes la grâce de votre régénération ; vous fûtes délivrés du péché et de la mort. Si vous êtes retombés sous

leur domination ; si vous êtes volontairement devenus pécheurs, vous avez été de nouveau condamnés à mourir. Mais si vous avez conservé la grâce de votre baptême, vous êtes en ce moment affranchis du péché et de la mort, et la puissance de la Résurrection repose sur vous. Si, depuis votre baptême, vous êtes de nouveau tombé dans le péché mortel, et que, par-là, vous vous soyez donné une seconde fois la mort, il y a un autre sacrement institué dans le Précieux Sang : c'est le Sacrement de Pénitence. Or, c'est un point de la révélation divine et de notre foi, que tous ceux qui, avec la contrition voulue, reçoivent l'absolution de ce Sacrement, sont de nouveau affranchis de tous leurs péchés actuels, et par conséquent, de la mort éternelle.

Voilà donc quelle est la première source de notre joie. Mais, alors, pourquoi ne nous réjouissons-nous pas ? Parce que notre cœur est froid, et parce que notre foi est obscurcie. Semblables à la présence de Dieu, ces grandes réalités nous environnent de toutes parts : tous les jours, sans nous en rendre compte, nous les rencontrons à chacun de nos pas. De plus, si nous avons la foi, et si nous conservons, gravées dans notre cœur, les vérités dont j'ai essayé de parler, alors, nous avons en nous le sentiment d'une vie nouvelle. De même que nous avons une âme qui vivifie le corps, ainsi nous avons une vie surnaturelle qui vivifie l'âme. Nous savons aussi que de même

que nous avons les puissances du corps, de même nous avons les facultés de l'âme. Comme la pensée, l'intelligence et le mouvement se communiquent de la tête du corps à tous nos membres, ainsi la vie dont nous jouissons actuellement, est le résultat de notre union avec notre Divin Chef, qui est au Ciel. C'est ce que déclare l'Apôtre, quand il dit : « Ainsi il n'y a point maintenant de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, qui ne marchent point selon la chair, mais selon l'Esprit. Parce que la loi de l'esprit de vie, qui est en Jésus-Christ, m'a délivré de la loi du péché et de la mort. » (1)

L'esprit de la Résurrection et la vie glorifiée de notre Divin Chef, sont en chacun de nous, si nous ne sommes pas sous l'empire du péché mortel. Nous avons subi cette transformation que, si nous sommes devenus des créatures nouvelles, « tout ce qui était ancien en nous est passé, et tout est devenu nouveau. » Ce qui veut dire que notre ancien caractère, notre ancien esprit, nos vieilles habitudes, nos vieilles amours, nos vieilles haines, nos vieilles pensées, nos vieux péchés, nous sont arrachés comme le vêtement d'un lépreux. Voyez, là, rejeté loin de nous, le linceul qui nous enveloppait dans la tombe : le voilà, encore devant nous, témoin du péché et de la mort, nous rappelant ce que nous fûmes jadis. Mais il n'est

(1) Rom. VIII. 1.

plus rien de nous. L'esprit de vie qui est en nous, nous en a délivrés, comme on enlève les chairs corrompues par la lèpre. Linceuls et bandelettes de mortalité, qui nous enlaçaient quand nous étions souillés du péché : tout a été brisé et rejeté au loin. L'ancien caractère a disparu. Si nous sommes des disciples de Jésus-Christ, en nous se sont révélés un esprit nouveau, de nouvelles amours, de nouvelles haines, de nouvelles frayeurs, de nouvelles espérances, de nouvelles aspirations, de nouvelles affections et de nouveaux désirs. « Si quelqu'un est en Jésus-Christ, il est une créature nouvelle, » (1) et se trouve placé dans une nouvelle création. Un changement s'est opéré en lui, changement tel qu'il peut chaque jour voir se vérifier en lui les paroles de notre divin Sauveur : « En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. » (2)

2. Nous voyons là une esquisse des joies de la foi. Nous ne pouvons pas nous arrêter à en parler plus longuement, car il y a des choses plus grandes. Si telles sont les joies de la foi, quelles sont celles de la vision ? Telle est la maturité de l'été après les froids perçants et la mort de l'hiver, telle est la vision de Dieu, quand la vision de la foi se change en la gloire de son Royaume. Les mêmes vérités, les

(1) 2 Cor. v. 17.
(2) S. Jean xiv. 20.

mêmes réalités, les mêmes personnes, les mêmes relations que nous avons ici, existeront alors, et seront éternelles. Absolument comme les formes de la nature reparaissent telles qu'elles étaient, quand la neige a disparu devant les rayons du soleil ; ainsi en sera-t-il dans la vision de la gloire. C'est l'action et l'œuvre du Saint-Esprit. Redites les dernières paroles du *credo* de votre baptême : « Je crois au Saint-Esprit, à la Sainte Eglise Catholique. » L'Eglise est sa création : une, parce qu'il est un ; sainte, parce qu'il est saint ; infaillible, parce qu'il est la lumière de la vérité : « Et à la communion des saints » ; — ce sont les fruits mûrs cueillis dans l'église de la terre, et réunis dans les greniers du Royaume. — « Et à la rémission des péchés ; » au baptême, à la pénitence, à la contrition. — « Et à la résurrection de la chair ; » que l'Esprit-Saint recueillera du sein de la poussière pour l'établir dans la perfection de sa gloire. — « Et à la vie éternelle ; » c'est l'habitation du Saint-Esprit dans l'âme des élus.

Voilà donc la joie de la vision. Quel sera le premier objet de notre vue ? Notre Divin Sauveur a dit ; « Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera, il sortira, et il trouvera des pâturages ; » (1) c'est-à-dire, les pâturages de la vie éternelle. La présence de la Sainte Humanité de Jésus,

(1) S. Jean. x. 9.

la vision de notre divin Maître dans la gloire de son Royaume ; c'est la plénitude des promesses et de la prophétie, « ses yeux verront le Roi dans sa beauté, dans la terre qui est par-delà l'espace. » (1) Quelle est la beauté du Fils de Dieu ? La beauté de Dieu lui-même. Il est l'éclat de la gloire de son Père, l'image de sa substance ; et Dieu lui-même est beauté. Cette beauté divine fut revêtue de la beauté humaine. Le premier Adam était beau, puisqu'il avait été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, qui est la beauté même. Il fut créé à l'image et à la ressemblance du second Adam, c'est-à-dire du Verbe Incarné. Et Jésus-Christ, dans sa personne, est, selon la parole de Dieu : « le plus beau des enfants des hommes. » (2) Mais qu'est-ce que cette beauté extérieure en comparaison de la beauté intérieure, — de l'amour et de la tendresse, de la compassion et de la miséricorde, de la pureté et de la sainteté du Sacré-Cœur ? Nous verrons la face de l'Ami qui nous a aimés, qui a souffert et qui est mort pour nous : les traits du Fils de Dieu empreints sur chacun de nous ; les regards de notre Rédempteur fixés distinctement sur chacun de nous ; sa voix, nous parlant comme il parla à Marie au sépulcre, nous appelant chacun par notre nom, nous connaissant chacun en particulier dans toute

(1) 2 Isa. xxxiii. 17.
(2) Ps. xliv. 3.

l'intime conscience de notre personnalité : c'est le commencement de la joie.

Puis, le sentiment que dans toute l'étendue de son Royaume, il n'y a qu'une seule volonté, sainte, suprême, souveraine ; que cette volonté pénètre l'être tout entier, au point qu'il n'y a pas une pulsation dans le pouls, pas un mouvement dans toute la nature spirituelle qui ne soit en parfaite harmonie avec elle ; que cette même volonté pénètre tous ceux qui, autour de lui, remplissent la cour céleste, tous les saints anges, tous les ordres des Bienheureux, communiquant à tous une joie unique, une joie mutuelle, à tel point que la joie de tous est celle de chacun. Nous aurons tous le sentiment parfait de ce que nous fûmes en ce monde, une parfaite identité de personne, la même que nous avons ici, à l'exception du péché, une connaissance parfaite les uns des autres, un échange parfait d'intuition, d'intelligence mutuelle, de tout ce qui sera dans l'âme, du bonheur et de la joie de chacun. Les plus grands dans le royaume de Dieu, — parce qu'ils pourront recevoir davantage, — auront une plus grande joie de la gloire des plus petits ; et ceux-ci, parce que leur charité sera parfaite, trouveront un surcroît de joie dans la gloire de ceux qui seront plus élevés dans le bonheur.

Ajoutez ce qui comblerait de bonheur même cette terre d'ici-bas. Si, pour un instant, les conflits, les haines, les disputes, les jalousies, les luttes, les

querelles, les discordes de ce monde pouvaient être interrompus ; — si, pour un jour, du couchant à l'aurore, le péché pouvait cesser, — même ce monde serait heureux. Dans le monde de là-haut, ce sera le repos éternel ; le repos qui exclut toute tentation, toute lutte, toute épreuve ; le repos intérieur, du cœur, de l'esprit, de l'âme, de la pensée, des affections, de la volonté : tout en parfaite harmonie avec la volonté de Jésus. Puis, — chose dont vous ne vous rendrez peut-être pas bien compte pendant que je vous en parlerai ; — le repos du travail, le repos des fatigues, le repos de manger son pain à la sueur de son front ; — et c'est bien le sort ici-bas de toutes ces multitudes, de tous ces millions de chrétiens, appartenant à tous les pays, à toutes les langues ; — le sort du pauvre laboureur, du cultivateur de la terre ; — de tous ceux qui arrachent de force du sein de la terre une maigre subsistance, qui mènent une vie de souffrances, dans le froid, dans les tourments, dans les maladies, dans les privations, dans des maisons où tout manque, avec des enfants qui crient la faim, avec tous ceux qui sont chers et qui languissent, qui dépérissent faute d'une nourriture suffisante que ne peut fournir leur travail : — c'est pour eux tous un fardeau dont vous ne soupçonnez peut-être guère le poids, vous tous qui m'écoutez. Mais au ciel : « ils n'auront plus ni faim ni soif ; et le soleil, ni aucune autre chaleur, ne les les incommodera plus ; parce que l'Agneau qui est au

milieu du trône sera leur pasteur : il les conduira aux fontaines des eaux vivantes ; et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux. » (1)

Ce n'est pas tout : au ciel, nous aurons la joie de nous savoir doués d'une santé éternelle. Vous avez peut-être connu par votre propre expérience les souffrances et les maladies ; vous savez ce qu'il en est que de gémir longtemps sur un lit de douleurs. Vous vous rappelez le premier jour où il vous fut possible de vous lever, de sortir pour respirer l'air libre et la lumière du soleil ; le premier sentiment de la santé qui vous était rendue, des forces qui vous revenaient, de cette vigueur nouvelle qui pénétrait vos membres : que sera-ce donc que la santé éternelle du Royaume de Dieu, quand il n'y aura plus ni mort, ni maladie, ni déperdition des forces de ce pauvre corps, ni infirmité des membres ; plus d'yeux privés de la vue, ni d'oreilles privées de l'ouïe ; plus de membres estropiés, plus d'esprits faibles, plus de cerveaux dérangés, pas une intelligence qui ne soit parfaite et ne jouisse complètement de la raison. Toutes les infirmités auront à jamais disparu ; car, avec la résurrection du corps, toutes seront guéries pour l'éternité. L'âme, rendue parfaite, à la ressemblance de Jésus, sera revêtue d'un corps glorifié comme celui de Jésus. Comme il n'y aura plus de

(1) Apoc. vii. 16. 17.

mort, il n'y aura plus de changement. Si, dans ce bas monde, nous pouvions voir se réaliser tous les désirs de notre cœur, ces désirs ne dureraient pas toujours; et s'ils pouvaient durer toujours, ils seraient impuissants à satisfaire notre cœur. Mais, dans le Royaume de Dieu, il n'y aura point de changement pendant toute l'éternité. Point de jours passés, point de lendemain, point de soir à la fin du jour: ce sera un jour éternel, — l'instant actuel, toujours présent, — le plein midi d'un bonheur complet. Le bonheur de la vie, le bonheur du foyer, le bonheur de votre vie passée, — où est-il? Il faut regarder en arrière pour le chercher : il a disparu; il s'en va; il fuit rapidement, et bientôt il ne sera plus. Mais dans le Royaume de Dieu, cette nouvelle vie du corps, de l'esprit, de l'âme et de la famille; le bonheur parfait, la parfaite identité de personnes, les connaissances réciproques, les liens d'affection perfectionnés et transfigurés dans le royaume de la Résurrection; tout cela sera immuable et éternel.

Reste enfin une autre joie; mais c'en est une dont je puis à peine parler, parce que j'ai de la peine à la comprendre. Nous verrons Dieu. Nous le verrons tel qu'il est; nos yeux contempleront l'Eternel. Nous verrons sa nature incréée. Nous verrons ce que nos cœurs sont impuissants à concevoir. Nous le verrons, non par les yeux de la chair et du sang, ni par l'intelligence imparfaite de notre nature; mais nous

le verrons à la lumière de la Gloire. La lumière de la Gloire vient du Saint-Esprit : ce sont les clartés de l'intelligence illuminée par l'Esprit Saint. L'âme remplie de Charité sera élevée par le Saint-Esprit jusqu'à la vision de Dieu, à l'union avec toutes ses puissances et avec toutes ses affections dans la vérité increéée et dans l'amour increéé, — c'est-à-dire, en Dieu lui-même. Nous le verrons, non pas dans son infinité, — l'esprit fini en est incapable ; — mais nous le verrons d'une manière finie. Quand nous voyons une étincelle de feu, nous voyons tout le feu, bien qu'il n'ait pas des limites que nous puissions comprendre ; et quand nous voyons un rayon de lumière, nous voyons entièrement la nature de la lumière, bien que cette lumière soit sans bornes : ainsi nous verrons Dieu.

Quand nous verrons sa sainteté, sa pureté, sa sagesse, sa bonté, sa puissance, sa justice, sa miséricorde, sa pitié, sa compassion, et toutes les perfections de Dieu, nous verrons Dieu tel qu'il est, bien que ce ne soit pas d'une manière infinie. Nous verrons Dieu le Père dans son essence increéée ; nous verrons Dieu le Fils engendré du Père ; nous verrons Dieu le Saint-Esprit, procédant du Père et du Fils : nous verrons l'essence de la gloire, de l'éternelle et mutuelle connaissance, de l'éternel et réciproque amour des trois Personnes égales en une seule et même Divinité. Ces mystères dépassent nos paroles et nos pensées, mais, dans le

Royaume de la Résurrection, ils seront manifestés à tous ceux qui entreront par la Porte qui est Jésus-Christ; et à sa lumière, tous les mystères seront révélés. Voilà donc quelles sont les joies de la Résurrection.

Maintenant, quels sont les signes, quelles sont les marques de ceux qui hériteront de ces joies? Par votre baptême, comme je l'ai dit, vous, vous avez été faits participants de la Résurrection; l'absolution vous a affranchis du péché et de la mort: vous êtes donc les héritiers des joies de la foi et des joies de la vision. Mais de même que l'Eglise a ses notes, de même ceux qui sont les vrais disciples de Jésus-Christ ont leurs signes visibles; ce sont certains fruits de l'Esprit Saint: quels sont-ils?

1. Le premier signe, sans lequel on n'est disciple que de nom, c'est l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Saint Jean, parlant d'après l'inspiration de l'Esprit Saint, dit ces paroles: « Nous reconnaissons à l'amour que nous avons pour nos frères que nous sommes passés de la mort à la vie. » (1) La marque d'une âme, qui a en elle la vie de la Résurrection, c'est l'amour de Dieu par-dessus toutes choses; puis, c'est l'amour du prochain comme de nous-mêmes. L'amour de Dieu par-dessus toutes choses, c'est l'amour d'appréciation qui nous rend prêts à sacrifier tout en ce monde plutôt que de perdre Dieu. L'amour

(1) I. S. Jean. iii. 14.

du prochain, c'est la flamme brûlante de la charité qui se fait sentir tout autour de nous. « Charité bien ordonnée commence par soi-même, » signifie qu'il n'y a point de charité dans l'homme qui n'embrasse pas toute sa famille dans l'amour de Dieu et du prochain; puis, que cet amour embrasse tous nos amis, chacun selon son rang ; et enfin, après nos amis, nos ennemis, et tous ceux qui ont besoin de nous. Par ceux qui ont besoin de nous, il faut entendre tous ceux qui pleurent, les délaissés, tous ceux qui souffrent de la maladie ou de la tentation, les égarés; les petits enfants sans secours ; enfin, nos ennemis et ceux qui, sans motif, sont mal disposés envers nous.

Voulez-vous avoir une preuve qui vous démontre que vous avez en vous la vie de la Résurrection? Voyez comment vous vous comportez à l'égard de ceux que vous croyez mal disposés envers vous. Ils sont au niveau de vos meilleurs amis. Les amis qui vous affectionnent, qui parlent de vous en termes bons et flatteurs, ne sont pas des amis, si vous les comparez à ceux qui vous regardent de travers, qui parlent mal de vous et ont le cœur aigri contre vous. Ils font l'épreuve de ce que vous êtes ; ils mettent à l'épreuve votre patience, votre esprit d'humilité; montrent si vous avez une volonté crucifiée, ce qui est la plus sûre marque des vrais disciples de Jésus-Christ. Si vous avez des ennemis, cherchez à voir tout ce qu'il y a de bon en eux. En tous il y a du bon. Quand nous

plongeons le regard à travers une épaisse forêt, nous voyons çà et là les rayons de la lumière du soleil qui descendent sur les feuilles et jusque sur le sol ; ils sont faibles, disséminés, tout petits peut-être ; mais enfin, le soleil est là quand même : ainsi en est-il des pires parmi les hommes : s'ils ne sont pas des réprouvés, il y a encore en eux quelques traces de la Divinité. Cherchez, et sachez les découvrir. Si vous avez la charité, vous devez avoir des yeux pour voir ces lueurs de soleil. Si vous ne pouvez pas rester aveugles sur leur péché, — et vous ne pouvez moins faire que de le voir si l'Esprit Saint vous donne lumière et discernement ; — malgré tout, dans votre conduite à l'égard des pécheurs, dans votre manière de traiter les coupables, vous agirez comme si vous ne voyiez pas leurs travers. Vous serez même pour eux, comme Notre-Seigneur est pour vous. Bien qu'il voie toutes vos iniquités, il vous traite toujours avec un patience imperturbable. Jamais il ne vous parle sur un ton aigre ; jamais il ne vous fait un geste d'impatience. Voyant que la mèche n'est pas encore éteinte et que le roseau n'est pas encore brisé, il vous traite avec une compassion toute divine. Agissez ainsi avec vos ennemis. Cette charité de votre cœur se manifestera à l'égard de toutes les œuvres de Dieu. La création tout entière est un miroir qui reflète la gloire, la compassion, la douceur et la bonté de Dieu. Toutes les créatures sont, pour ainsi dire, une échelle qui

nous fait monter jusqu'au cœur de Dieu. C'est par ses créatures qu'il nous parle. Nous devons aimer toutes les œuvres sorties de ses mains : les arbres de la forêt et les fleurs des champs, les créatures inanimées. — Toutes seront l'objet de notre amour et de notre bonté, parce que leur Créateur les aime, et parce que nous voyons sur elles la main de leur Créateur.

2. La charité est la première marque. La seconde est la liberté; c'est-à-dire que, tout en aimant les créatures de Dieu, nous ne devons nous laisser réduire en esclavage par aucune d'elles. Le grand péché du monde, c'est de servir et d'aimer la créature plus que le Créateur. Notre grand péché à nous tous, c'est le culte de la créature; c'est de mettre les créatures à la place de Dieu. Ce culte nous réduit en servitude. Nous perdons notre liberté. Les créatures troublent notre intelligence, nous corrompent le cœur, égarent notre volonté, nous détournent du service de Dieu et nous font servir le monde, avec ses ambitions et ses vanités, ses honneurs et ses fascinations, ses désirs éxagérés et ses basses servitudes. Il y a quelque chose de triste et de méprisable dans cette dépendance des hommes qui se soumettent aux souffles du monde, aux louanges et aux blâmes du monde. Si, selon l'expression de l'Apôtre, « vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez ce qui est dans le ciel, non ce qui est sur la terre; vous êtes

morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » (1) Ne soyez pas les esclaves du monde.

Il y a dans le monde une créature qui est la plus subtile de toutes; — il y a une créature qui est plus que toutes les autres fascinante, trompeuse; qui, plus que rien autre, réduit les hommes en esclavage; et cette créature, c'est le *moi*, l'amour du *moi*. L'amour de soi se manifeste dans la détermination violente de notre volonté pour telle ou telle chose, sans aucun discernement sage et raisonnable. Il fixe notre cœur sur une chose au point que le cœur s'y attache et ne fait plus qu'un avec elle. Si elle nous est enlevée, nous nous croyons blessés à mort, comme si on nous avait amputé un membre. Alors, viennent les ennuis, les dégoûts, les mécontentements, les tristesses. C'est une possession du démon, car « la tristesse du monde produit la mort. » (2) Une fois là, nous entrons en révolte contre Dieu. L'Homme de douleurs ne s'est point attristé pour lui-même, mais pour nous. La vraie et parfaite sympathie de l'Homme de douleurs fut pour les autres. Il n'y a que deux centres, Dieu et nous. Force nous est de reposer sur l'un ou sur l'autre. Si nous faisons porter toute la pesanteur de notre poids sur nous-mêmes, nous ne reposons pas sur Dieu de la pesanteur d'une plume : nous ne vivons

(1) Col. III. 1.
(2) 2 Cor. VII. 10.

qu'en nous et pour nous. Et nous souffrirons; — nous souffrirons en ce monde des ennuis, des croix, des désillusions continuelles. Si nous mourons sans qu'une douloureuse expiation ne nous ait préparés à la vision de la paix, nous risquons de ne pas voir la face de Dieu pendant toute l'éternité.

Il y a plus: Un lot est fait pour chacun de nous, et c'est Dieu qui l'a choisi. Nous ne le choisissons pas nous-mêmes. Quelques détails peuvent rester soumis à notre contrôle: mais nous ne le choisissons pas plus dans sa totalité, que nous ne décidons le pays et le temps où nous naissons. C'est la providence de Dieu qui fait ce choix. Il décide ce que nous aurons et ce que nous n'aurons pas. Ce lot nous est attribué: il doit faire notre contentement, notre satisfaction et notre joie. Bien plus, quand nous voyons les autres plus heureux, plus riches, mieux favorisés que nous, nous devons non-seulement nous réjouir de notre sort, mais encore, par amour pour eux, être heureux de les voir préférés à nous. S'ils sont plus aimés que nous, si Dieu répand sur eux des faveurs plus abondantes que sur nous, nous devons nous réjouir en tout. Ce sont là les marques d'un cœur qui vit dans les joies de la Résurrection. Ce cœur ne vit point pour lui-même. Ne vivant pas pour lui, n'aimant point à se repaître de joies égoïstes, il éprouve une joie intime qui lui vient de la présence de Jésus-Christ. C'est la surabondance de sa paix, « qui

surpasse tout sentiment; » (1) c'est la conscience de ces doubles relations, — relations de lui à nous et de nous à lui; — c'est l'enivrement de notre mutuel et indissoluble amour.

3. Enfin, il me reste à parler d'une troisième marque, c'est l'esprit de louanges, l'esprit de reconnaissance, de joie et de remerciement. Nous persévérons dans la prière pendant toute notre vie, suppliant, exprimant nos désirs en termes ardents, mécontents même, parce que nous n'avons pas tout ce que nous convoitons; et quand nous recevons les dons de Dieu, nous, pareils aux lépreux, nous ne lui rendons pas grâces: l'esprit de louange n'est pas en nous. Et cependant il n'y aura plus aucune prière dans le ciel, il n'y a plus aucune prière dans l'éternité. Ce sera la louange perpétuelle. La louange sera l'occupation des Bienheureux; la louange sera notre joie; la louange sera notre jouissance éternelle. Si, par conséquent, nous ne louons pas Dieu en cette vie; si la louange n'est pas sur nos lèvres et dans notre cœur; si, quand nous répétons les paroles du Psalmiste, notre cœur reste froid et attaché à la terre, nous essayons-nous à la louange du Royaume de Dieu? Saurions-nous chanter le cantique de Moïse et de l'Agneau, si nous ne l'avons pas appris ici-bas? Rappelez-vous ce que c'est que la louange. La

(1) Philip. iv. 7.

louange consiste dans l'amour de Dieu, dans l'admiration de la bonté de Dieu, dans la reconnaissance des dons de Dieu, en voyant Dieu en tout ce qu'il nous donne, oui, et même dans les choses qu'il nous refuse. Il faut que nous puissions voir notre vie entière à la lumière de Dieu; la voyant ainsi, notre devoir est de bénir Dieu, de l'adorer, de le glorifier; de dire, avec les paroles des Séraphins: « Saint, Saint, Saint; » de dire, avec les Anges: « Gloire à à Dieu au plus haut des cieux; » de répéter: « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit; » de répéter toujours et en toutes choses: « Grâces soient rendues à Dieu! » Apprenons à faire de cet esprit de louange la règle de notre conduite quotidienne.

Il ne me reste plus qu'un mot à ajouter. Pendant plusieurs longues semaines pas à pas, nous sommes arrivés jusqu'à ce jour. Nous sommes venus du désert, à travers la solitude du péché. Nous nous sommes appesantis sur les horreurs du péché mortel et du péché véniel, sur les péchés d'omission, sur les tentations. Nous avons parcouru le chemin de la Croix. L'autre jour seulement, nous nous sommes arrêtés sur la Montagne du Calvaire, contemplant les cinq blessures sacrées et l'abandon du Fils de Dieu. Aujourd'hui, nous sommes montés du sépulcre jusqu'au trône du Royaume de la Résurrection. Tout autour de nous, nous pouvons voir par la foi ceux que nous verrons plus tard dans la vision: la Bienheureuse

Mère de Dieu, toujours sans tache; le bien-aimé disciple, qui eut toujours le cœur pur ; Marie-Madeleine, profondément souillée, il est vrai, mais maintenant aussi blanche que la neige. Ils sont là, types des saints et des pénitents, dans le Royaume de Dieu, rachetés par le même Seigneur et Sauveur, lavés dans le même Sang Précieux, revêtus de lumière, les pécheurs devenus aussi purs que les innocents, parce que jamais il n'y aura plus trace de péché, puisque tous les péchés ont disparu. « Ce sont ceux qui sont venus ici, après avoir passé par la grande tribulation, et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. » (1) Nous sommes donc parvenus dans la joie, avec les pénitents et avec les saints, jusqu'au Royaume de la Résurrection. Mais il nous reste à passer sur la terre encore quelques années de tentations, de tourments, de tristesses, de luttes et de croix. Oui, il nous faut voir encore des tempêtes sur le lac, des orages sur la montagne : c'est notre lot d'ici-bas. Qu'importe ? Si nous sommes les enfants de la Résurrection, le ciel est à nous ; le ciel est proche ! Notre jour sera-t-il longtemps différé, luira-t-il bientôt ? Nous l'ignorons. Avant la prochaine fête de Pâques, nous pouvons être dans la lumière du Royaume, ou bien, nous pouvons être sur ses frontières, achevant notre expiation et attendant la

(1) Apoc. vii. 14.

vision de Dieu. Qu'importent donc quelques peines, quelques tristesses, de légères pénitences, quelques croix, si quelque temps après, doit suivre un héritage de joie éternelle ?





TABLE



a — 103 AVIGNON. — IMP. AUBANEL FRÈRES

LIBRAIRIE

Aubanel Frères, Éditeurs

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE

DE Mgr L'ARCHEVÊQUE D'AVIGNON
DE Mgr L'ARCHEVÊQUE DE REGGIO, MÉTROPOLITAIN DES CALABRES
ET DE Mgr L'ÉVÊQUE DE TERRACINE, SEZZE ET PIPERNO

Paris 1839 & 1844 : Médailles d'Argent ; 1896 : Médaille d'Or, Diplôme d'honneur ;
1899 : Membre du Jury, Hors Concours :
Bruxelles, Exposition internationale 1897 : Grand Prix



On peut se procurer nos ouvrages en nous écrivant directement, on les trouve aussi dans la plupart des librairies.

Principaux Libraires-Correspondants à l'Étranger :

Alger	Veuve Thomas.
Amsterdam	De Haas.
Ausbourg	Huttler-Seitz.
Barcelone	Castegnier.
Bois-le-Duc	G. Mosmans fils ; A. Mosmans.
Bologne	Marregiani.
Bruxelles	Lagaert; Schepens et Cie Société St-Charles-Borromée.
Bucarest	Degenmann.
Caracas (Vénézuela)	Urdaneta, Falangon, y Ca.
Constantinople	J. Minasse ; Jassy ; Emile Phaséa.
Cracovie	Ladislas de Milkówski.
Dublin	Gill and Son.
Enghien	Spinet.
Fribourg in **Baden**	Herder et Cie.
Fribourg (Suisse)	Librairie Catholique.
Gand	Vander Schelden ; Siffer.
Genève	Veuve Garin.
Gênes	Lanata.
Galatz	Popovici et Nebuli.
La Haye	Parry et Cie.
Leipzig	Twietmeyer et Cie.
Lévis (Canada)	Mercier et Cie.
Lisbonne	Jono, Vilhena.
Louvain	Desbarrax.
Milan	Mauri et Cie.
Madrid	Enrique Hernandez ; Romo y Fussel.
Montréal (Canada)	Beauchemin et fils ; Cadieux et Derome ; J.-B. Rolland et fils.
Mulhouse	Gangloff.
New-Orléans	Jacob.
Nimègues	Malmberg.
Odessa	Rousseau.
Oran	Mlle Neubrand.
Ottava (Canada)	Guillaume.
Porto	Machado et Costa.
Québec	Pruneau et Kirouac.
Rome	Spithover.
Rotterdam	Waanders.
Séville	Izquierdo.
Smyrne	Librairie Polyglotte.
Strasbourg	Le Roux et Cie.
Turin	Berutti;Caretto;Lupotto
Vienne (Autriche)	Herder et Cie ; Mayer et Cie.

Etc., etc., etc.

BREF

ADRESSÉ PAR S. S. LÉON XIII, A M. JOSEPH-MARIE AUBANEL

DE LA MAISON AUBANEL FRÈRES, SES IMPRIMEURS

LÉON XIII, PAPE

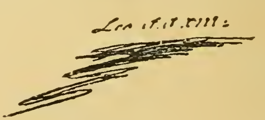
A Notre cher fils Joseph-Marie AUBANEL, à Avignon

A vous, chers fils, salut et bénédiction Apostolique.

C'est pour Nous joie et consolation de voir que vous vous efforcez de marcher sur les traces de votre père et de votre oncle dans leurs efforts pour soutenir la vertu et la religion. Comme ils l'avaient fait déjà eux-mêmes plusieurs fois avec empressement et avec bonheur, vous Nous montrez votre dévouement en Nous offrant le *Sommaire de la Doctrine Catholique*, imprimé par vos soins. Soyez certain, cher fils, que Nous sommes reconnaissant de cet hommage qui Nous a été si agréable, comme Nous le fûmes pour les vôtres : et Nous vous louons de ce que, au milieu de ce dévergondage du mal, vous vous efforcez de répandre et de vulgariser les ouvrages utiles aux âmes ; c'est bien là le véritable amour de la patrie. — En meme temps que vous, Nous voulons comprendre dans Nos éloges celui qui a composé l'ouvrage que vous Nous avez offert et qu'il a rédigé avec un soin et un zèle qui le rendent grandement utile aux âmes.

Que sur l'auteur et l'éditeur, viennent donc avec abondance les secours divins que par Notre bénédiction Apostolique Nous demandons pour vous avec une affection toute paternelle.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 2 avril de l'an 1893, de Notre Pontificat le 16me.



AVIS AUX AUTEURS

Nous fournissons sans frais tous les renseignements relatifs à la publication et à l'impression des Livres. Nous nous chargeons aussi de la vente des ouvrages imprimés par nos soins, après entente avec les auteurs.

L'immense publicité dont nous pouvons disposer, grâce à nos *Livres de propriété* que nous publions aussi en langues étrangères, ne peut que favoriser la vente de ces ouvrages.

Un matériel entièrement neuf nous permet de livrer les travaux les mieux soignés. — Ouvrages liturgiques. — Plain-Chant. — Actes de catholicité. — Labeurs de toutes sortes. — Impressions pour les diocèses, les Congrégations religieuses et les Editeurs qui nous en font la demande. — Devis. — Spécimen, et tous renseignements par retour du courrier.

APRÈS LE CATÉCHISME

COURS D'INSTRUCTION RELIGIEUSE

SPÉCIALEMENT RÉDIGÉ POUR LES ÉLÈVES DU COURS SUPÉRIEUR

DANS LES MAISONS D'ÉDUCATION

PAR L'AUTEUR DU *Sommaire de la Doctrine Catholique en tableaux synoptiques* et des *Paillettes d'Or.*

Ouvrage approuvé par S. G. Mgr Vigne, Archevêque d'Avignon : S. G. Mgr Hasley, Archevêque de Cambrai, et S. G. Mgr Gouthe-Soulard, Archevêque d'Aix.

I

Vérités Fondamentales de la Religion

ONZIÈME ÉDITION

Revue et augmentée de 60 Sujets et Plans de rédaction

Un beau volume in-18 de XII-549 pages.

Prix broché. . . . . . . 1 fr. 90 | Cartonné . . . . 2 fr. 10

II

Réponses à quelques Accusations contre la Religion

SIXIÈME ÉDITION

Un beau volume in-18, de XXIV-470 pages.

Prix broché. . . . . . . 1 fr. 90 | Cartonné . . . . 2 fr. 10

L'Auxiliaire du Catéchiste

DICTIONNAIRE

des mots du Catéchisme

PRÉSENTÉS EN TABLEAUX SYNOPTIQUES

PAR L'AUTEUR

du *Sommaire de la Doctrine Catholique* et des *Paillettes d'Or*

Approuvé par S. E. Mgr le Cardinal Bourret, Evêque de Rodez
et par S. G. Mgr Sueur, Evêque d'Evreux

Un beau volume grand in-16, de XXIV-386 pages.
Prix broché : 3 fr. 75 ; reliure percaline tranche jaspée : 4 fr. 75.

SPÉCIMEN RÉDUIT D'UNE PAGE

290 — *Pénitence*

PÉNITENCE (Sacrement de)

Pénitence (Sacrement de)

- **Définition du Sacrement de Pénitence**
  - Sacrement institué par N.-S. J.-C., sous la forme de jugement, pour remettre tous les péchés commis après le baptême, à celui qui s'en confesse, s'en repent et s'engage à satisfaire pour les fautes commises.
  - **La pénitence est un vrai Sacrement**
    - Le *signe sensible* qui indique la grâce qu'il donne, se montre dans les marques de repentir du pénitent — et dans la sentence d'absolution.
    - *L'institution divine* ressort des paroles de J.-C. : *Tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel.*
    - La *grâce donnée* : c'est la rémission des péchés que Dieu seul peut accorder.
- **Constitution du Sacrement de Pénitence**
  - **La matière, ce sont**
    - Les *péchés* du pénitent; s'il n'y avait pas de péchés, il n'y aurait pas de sacrement.
    - Les *actes* que fait le pénitent, au nombre de trois : *La contrition* — la *confession* — la *satisfaction* (voir ces mots.)
  - La *forme* : Ce sont les paroles du prêtre donnant l'absolution : *Je t'absous de tes péchés, au nom du Père, du Fils, et du S.-Esprit*... C'est quand le prêtre les prononce, que le sacrement est reçu — (voir *Absolution.*)
- **Noms donnés au Sacrement de Pénitence**
  - *Second Baptême.* — *Baptême laborieux* parce qu'il est pour les péchés *actuels* ce que le baptême est pour le péché *originel* — seulement il exige des dispositions qui coûtent davantage que celles exigées par le baptême.
  - *Seconde planche de salut* parce qu'il est pour nous, pécheurs, au milieu de l'entraînement de nos passions, ce qu'est *une planche* qui permet au naufragé de gagner le rivage.
  - *Tribunal de la miséricorde* parce que le pardon y est donné sous forme de jugement.

LE SACERDOCE ÉTERNEL

Par S. E. le Cardinal MANNING

Archevêque de Westminster

Approuvé par Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque d'Avignon

Traduit de l'anglais, par l'abbé C. MAILLET

Un très beau volume in-16 jésus, de 328 pages ; impression de luxe. avec tête de chapitres, lettrines, vignettes, sur beau papier teinté, couverture artistique : impression rouge et noir, sur papier nid d'abeilles.

Prix broché. . . . . 3 fr.

LE

Péché et ses Conséquences

Par S. E. le Carninal MANNING

Archevêque de Westminster

Traduit de l'anglais, par l'abbé C. MAILLET

Un très beau volume in-16 jésus, de 252 pages ; impression de luxe avec tête de chapitres, lettrines, vignettes, sur beau papier teinté.

Prix broché. . . . . 3 fr.

LE SAINT SACRIFICE

De la Messe

Par le S. E. le Cardinal VAUGHAN

Traduit de l'anglais avec autorisation de l'Auteur

Par M.-A. de PITTEURS

Un joli volume in-18, de 112 pages. — Prix broché : 60 centimes.

LE

Livre de Piété

De la Jeune Fille

AU PENSIONNAT ET DANS SA FAMILLE

Par l'Auteur des « Paillettes d'Or »

OUVRAGE HONORÉ DE LA BÉNÉDICTION DE SA SAINTETÉ

et approuvé par plusieurs Cardinaux, Archevêques et Evêques

ÉDITION ILLUSTRÉE DE DESSINS ORIGINAUX DE PAUL AVRIL

Gravure de Pannemaker

Un superbe volume in-16 raisin de xxx-888 *pages*
Format très pratique et peu volumineux

N° 25. Reliure cuir souple, genre anglais, dos plat, tranche dorée creuse, fine ; coins arrondis, gardes peigne, monogram. doré. 22 fr.
N° 30. Maroquin poli ; charnières ; gardes chromo ; riche dentelle or autour des gardes. Ecrin .... 30 fr.
N° 51. Maroquin blanc, gros grain ; tranche dorée ; gardes blanches en soie. Ecrin peluche et soie. *(Reliure spéciale pour première communion)*.. 40 fr.
N° 52. Maroquin du Levant, poli, uni ; charnières ; tranche dorée ; gardes chromo et riche dentelle or autour des gardes. Ecrin peluche et soie.. 40 fr.
N° 53. Maroquin du Levant, *extra ;* poli, uni ; charnières ; tranche rouge sous or ; gardes en soie et riche dentelle or autour des gardes. Ecrin peluche et soie............................. 50 fr.
N° 54. Maroquin du Levant, *extra ;* charnières ; dos plats. Ornements Louis XV, dorés aux petits fers ; tranche dorée-marbrée ; gardes en soie et riche dentelle or autour des gardes. Ecrin peluche et soie... 60 fr.
N° 55. Veau moucheté ; charnières ; dos plats ; filets or sur les plats ; tranche dorée or mat ; gardes en soie et riche dentelle or autour des gardes. Ecrin peluche et soie.................... 60 fr.
N° 56. Veau, peau bleue bigarrée ; charnières ; dos plat ; tr. dor. or mat ; ornements Louis XV sur les plats. Ecrin peluche et soie.... 65 fr.
N° 57. Peau de truie ; ornements aux petits fers, à froid. Ecrin peluche et soie.. 70 fr.

